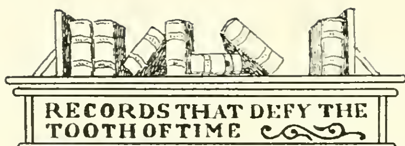
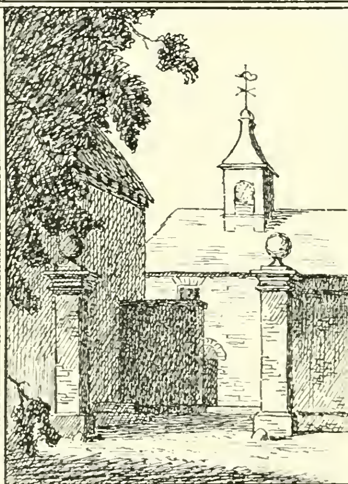

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00295296 8


RECORDS THAT DEFY THE
TOOTH OF TIME



ROMANS RUSSES.

LE GILBLAS RUSSE.

PARIS, IMPRIMERIE DE C. FARCY.

IVAN WYJIGHINE

OU

LE GILBLAS RUSSE,

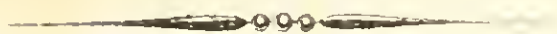
PAR

THADÉE DE BULGARINE.

TRADUIT DU RUSSE

Par Ferry de Pigny.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.



1829.


LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

La publication de cet ouvrage, en France, suit de près son apparition en Russie : elle y a été un véritable évènement (1). Nous osons croire que, dans les circonstances présentes, au moment où toute l'Europe a les yeux fixés sur la Russie, un ouvrage qui montre à nu les élémens de la société russe, qui nous fait pénétrer dans son sein et la traduit à nos yeux d'une manière vivante et animée, ne sera pas reçu du public avec indifférence.

Le fait de la publication de cet ouvrage ne serait qu'un fait ordinaire partout ailleurs qu'en Russie. Là, il révèle un progrès remarquable dans l'esprit d'une nation peu accoutumée aux hardiesses de la critique, et qui se distingue par

(1) L'ouvrage a paru à Pétersbourg à la fin d'avril. L'édition, tirée à plusieurs milliers d'exemplaires, a été enlevée en deux jours, et une seconde édition s'en préparait en toute hâte.

une extrême susceptibilité pour tout ce qui a l'apparence du blâme dans les relations faites par des étrangers sur la Russie. Cette fois, la satire est venue du sein même de l'ordre social qu'elle attaque; elle a été accueillie par les applaudissemens du public, sanctionnés par l'approbation du souverain.

C'est que ce livre est un acte de patriotisme; c'est à la fois l'œuvre d'un esprit ingénieux et d'un bon citoyen. L'auteur a entrepris de rassembler dans un vaste tableau tous les traits d'une société variée, qui confond par l'unité politique tant de peuples différens de mœurs et de caractère, et il a rempli sa tâche avec un rare bonheur. Il nous transporte des limites de la Pologne au milieu de la Tartarie; et, par une fiction familière aux moralistes, il représente la civilisation dans les déserts et la barbarie dans les villes et les capitales de l'empire. Il n'omet aucun des détails de son sujet: ni les abus du pouvoir administratif, ni l'avidité des fonctionnaires, ni le faste indigent des seigneurs, si ruineux pour les paysans qui l'entretiennent, ni les résultats de l'ignorance, ni

les misères du commerce, ni la rapacité des gens de loi, ni les défauts de la législation, etc., etc. Et, partout, il se montre animé d'un profond sentiment moral, et d'une haute impartialité, qui n'épouse le parti d'aucune classe contre les autres ; ami des lumières qu'il réclame pour tous, et dont il signale l'absence comme l'obstacle au bien et la source de tous les maux publics et particuliers.

La satire est plébéienne; aussi voyons-nous qu'elle excite toujours la défiance des hautes classes. Là, sans doute, l'auteur trouvera quelques adversaires; mais il aura pour lui cette foule d'hommes distingués que l'aristocratie russe compte dans ses rangs. Le nom de M. Bulgarine ne peut manquer de devenir populaire dans cette bourgeoisie naissante qui se forme et s'enrichit lentement de ce que perd l'esclavage. Elle doit ressentir vivement le mérite d'un ouvrage qui relève aux yeux des Russes tout ce qui est national, et qui veut, pour tous, les biens et les lumières ainsi que la considération sociale qui en découle.

Mais, la circonstance la plus frappante de

cette publication, c'est l'approbation publique que S. M. l'empereur Nicolas a bien voulu y donner. Indépendamment des témoignages particuliers de sa bienveillance, qu'il a accordés à l'auteur, il a favorisé l'ouvrage de sa protection spéciale. En effet, il ne pouvait paraître en Russie que sous le prince qui, par un nouveau réglement de censure (1), vient d'accorder aux lettres toute la liberté compatible avec l'état des mœurs. Parvenue au plus haut point de développement, la Russie se trouve maintenant gouvernée par un souverain qui comprend son siècle et son pays, et qui est à la hauteur du pouvoir immense que Dieu lui a confié. Il ne s'en servira que pour le bonheur des hommes et la gloire de son empire. Tous les actes de sa vie publique et privée en font foi, et le temps mettra chaque jour en lumière ses généreuses intentions. Le prince qui désapprouve les excès et les vices dépeints dans ce roman, donne le gage qu'il emploiera son autorité à les corriger.

La Russie est appelée à jouer un grand rôle

(1) Oukaze rendu le 22 avril 1828 (style russe).

dans cette scène si animée du dix-neuvième siècle. Ce n'est pas un faible honneur pour une nation de se voir deux fois dans le quart d'un siècle la providence du monde. Quelque préjugé qu'on soulève, quelque défiance qu'on cherche à inspirer aux peuples contre la Russie, un instinct secret les avertit que sa cause est favorable à l'humanité. La France doit sentir de la sympathie pour cet état qu'elle gouverne par l'ascendant de ses opinions. L'alliance de ces deux peuples, placés aux deux extrémités du continent européen, assurerait leur grandeur mutuelle et répandrait au loin le bienfait de leur influence; il est du devoir des écrivains français de resserrer les liens qui les rapprochent, et d'encourager par leurs suffrages les tentatives qui ont pour but l'amélioration des mœurs privées, si puissantes sur les intérêts publics d'une nation. On se ferait difficilement une idée exacte de l'empire que la France exerce sur ces nations slaves dont la civilisation est fille de la nôtre. On en trouve la preuve dans cet ouvrage, où l'auteur attaque souvent l'excès de cette préférence, dans l'éducation, au détri-

ment du caractère national; mais il reconnait en même temps ce qu'elle a de salutaire, et ce n'est pas en lui qu'elle pourrait rencontrer un adversaire injuste.

Il est difficile à un écrivain russe d'échapper entièrement au joug de l'imitation française. M. Bulgarine le pouvait moins que tout autre, par la tournure de son esprit et les accidens de sa vie qui ont déterminé la direction de son talent. Associé par choix et par sentiment aux guerres de l'empire, il a servi dans nos rangs et partagé toutes les vicissitudes de cette époque brillante et orageuse. Condamné au repos par la paix, il prit la plume après avoir déposé les armes. Le premier ouvrage qui l'a fait connaître comme écrivain, est le recueil des articles dont il enrichissait plusieurs Revues littéraires, et dans lesquel il a reproduit les formes de l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*. Nous ne dissimulerons pas l'analogie qui existe entre cette nouvelle production et un heureux modèle de notre langue, le *Gilblas de Lesage*. Mais ici, comme dans l'autre, ce rapprochement ne fait que mieux ressortir l'originalité de l'ouvrage

dans ses détails comme dans son ensemble.

Nous dirons quelques mots de la traduction. Le traducteur vivant à Pétersbourg, dans l'intimité de l'auteur, sous les yeux duquel il l'a faite, nous pouvons garantir l'exactitude et la fidélité de son travail. Mais il se recommande par un autre mérite; une rare conformité de talent s'est rencontré dans l'interprète, et l'ouvrage a même gagné en passant dans notre langue, de l'aveu de l'auteur qui n'a pas craint d'affirmer que la traduction faisait mieux goûter l'original. Le style ne se perfectionne guère qu'avec la société, dont il reproduit l'esprit et les nuances, et la prose russe n'a pas encore été assez maniée par les écrivains pour avoir acquis cette souplesse et cette mobilité qui jette de la grâce et de l'intérêt sur les détails les plus communs.

Notre devoir d'éditeur nous impose l'obligation de prévenir le public de ne pas confondre cette traduction avec une publication anonyme de l'*Hermite russe*, qui a paru au mois de septembre dernier, chez Bossange père, rue Richelieu, au moment où nous nous proposions de

faire jouir le public de la traduction du même ouvrage, par M. Ferry de Pigny. M. Bulgarine a fait courir, en Allemagne et en France, une énergique protestation contre cette misérable spéculation de librairie, entreprise sans son aveu, et dans laquelle il se trouve horriblement défiguré, par un écrivain qui n'a connaissance ni du russe ni du français. Des circonstances indépendantes de l'auteur avaient retardé cette publication, dont on a pu lire plusieurs morceaux dans le *Mercure de France au 19e siècle*. Nous espérons pouvoir bientôt livrer au public ce travail qui, joint au roman, complètera le choix des œuvres de M. Bulgarine, digne d'être connu du public littéraire de l'Europe.

E. C.



IVAN WYJIGHINE.

CHAPITRE PREMIER.

LE PETIT ORPHELIN.

Tableau de l'humanité, dans le goût de l'école flamande.

JUSQU'A l'âge de dix ans, j'ai végété dans la maison d'un propriétaire de la Russie blanche, nommé Gologordowski; j'étais là comme une espèce de louveteau apprivoisé, et l'on ne me nommait pas autrement que le *petit orphelin*. Personne ne s'occupait de moi, et je m'occupais

encore moins des autres. De tous les êtres qui habitaient la maison, il n'en était pas un seul qui me fît la moindre caresse, si ce n'est un vieux chien émérite qui, comme moi, pour y vivre, devait pourvoir à sa propre subsistance.

Je n'avais pas, dans toute la maison, un coin fixe où je pusse reposer ma tête; on ne me fournissait ni habits, ni nourriture; il ne m'était assigné aucune fonction quelconque. En été, je passais mes journées sous la voûte du ciel, et mes nuits, tantôt sous l'auvent du magasin à blé, tantôt dans les étables. En hiver, mon refuge étoit l'immense cuisine, rendez-vous de la valetaille, et je me couchais dans la cendre chaude du large foyer. Quant à mon vêtement, en été, je portais une longue jaquette,

blaude ou chemise, comme on voudra l'appeler, et une corde me tenait lieu de ceinture; en hiver, je me couvrais de tout ce qui me tombait sous la main, par exemple, d'une vieille camisole de femme, ou d'un sarrau déguenillé; je devais cet équipage aux individus compâtissans.... qui ne savaient où fourrer leurs vieilles nippes. Je ne connaissais l'usage d'aucune espèce de chaussure, et la plante de mes pieds s'etait à tel point endurcie que, ni le doux gazon, ni le caillou brut, ni la fange, ni la glace, ne m'y causaient plus la moindre sensation. Je ne savais non plus ce que c'était que de couvrir ma tête; la pluie et la neige en emportaient la poussière, ou la cendre. J'allais, pour me sustenter, dans les différentes parties de la

maison, ramasser les restes des repas des domestiques, et je me régalais de quelques œufs que je surprenais à temps dans le voisinage du poulailler et sous l'auvent du magasin à blé, puis des gouttes de lait restées au fond des pots que je léchais avec un art peu commun, enfin des légumes que je pouvais dérober, à la brune, dans le potager. N'étant le serviteur de personne en particulier, je l'étais de tout le monde; chacun me poussait ou m'arrêtait à sa fantaisie. Dans la belle saison on m'envoyait à la prairie garder les oies, ou sur les bords de l'étang, pour écarter les chiens et les vautours des canards et des poulets. En hiver, on m'employait en guise de tourne-broche, à la cuisine; c'est ce que j'aimais le plus. Toutes les fois que

le cuisinier ou les marmitons détournaient l'œil du foyer, j'étendais le bras à la dérobée, et après avoir appliqué la paume de ma main sur le rôti, je la léchais sous cape comme un ours se lèche la patte. Quelquefois j'escamotais avec adresse quelques fragmens rissolés des lardons de la volaille, ou une côtelette que j'enlevais adroitement de la casserolle. Ce qui me donnait le plus de tablature, c'étaient les commissions sans fin des laquais, des servantes, des petits garçons, enfin, de tous et de chacun. Les uns m'envoyaient au cabaret chercher de l'eau-de-vie de grain, les autres me mettaient en faction en différens lieux, je ne sais pourquoi; et je ne sais pourquoi non plus, ils m'ordonnaient de siffler ou de frapper dans la main au

cas où je verrais paraître, soit monsieur, soit l'intendant, soit même, quelquefois, les autres laquais et servantes. On n'avait qu'à me dire : — Hé ! petit orphelin, cours à tel endroit, va appeler tel ou telle, — et je partais à toutes jambes ; j'exécutais toutes choses avec la plus grande exactitude, sachant bien que la moindre négligence m'attirerait infailliblement une grêle de coups. Lorsqu'ils me mettaient en sentinelle et qu'ils joignaient défense de *regarder*, (c'est ce qui arrivait particulièrement au jardin) je me tenais droit et roide comme un pieu fiché en terre, sans oser cligner de l'œil, et je ne sortais de cet état que quand ils venaient me pousser par les épaules. Quelquefois, mais fort rarement, ils payaient mon zèle d'un mor-

ceau de pain noir avec du lard rance ou du fromage; et moi, que j'eusse faim ou non, je partageais toujours avec mon chien favori, avec mon vieux camarade *Koudlachka.*

En voyant les autres enfans baisés et caressés, je versais des pleurs amers, je ne sais par quel sentiment de dépit et d'envie; Koudlachka seul, en s'attachant à mes pas, en me léchant les mains et le visage, adoucissait ma peine et rendait mon isolement moins insupportable. Les autres enfans échangeaient mille caresses avec leurs mères et avec leurs bonnes; je répétais ces mêmes scènes avec mon chien, l'appelant aussi ma *mère* et ma *bonne*, et je l'entourais de mes bras, et je le baisais, et je le pressais contre ma poitrine, et je me roulais avec lui

sur le sable. Je voulais aimer les hommes, les femmes surtout, mais je ne pouvais garder pour eux d'autre sentiment que la crainte ; tout le monde me battait, me repoussait, soit qu'on fût en humeur boudeuse et querelleuse, soit qu'on fût en saillie de gaîté. Me trouvais-je par hasard sur le passage d'un laquais ou d'une servante qui vînssent d'être brusqués ou battus par les maîtres, c'est sur moi qu'on s'en vengeait en me jetant de côté avec des chiquenaudes, des soufflets, des coups de poing et cette rebuffade : — Que fais-tu là ? va-t-en, maudit orphelin ! — Si quelquefois, par curiosité, il me prenait envie de voir atteler les équipages, aussitôt les cochers pour exciter le gros rire des assistans, faisaient claquer leur fouet autour de

mes oreilles et m'en cinglaient les jarrets ; ils me faisaient ainsi danser sous le fouet, et je sanglottais, bien malgré moi, car ma douleur redoublait la joie des autres. Je n'osais approcher des piqueurs à la portée de la redoutable lanière (1). Il n'y avait pas jusqu'aux pâtres qui ne s'égayassent sur moi ; ils se faisaient un jeu de me poursuivre à coups de fouet jusqu'au milieu de leurs troupeaux, et c'étaient leurs délices de me voir ruer avec effroi parmi les vaches et les béliers. Les deux jeunes fils du maître, dans leurs ébats, me décochaient des flèches et me relançaient au moyen de deux petits chiens hargneux du sa-

(1) Le fouet à manche court dont se servent les piqueurs et gardiens de la meute.

lon ; toutefois, j'avais peu à craindre leurs morsures, pouvant toujours compter sur l'intervention de mon cher Koudlachka.

Quant au maître lui-même, je le voyais rarement ; un jour, me rencontrant dans la cour, il me défendit de jamais approcher des fenêtres du principal corps de logis, et il frappa du pied d'une si terrible manière en disant : — Sauve-toi, ourson ! — que je n'osai plus même le regarder en face ; et je me jetais à la hâte dans l'une des loges du chenil, dès que je pouvais l'apercevoir de loin. Je ne voyais madame et mesdemoiselles ses deux filles, qu'à travers la charmille, ou de derrière une haie, suivant qu'elles se promenaient dans le jardin ou qu'elles sortaient en calèche, et je ne les pouvais reconnaître qu'au brillant de leur toi-

lette. Je craignais plus que la mort l'intendant et son épouse; plusieurs fois ils m'ont rossé pour faire de ma douleur un exemple à leur fils chéri qui ne voulait pas apprendre l'alphabet, et ne se plaisait qu'à détruire les nids de moineaux et à lapider les canards et les poulets du maître : la mort de plusieurs d'entre ces volatiles domestiques, qu'avait assommés ce petit mauvais sujet, fut attribuée aux vautours et à ma négligence. Pour le punir toutefois de ses méfaits, les parens lui faisaient voir comment on me fustigeait, et en même temps ils lui adressaient de sages avis: —Tu vois, Ignachka, disait le père, si tu continues à faire le polisson, on te fouettera vertement comme le petit orphelin. Tu entends comme il braille? Eh bien, tu chante-

ras à ton tour de la même manière! — Pour me dédommager de la douleur que j'éprouvais par suite du pénible rôle qu'elle m'avait fait jouer dans ce drame moral, la femme de M. l'intendant me glissait dans la main un morceau de pain et du fromage, ou bien un pot de lait que je trempais de mes larmes, sans pouvoir mieux me rendre compte de la faveur que du châtiment.

Tels sont les seuls souvenirs que m'ait légués mon premier âge; ma mémoire fidèle n'y retient gravés que des chagrins, des misères et des souffrances. A la fin, le ciel a permis que mon sort rigoureux s'adoucît, et que je ne fusse plus au nombre des brutes. Voici à quelle occasion et de quelle manière cette révolution s'opéra :

Une des servantes, nommée Macha (1), bonne fille, jolie et d'une humeur enjouée, qui me mettait en faction dans le jardin plus souvent que les autres femmes de chambre, m'ayant joint dans la cour, au crépuscule d'un beau jour d'automne, me dit en me passant légèrement la main sur la tête : — Tiens, mon petit orphelin, prends ce papier, serre-le bien dans le creux de ta main, et te rends au village. Demande chez le staroste (2), où demeure M. l'officier; quand tu auras trouvé celui-ci, remets-lui le papier, et reviens. Seulement ne dis à personne que c'est moi qui t'ai envoyé, et s'il tombait dans la tête de quelqu'un de

(1) Marie.

(2) Le staroste est l'ancien du village.

te faire ouvrir la main, avale le papier plutôt que de le rendre. As-tu compris, Sirotka (1)?

— J'ai compris.

— Eh bien, répète ce que je t'ai dit.

Je lui répétai le tout mot pour mot; elle fut si contente de ma mémoire qu'elle pensa me donner un baiser, mais elle se retint en songeant à quel point j'étais barbouillé.

— Et trouveras-tu bien la maison du staroste?

— Comment donc! c'est la troisième après le cabaret.

— Fort bien! et sais-tu ce que c'est que M. l'officier?

---

(1) *Sirotka*, en russe, est la même chose qu'en français *petit orphelin*.

— Mais, ... c'est.... c'est ce monsieur qui a des pièces rouges sur son habit, qui va à cheval, et qui, sur la brune, vient......

— Bien, bien, assez; je vois que tu as de l'esprit, de la pénétration; si tu te conduis bien, tu auras beaucoup de pain, de viande et de tout. Entends-tu ?

— J'entends, répondis-je; et là-dessus, je sifflai à Koudlachka, et partis au galop.

De là au village, en passant par la grande route, j'aurais eu trois verstes à faire, mais j'abrégeai de la moitié cette distance en dirigeant ma course par un chemin à moi connu, au travers des claies, des buissons et des potagers. En arrivant à la maison du staroste, je trouvai à l'entrée M. l'officier en personne;

comme je le connaissais de vue, je le saluai, et je lui remis le billet. Il me regarda de la tête aux pieds, sourit, et me dit de le suivre dans la chambre, ce que je fis; alors il parcourut le papier en donnant tous les signes d'une vive satisfaction, et pour me récompenser d'un message si visiblement agréable, il me donna un morceau de gâteau au sucre. Comme c'était pour la première fois de ma vie que je goûtais pareille friandise, je ne pus contenir ma joie, dès que mon palais éprouva une affection si délicieuse et entièrement nouvelle pour mes sens. Je me mis donc, sous les yeux de l'officier, à engloutir le gâteau, laissant éclater ma joie par des ris, des sauts et des bonds extraordinaires. Alors parut un autre officier; ces deux messieurs

s'amusèrent extrêmement de ma simplicité sauvage, en essayant sur moi l'effet du vin, du sucre et de quelques friandises qui se trouvaient là. — Qui es-tu? me demanda celui à qui j'avais été envoyé.

— Sirotka (1), répondis-je.

— Qui sont tes parens?

— Je ne sais pas.

— Comment te nommes-tu?

— Sirotka.

— Pauvre petite créature! — dit le bon officier, en me passant la main sur le visage, — j'aurai soin de toi. N'est-il pas vrai que ce petit garçon est charmant? — ajouta l'officier, en se tournant vers son camarade.

---

(1) Le petit orphelin.

— C'est vrai, dit l'autre, et c'est bien dommage qu'on le tienne comme un petit cochon.

L'air caressant, le ton de bonté de ces officiers, me touchèrent à un tel point que, me souvenant aussitôt des autres enfans pressés chaque jour sur le sein de leur père et de leur mère, je me pris à verser des larmes de peine et de plaisir, et me jetai aux pieds des deux personnes qui, pour la première fois, me donnaient la jouissance d'être traité humainement. Jusqu'à cette époque de ma vie, la main de l'homme ne s'était levée sur moi que pour me battre et me repousser; aussi ai-je joui au centuple de caresses telles que je n'en avais vu faire que de loin, sans jamais en avoir éprouvé les effets sur moi-même. Mes pleurs, ma sensibi-

lité reconnaissante produisirent (je le devine aisément aujourd'hui) une grande impression sur ces messieurs ; car ils redoublèrent ce qu'il y avait d'affectueux dans leurs manières et me donnèrent pour ma route le reste des tartes et des gâteaux : — A présent, retourne au lieu d'où tu viens, Sirotka, me dit l'officier, et dis à la personne qui t'a envoyé : *c'est bien* ; mais tu veilleras à ce que les autres ne puissent s'apercevoir de rien. Tu comprends ? — Oui, monsieur ; je tirerai Macha par sa robe, et dès que nous serons à l'écart, je lui dirai que le bon monsieur a dit : *c'est bien !* — A merveille, mon ami, à merveille ! Ce petit garçon est aussi intelligent qu'aucun enfant de son âge, dit l'officier ; j'en ferai un homme. Adieu, Sirotka.

En général, tous les messages secrets, les messages où le cœur est intéressé, sont une source de prospérité pour ceux qu'on en charge, lorsqu'ils s'en acquittent avec discrétion et avec intelligence. C'est ce que j'éprouvai. En arrivant, je traversai la cour d'où je me glissai imperceptiblement dans la cuisine ; puis remarquant que Macha me regardait avec inquiétude, et promenait sa vue de tous côtés, je ne fis point mine de vouloir lui parler, et je sortis de la cuisine. Macha me suivit, et lorsque je lui eus rendu compte de tous les détails de ma mission, elle me caressa aussi, me loua de mon habileté, et me recommanda de ne rien dire à qui que ce fût, promettant de me récompenser le lendemain. J'eus la meilleure nuit que j'eusse encore

passée, sous le hangar, couché sur la paille avec mon cher Koudlachka dont la chaleur naturelle me garantissait de la fraîcheur des nuits ; et tant que dura mon sommeil, je rêvai doux messages, officiers, sucre, gâteaux et caresses !

Dans la matinée, en rôdant comme de coutume autour de la cuisine, pour attraper n'importe quoi à manger, j'aperçus Macha qui me faisait signe ; dès que je fus près d'elle, elle m'ordonna de la suivre chez l'intendant. Je soupçonnai que j'allais être encore fustigé, pour être offert comme un exemple déplorable à son mauvais sujet de fils; je pleurai avec amertume et me disposais à me refugier dans le village auprès des bons officiers. Macha, qui s'aperçut de ma frayeur, m'assura qu'il ne me serait fait

aucun mal, et je me résignai à la suivre, non pourtant sans craindre quelque nouvelle avanie. On me lava, on me peigna, ou plutôt on m'*étrilla*, on me passa du linge blanc, on me vêtit d'un petit caftan (1), et l'on me conduisit au principal corps de logis. Durant toute cette opération, mon état avait beaucoup de rapport avec celui d'une brebis qui, dans les mains du berger, tremble de peur, et ne sait si on va la tondre ou l'égorger. On me consigna dans l'antichambre, et l'on m'enjoignit d'attendre. Ce qui me frappa en cet endroit, ce fut que les laquais et les petits valets, en passant et repassant tout près de moi, ne songeassent point à me battre, ou

---

(1) Habit de paysan russe.

tout au moins à me railler et à me tirailler comme ils faisaient toujours. Cette idée me rendit plus calme ; mais quand tout à coup une porte s'ouvrit, et que je vis arriver droit à moi le maître, la dame, les demoiselles et les fils de la maison, je perdis contenance; le souvenir de la défense d'oser même approcher des fenêtres de la maison me revint en mémoire et un froid subit courut dans toutes mes veines; mes fibres tremblèrent, la crainte m'arracha un cri et je tentai de m'élancer hors de l'antichambre ; mais je fus retenu, et je passai subitement à un mouvement de joie délirante en apercevant l'officier au nombre des spectateurs; je me jetai à ses genoux que j'embrassai avec force, et je m'écriai piteusement : — Ah ! mon bon monsieur,

ne me laissez pas battre ; je n'ai rien fait, je jure que je n'ai fait aucun mal ! — Ce pauvre Sirotka (1), dit l'officier, comme il est effaré........ Lève-toi, mon ami, ajouta-t-il, lève-toi ; personne ici ne songe à te fustiger ; au contraire on veut te nourrir de gâteaux. — Le mot *gâteaux* produisit en moi un effet magique ; je me levai, j'essuyai mes larmes avec ma manche, et, portant les regards autour de moi, j'observai que le patron fronçait les sourcils, que les demoiselles se cachaient les yeux dans leurs mouchoirs et que la dame se détournait pour ne me point voir ; les fils de la maison, derrière leur mère, tiraient la langue et

---

(1) Sirotka était devenu, en quelque sorte, le nom propre de cet enfant.

faisaient des grimaces.—Monsieur Kantschoukowski (1), dit le maître en s'adressant à l'intendant, cet enfant, d'après la demande de ma fille aînée, restera attaché à son service en qualité de *jockey anglais*. Envoyez au bourg, chez le tailleur juif, et lui ordonnez d'habiller cet enfant d'après la gravure que vous confiera ma fille. — M. l'intendant s'inclina devant son maître et se retira de quelques pas. Puis M. Gologordowski reprit gravement : — Ce petit garçon me plaît ; je suis moi-même surpris de ne l'avoir

(1) Kantschouk veut dire *fouet*. Les noms propres, en russe, ayant pour la plupart une signification, l'auteur ne s'écarte point du naturel en leur donnant généralement un sens analogue au caractère ou à la profession des personnages.

jamais remarqué parmi mes gens.—Toutes les femmes se mirent à m'envisager et à me caresser. —Comment le nomme-t-on? demanda le maître à l'intendant; mais c'était une question à laquelle ni lui ni moi ne pouvions répondre. On envoya interroger toute la valetaille; il en résulta la connaissance de ce seul fait: que j'avais été recueilli dans la cour, et qu'on était alors convenu de m'appeler Ivan. Depuis la scène que je viens de raconter, le mot d'*orphelin* ne fut plus prononcé, et l'on me nomma Vanka-l'Anglais (1), ce dernier nom venant de mon costume de jockey. Je ne suis pas le dernier, sur la terre, qui aura dû à un habit son nom et sa qualité.

(1) Jean, en russe *Ivane*. Vanka est le diminutif de Ivane.

CHAPITRE II.

M. GOLOGORDOWSKI ET SA FAMILLE.

Au temps où la Russie blanche appartenait à la Pologne, M. Gologordowski faisait parade d'un grand attachement à la Russie; il allait même jusqu'à démontrer généalogiquement sa descendance d'une ancienne famille russe qui serait venue s'établir dans cette contrée du temps de Motislaw-le-hardi. Lorsque la Russie blanche eut été réunie à la Russie, M. Gologordowski devint tout-à-coup partisan de l'ancien gouvernement

polonais, et il se mit à faire descendre sa race d'un chambellan du roi de Pologne, Popel, qui fut mangé par les rats dans l'île du lac Gopla, d'après la tradition. M. Gologordowski regretait beaucoup ces temps de bénédiction, où les seigneurs puissans opprimaient impunément les pauvres gentillâtres, et, les appelant leurs *frères* et leurs *semblables*, leur donnaient la bastonnade, après les avoir préalablement étendus sur un tapis, en signe de considération, pour les distinguer des vilains; il regretait le beau droit de claquemurer dans une haute tour qui bon lui semblait, et d'enlever un bien sur de légers prétextes ou sur des griefs inventés à plaisir. Ce qu'il déplorait surtout, c'était le changement des coutumes dans les diétines, c'est-à-

dire, dans les assemblées électorales de la noblesse. Autrefois, un riche propriétaire y traînait après lui, sur des charrettes, une troupe de gentilshommes armés, tous pauvres, tous inquiets et turbulens; ceux-ci, par leurs suffrages, faisaient obtenir toutes les magistratures à leur patron et à ses amis, et, s'ils étaient assez forts, battaient, blessaient ou assommaient leurs adversaires. C'est là ce qu'on appelait l'*âge d'or de l'indépendance* (1).

Dépouillé de priviléges si dignes des regrets de tout haut seigneur de la vieille roche, M. Gologordowski se bornait au gouvernement intérieur de ses

(1) En polonais : la liberté d'or (zlota wolnosï).

domaines héréditaires où l'on suivait les anciens us et coutumes. Outre une valetaille nombreuse, toute composée de serfs choisis, il avait à son service des gentillâtres qui pensaient ennoblir leur humble condition, ou plutôt leur servage volontaire, en le déguisant sous de beaux titres. La cour de M. Gologordowski était donc formée exactement sur le même pied que celle des anciens magnats polonais et des barons féodaux. Les grandes charges de cette petite cour étaient : un chargé d'affaires ou fondé des pleins pouvoirs pour les procès ; il n'en avait jamais moins de deux ou trois douzaines à mener de front ; un commissaire ou directeur suprême du bien fonds ; un économe ou intendant ; un maréchal, ou préposé à la table, au buf-

fet et à la livrée ; un écuyer chef des palefreniers et des écuries ; un maître d'hôtel, inspecteur des casseroles, chef des cuisiniers, marmitons et laveuses de vaisselle. Une *dame porte-clés* ou femme de charge préposée à la surveillance des servantes et du buffet, lieu que, dans les maisons polonaises, on appelle *apthèque* *, lieu cher aux enfans grands et petits, à cause des bonbons, des conserves, du sucre, du café, des liqueurs, des sirops et des fruits secs qui s'y trouvent rangés dans le plus grand ordre. A

* C'est l'Αποθήκη des Grecs. En Russie, on donne ce même nom d'*apthèques* aux boutiques de pharmacie ; en français nous allongeons ce mot pour en faire *apothicaireries*.

(Note du traducteur.)

côté des nobles charges que je viens de nommer se trouvait un très affairé maître de chapelle, qui donnait des leçons de musique aux demoiselles et à leurs frères ; il avait la direction de l'orchestre composé de douze musiciens qui, laquais en hiver, faucheurs et garçons jardiniers en été, cumulaient ainsi plusieurs emplois. Le chapelain ou prêtre domestique, moine de l'ordre des Jésuites, tenait sous sa discipline trois jeunes élèves, et avait l'œil sur l'éducation des enfans de M. Gologordowski. Ceux-ci avaient en outre un gouverneur français, et les demoiselles, en particulier, une gouvernante de la même nation. Le jardinier, qui était allemand, avait une voix prépondérante au conseil, pour les affaires relatives à l'économie rurale. Près

du maître lui-même était un gentilhomme, valet de chambre et favori, procureur fondé pour les affaires secrètes; près de madame, et avec les mêmes attributions, se trouvait une servante, aussi d'extraction noble, qui, tout en remplissant les fonctions des femmes de chambre ordinaires, ne laissait pas que de jouir dans la maison d'une considération satisfaisante pour son amour-propre; on l'appelait *panna*, c'est-à-dire, *demoiselle*. Les demoiselles avaient aussi chacune leur panna, pour veiller sur les ajustemens de leurs maîtresses, et sur les servantes esclaves dont l'une, sous chaque panna, était nommée *fille de la garderobe*. La meute formait un département distinct, confié en partie à l'écuyer, et réservé en partie au patron

lui-même qui était un grand amateur de la chasse. Au nombre des chasseurs se trouvaient aussi plusieurs gentilshommes qui se gratifiaient du nom de *streltsi* ou veneurs. Les principaux d'entre ces grands officiers, tels que le chargé d'affaires ou fondé des pleins pouvoirs, le commissaire au domaine, le maréchal, l'écuyer, l'économe, le maître de chapelle et le gouverneur vivaient dans la maison avec femme et enfans; outre leurs appointemens honoraires, ils recevaient les comestibles et tout ce qu'on appelle l'*ordinaire*; ils avaient des gens à leur service, et nourrissaient, au ratelier du maître, leurs propres chevaux de trait et de monture. On portait aussi l'ordinaire à tous les autres serviteurs libres; et les valets esclaves, outre la table

commune qu'ils avaient pour abattre la grosse faim, se repaissaient des reliefs de la table des maîtres. Mais, comme les serviteurs libres convertissaient en eau-de-vie une partie de leur ordinaire, et que les valets esclaves ne mangeaient jamais leur saoul, chacun tirait, prenait, pillait et grapillait de son mieux.

Outre ce luxe féodal de serviteurs, il se trouvait encore dans la maison, pour la compagnie et pour les plaisirs des maîtres, un certain nombre de gentilshommes, de bouffons, d'amis, de parens éloignés, qu'on appelait en masse les *résidens*, c'est-à-dire, des commensaux, hommes, dames et demoiselles de compagnie. Ils ne recevaient pas d'appointemens, mais ils avaient la table pour eux et pour leurs gens; plusieurs même

nourrissaient des chevaux aux dépens du patron. Au nombre des résidens étaient quelques créanciers célibataires des deux sexes, quelques veuves d'anciens serviteurs auxquels on n'avait jamais payé leurs gages durant 20 ou 25 années de service, enfin, quelques orphelins dont les capitaux se trouvaient entre les mains de M. Gologordowski. En somme, il y avait dans la maison de ce seigneur presqu'autant de bouches, et par conséquent d'estomacs, qu'il y avait de bras destinés à l'agriculture dans tous ses domaines; encore ces bras étaient-ils tellement épuisés qu'ils avaient peine à remplir tous ces estomacs parasites. Remarquons pourtant, que si M. Gologordowski, sa famille et les personnes invitées mangeaient copieusement et bu-

vaient de même, il y avait à son immense table ce qu'on appelait le *bas-bout*, partie moins favorisée, où n'arrivaient point les plats recherchés et les vins exquis; on y sentait au contraire, dans toute son étendue, l'inconvénient du défaut d'équilibre des dépenses et des recettes.

M. Gologordowski portait, comme signe de son origine polonaise, de longues moustaches sur lesquelles il passait souvent la main, particulièrement lorsque l'entretien roulait sur des sujets graves, tels que les élections de la noblesse, les procès et les querelles qu'il faisait à ses voisins, qu'il regardait tous comme de biens petits personnages comparés à lui. Ces petits personnages, toutefois, étaient plus riches et plus utiles à

la patrie, par leurs services et par leurs exploits, que M. Gologordowski. Celui-ci fondait son orgueil sur l'antiquité de sa race, antiquité qu'il prouvait, non par des monumens historiques relatant d'illustres faits d'armes, mais par des protocoles judiciaires, où se trouvaient inscrites les plaintes que, dans le cours de quatre siècles, portèrent successivement à la justice les victimes de la rapacité de ses aïeux, et différens arrêts qui les avaient condamnés à la potence. Il traitait de *nobles de fraîche date* et même d'*intrus* les gentilshommes dont la famille avait 150 ans et 200 ans d'illustration, et il ne les tenait pas dignes de s'allier à lui, ni de lui parler du ton de la familiarité. Il gardait un mépris tout particulier à ceux qui, par des voies

honnêtes, avaient su acquérir une fortune considérable, au lieu de l'avoir reçue en héritage de leurs antiques aïeux. Il recevait chez lui tout le monde, sans distinction, mais il ne régalait magnifiquement que ceux dont il avait besoin, fonctionnaires publics, capitalistes ou créanciers; il montrait une bienveillance particulière à ceux des nobles qui, ayant besoin de lui, se soumettaient à reconnaître ouvertement sa supériorité indéfinie, à entendre sans objections les contes qu'il lui plaisait de faire, et les injures qu'il vomissait contre ses ennemis.

Lorsque M. Gologordowski ne savait que faire de la matinée, il l'employait à feuilleter des pièces de procédure; M. le procureur fondé les avait rédigées, et, uniquement pour s'amuser, il ajoutait à

ce grimoire des sophismes de chicane, des personnalités et des moyens imaginaires. Puis, sortant de son cabinet, il traversait les rangs de toute sa cour assemblée, pour jouir des humbles salutations de ses nombreux serviteurs. Après le dîner, lorsqu'il s'était bien égayé par des propos plus ou moins délicats sur le compte de ses commensaux et commensales, il se couchait, pour dissiper les vapeurs bachiques qui, dès le déjeûner, s'étaient portées aux fibres de son cerveau, et que le vin du dîner avait encore épaissies. L'intervalle de temps qui séparait cette méridienne d'avec le soir, était consacré à divers amusemens inventés par les dames; M. Gologordowski n'y prenait part que comme spectateur. Un peu plus tard, survenait Josse, is-

raélite, fermier des moulins et des cabarets de toute la seigneurie. Ce Josse était le factotum de la maison entière, le confident des maîtres et des valets, la gazette ambulante, source abondante des nouvelles politiques, des anecdotes scandaleuses de vingt milles à la ronde, et, semblable à la renommée, il redisait indifféremment le faux et le vrai, le bien et le mal. Ce juif avait en son pouvoir deux talismans féconds en miracles, l'argent et l'eau-de-vie. Tout le monde avait besoin de lui, depuis le seigneur jusqu'au paysan, jusqu'au dernier pâtre du village; tous lui devaient, et tous avaient bien plus de penchant à emprunter qu'à payer. C'est avec ce digne enfant d'Israël que M. Gologordowski passait la plus grande partie de la soirée, en ava-

lant des tasses de punch, en le pressant de questions sur la capitale et sur le chef-lieu de gouvernement, ville où ce juif avait des correspondans. Le patron concertait avec lui des projets pour la vente du blé, de l'eau-de-vie de grain, du bois, pour des emprunts d'argent, enfin pour éviter de payer les vieilles dettes criardes. Il le consultait sur un procès qui allait s'entamer, sur d'autres procès jugés en instance, sur d'autres encore qui, par suite d'enquêtes, expertises et compulsoires, se prolongeaient de manière à ne jamais finir. Le juif proposait quelquefois des moyens pour augmenter la masse des revenus sans faire aucun déboursé; par exemple, en soumettant à un impôt les chevaux de la campagne, en creusant des fossés sur le

terrain limitrophe, en abattant les bois, en faisant faire du charbon, du goudron par les paysans de ses domaines, et autres choses de cette force. On doit maintenant comprendre que, dans l'opinion, le fermier juif dût être considéré comme le premier personnage après le patron; et, aux yeux du patron lui-même, cet homme était plus nécessaire chez lui que sa propre tête sur ses épaules. Malgré une si étroite liaison, le juif qui connaissait le caractère du personnage, s'inclinait profondément à son approche, puis flattait son orgueil, et affirmait avec sermens qu'il n'estimait dans tout le gouvernement pour vrai noble, que lui seul, illustrissime seigneur Gologordowski. Jouissant donc, par de tels moyens, de la plus entière confiance, le

traître, comme un vampire insatiable, suçait le sang de l'humanité assoupie dans les domaines de M. Gologordowski; il s'enrichissait, et semblable à un marécage, tirant à lui toutes les eaux vivifiantes, il tarissait tout à l'entour les sources de la richesse, et répandait au loin la misère et la stérilité.

Madame Gologordowski se croyait de beaucoup supérieure à son mari, sous le rapport de la naissance. On l'a entendue dire que jamais elle ne l'aurait épousé, si elle n'y eût été contrainte par je ne sais plus quelle circonstance particulière où un Russe, un colonel de hussards, jouait un grand rôle. Elle vivait d'ailleurs dans la meilleure intelligence avec son mari, qui cherchait à lui complaire en tout. Elle choisissait elle-même

sa société, inventait des jeux et des amusemens; le mari n'était invité que par honnêteté à venir partager les plaisirs de sa famille. Madame Gologordowski ne demandait jamais en rien l'autorisation de son mari; elle allait prendre dans les boutiques tous les objets dont elle avait besoin, et ceux qui lui plaisaient sans qu'ils lui fussent utiles le moins du monde, puis elle envoyait les marchands à monsieur, qui payait les dettes de sa femme quoiqu'il eût une invincible répugnance à payer les siennes propres. Au reste madame Gologordowski était une excellente maîtresse quoiqu'elle ne s'occupât en rien du ménage; elle traitait avec douceur les valets et les servantes, mais elle ne prenait aucun souci de leurs besoins, et n'écou-

tait jamais jusqu'au bout leurs plus justes demandes. Elle croyait bien naïvement qu'une parole obligeante de sa part, qu'un léger sourire était d'un plus grand prix que les alimens, les habits et les gages. Elle aimait beaucoup la lecture des romans les plus tendres; elle aimait encore plus à disserter avec les hommes sur l'amour, mais ce qu'elle aimait sur toutes choses, c'était la parure. Plusieurs vassales tailleuses et couturières, formées à Varsovie et à Pétersbourg, étaient continuellement occupées de couture et de patrons. Il arrivait presque chaque semaine, de Pétersbourg, des boîtes et des paquets remplis de chapeaux, de bonnets, de collerettes, de chiffons de toute espèce, de dessins et de modèles. Tous les jours, n'y eut-il

personne à la maison, elle s'entoilettait comme une poupée, et M. Gologordowski, portant à la maison tout son orgueil féodal sous une capote dégoûtante de crasse, et d'une coupe moitié russe, moitié polonaise, semblait n'être auprès de sa femme que le premier de ses très humbles serviteurs.

Pétronelle et Cécilia, leurs filles, étaient belles de leurs personnes, cavalières dans la société des hommes, tranchantes, égrillardes, hardies comme des dragons. Elles dansaient à merveille, parlaient français très purement, excellaient à chanter, jouaient de plusieurs instrumens, s'habillaient avec goût et recherche, à l'exemple de leur mère, et avec leur mère elles lisaient des romans d'amour. Toutes les deux avaient un fort

bon cœur, un si bon cœur qu'elles n'aimaient point à diriger leurs promenades à travers la campagne, attendu qu'on y voyait trop de misère. Pétronelle avait dix-huit ans, Cecilia en avait seize.

Leurs frères, âgés l'un de quatorze ans l'autre de douze, étaient de vrais singes pour la finesse, les tours, la malice et l'agilité. Ils donnaient continuellement de la tablature, par leurs talens en ce genre, soit à leurs maîtres, soit à leurs sœurs, soit aux valets. Les parens attribuaient leurs plus insignes polissonneries à la haute capacité, à l'esprit inventif, au génie de ces chers enfans en qui résidait tout l'espoir de la famille, et ils les traitaient comme on traite l'héritier de l'empire du Mogol. Le nom d'*Infant* donné en plaisanterie au fils

aîné par un officier, ce nom, dis-je, lui était resté pour toujours. Les valets, sans avoir idée de la signification du mot *Infant*, ne nommaient plus autrement le petit écervelé, et cela faisait le plus grand plaisir aux parens qui prédisaient à leur fils des épaulettes de général, des millions et une princesse pour épouse, précisément pour les qualités qui font que l'on perd tout ou qu'on n'acquiert rien dans ce monde.

Pour ce qui est du reste des habitans de la maison, ils étaient si nombreux que je ne saurais aujourd'hui me les rappeler tous. Dans la suite, lorsque je revis la maison de M. Gologordowski, la plupart ne s'y trouvaient déjà plus.

Le révérend père jésuite était, comme jésuite, une espèce de logogryphe pour

tout le monde, excepté pour madame dont il était le directeur. L'intendant était un fouet vivant, une machine à supplices; tout tremblait devant lui, hors le juif et les chiens favoris de monsieur, qu'il n'aurait osé regarder comme ses justiciables. Le maréchal et l'écuyer, créatures à face humaine, sorte de récipients propres à recuire les alimens, ne remplissaient en réalité d'autres fonctions que de fixer leurs gros yeux saillans sur une tourbe de valets fainéans, de se courber devant les maîtres, de toujours dire oui, de manger comme quatre, et de s'enivrer régulièrement tous les soirs. Le chargé d'affaires était de ces hommes que, sans crainte de remords, on peut pendre d'abord et juger après, ce que personne ne blâmerait, malgré le

manque de forme, pour peu qu'on ait examiné seulement deux jours de leur vie. Son âme était comme un composé subtil de crocs et de lacets, au moyen de quoi il s'emparait de tout ce que pouvait percevoir son œil d'épervier. Il n'y avait pour lui rien de juste, rien d'injuste, rien de blanc, rien de noir; les lois étaient des mots dont la force dépendait de l'interprétation dirigée soit à droite, soit à gauche. En un mot, M. le fondé des pleins pouvoirs était un passé maître en fait de chicane, et le premier conseiller de son patron, après le fils d'Israël. Le commissaire, ses fonctions étaient de maintenir lè bon ordre dans toute l'étendue des terres du patron, de vérifier les comptes et de percevoir les revenus; mais, comme l'ordre ne pou-

vait régner nulle part, comme les revenus étaient prélevés avant le temps et dès qu'il y avait possibilité de prendre, sans aucun examen préalable, le commissaire employait onze mois de l'année à boire, afin de noyer son dépit, et le douzième survenant, il brochait son compte, de mémoire, ou pour mieux dire, faisait un aperçu des recettes, qu'il transcrivait au net et qu'il présentait à monsieur avec un exposé de ce qui avait été projeté, mais non pas exécuté, dans le cours de l'année; ceci causait une joie vive à M. Gologordowski; il supposait d'abord qu'il avait à sa disposition tout autant de revenus qu'il en voyait en chiffres sur le compte.

Un personnage de la plus haute importance dans la maison, c'était la femme

de charge, ou dame porte-clés, non pas parce qu'elle savait tous les secrets de sa maîtresse et jouissait de sa confiance sans bornes, mais parce qu'elle tenait en son pouvoir tous les sucs corroborans, tels que rum, cognac, eaux-de-vie douces et amères. Toute la maisonnée venait la cajoler, sans excepter les deux demoiselles qui en tiraient par-ci par-là des bonbons et des conserves. La vénérable dame proclamait hautement son antipathie pour les boissons fortes. A la vérité, tous les soirs, sans attendre le souper, elle se mettait au lit avec un visage animé et un nez rouge comme le lumignon embrâsé d'une chandelle, mais cela provenait, sans doute, de ses maux de dents continuels qui la forçaient d'introduire fréquemment des spiritueux

dans ses mandibules cariées et souffrantes; c'est du moins ce qu'elle disait. Nul doute, cependant, que M. Gologordowski lui-même, n'eût la plus grande confiance dans ce remède; il introduisait souvent les doigts dans sa bouche comme s'il souffrait, et visitait si fréquemment l'*apthèque*, où se trouvaient probablement aussi les élixirs, que, près de la porte, on voyait empreinte sur le plancher la trace qu'y avaient laissée les talons ferrés de ses bottes.

Tels étaient les hommes au milieu desquels j'étais le dernier par mon emploi. Au temps de mon enfance, ils m'ont tous apparu comme des êtres supérieurs, extraordinaires, comme des soleils; plus tard j'ai mieux connu leur nature et leur valeur intrinsèque; et si

j'ai relaté ici mes observations sur eux, c'est afin que les lecteurs sachent comment il se fait qu'on me traitait dans la maison comme une bête fauve. D'ailleurs nous rencontrerons dans la suite quelques-uns des personnages décrits dans ce chapitre, et l'on comprendra alors qu'il était bon de faire d'abord connaissance avec eux.



CHAPITRE III.

AMOUR.

Tout militaire aime à être cantonné en Pologne, nonobstant la misère des paysans, la saleté des Juifs, et la différence d'idiôme et de communion du seigneur polonais et de l'officier russe. Il faut en convenir, les Polonais sont hospitaliers, ils aiment à vivre en joie, ils en saisissent avidement l'occasion; quant aux Polonaises, elles sont aimables au dernier point; en général, elles s'attachent aux étrangers plus que ne le vou-

draient leurs maris et leurs frères. Un cantonnement de troupes, surtout de troupes d'artillerie et de cavalerie, fait toujours plaisir aux propriétaires, aux juifs et aux dames de l'endroit. Les premiers y trouvent un débouché avantageux pour leurs produits, les juifs pour leurs marchandises, et les femmes ne manquent jamais d'y trouver des adorateurs, et même souvent des maris, malgré les conseils spirituels des prêtres catholiques, les harangues patriotiques des nobles, et l'inquiétude inhérente à la vie militaire. Chaque cantonnement un peu prolongé d'un régiment dans un district quelconque, amène ordinairement à sa suite une couple de mariages et une couple de douzaines de bonnes anecdotes, répandues sur le compte des

jeunes femmes par les beautés surannées. D'abord, ces anecdotes effraient les bonnes gens qui bientôt n'y croient plus et enfin les oublient jusqu'à nouvelle occurrence. En général, comme je l'ai dit, les femmes polonaises sont charmantes; elles savent plaire, elles aiment avec toute la tendresse, avec tous les rafinemens d'une passion romanesque; à la vérité, la constance n'est pas le trait le plus saillant de leur caractère, mais, en amour, va-t-on s'arrêter à pareille bagatelle? Et comme il n'y a pas, même en ceci, de règle sans exception, qui s'avisera jamais de ne pas aimer une polonaise uniquement par la crainte de son inconstance! Les Polonaises sentent parfaitement que les femmes ont été créées pour l'amour, aussi passent-elles tout le

temps de leur jeunesse dans les illusions les plus douces. Il y a plus, il existe dans l'idiôme polonais un verbe particulier, inventé pour peindre d'un mot le plus délicieux, mais le plus vide passe-temps de la vie ; ce mot est *romançowac* (1) ; il désigne l'amour tendre et respectueux, les soins mutuels réglés par l'honneur et par la bienséance ; un tel mot ne peut exister nulle part qu'en Pologne, parce que nulle part plus qu'en Pologne la libre communication des deux sexes n'est, je ne dirai pas, permise et favorisée, mais regardée comme une chose nécessaire. L'Italie est la seule contrée où la liberté

(1) *Romançowac* répond à peu près à la locution française : *filer le roman*, ou *le parfait amour*.

des femmes ait plus d'étendue encore. En Pologne, personne ne trouvera étrange, inconvenant qu'une dame ou une demoiselle cause en tête à tête avec un homme, qu'elle se promène à l'écart avec lui bras dessus bras dessous, qu'elle reçoive de lui de petits cadeaux, des attentions, sans être promise, fiancée ni parente. Les œillades tendres, les fleurettes, les soupirs, les madrigaux, les impromptus, la musique et même les billets doux n'attirent en aucune sorte l'attention du père, de la mère ou des autres parens. On dit tout haut qu'un tel est amoureux d'une telle, qu'il lui fait une cour assidue; qu'une telle en tient pour tel homme, et tout cela, sans aucun préjudice à la réputation des personnes. Les amans se font des sermens, des pro-

messes ; ils bâtissent des châteaux en Espagne pour leur bonheur, puis ils se quittent sans nul souci, sans précaution et sans scandale. C'est ici le cas de rappeler le proverbe russe : « Chaque ville, chaque village a sa coutume. » Je puis toutefois certifier à mes lecteurs que, malgré la plus grande liberté d'allures, nulle part, peut-être, il n'y a autant de filles chastes et vertueuses qu'en Pologne. Permis de croire ou de ne croire pas..... Je ne fais point mention ici des femmes mariées, parce que.... parce que cela n'entre pas dans le cours de ma narration.

Dans le village de M. Gologordowski s'était allé loger le lieutenant Milovidine (1) avec un peloton d'un régiment

(1) Milovidine peut se traduire par: *gracieux*

de hussards. Il avait toutes les bonnes et toutes les mauvaises qualités d'un jeune officier de cavalerie ; il était brave, rempli d'honneur, il avait pleine connaissance du service, mais il y mettait de la négligence à cause de son étourderie et de son trop grand amour des plaisirs. N'attachant aucun prix à l'argent, il se laissait aller à jouer gros jeu et souvent il perdait aux cartes jusqu'à son dernier copeck (1), uniquement pour l'ennui d'un moment vide d'autres amusemens. Avec une disposition naturelle à la tempérance, il buvait par vanité le vin de Hongrie comme de l'eau, le vin

---

aspect. Gologordowski par *pauvre et orgueilleux*.

(1) Copeck ou centime.

de Champagne comme du qwass (1). La galanterie était sa principale occupation. Beau, bien fait, spirituel, élevé au sein de la meilleure société de Moscou, musicien, peintre, danseur accompli, nourri des chefs-d'œuvre de la littérature française et doué d'une mémoire peu commune, Milovidine, enfant gâté de la fortune, était l'objet de l'amour de toutes les femmes à vingt-cinq milles à la ronde. On donnait des fêtes à son intention, les invitations pleuvaient dans ses mains, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les hommes, je veux dire les propriétaires du lieu, non seulement ne se plaignaient point de la préférence ouverte que lui donnaient les femmes, mais

(1) Boisson russe faite de farine de seigle.

ils l'aimaient eux-mêmes. Milovidine était, comme on dit, un *bon enfant* dans toute l'acception du terme ; bienveillant, simple avec beaucoup d'esprit; il n'entrait point en discussion de politique avec les Polonais; il buvait avec eux à la santé des anciens patriotes, et criait de tout cœur contre les employés russes ; aussi jouissait-il de la confiance des vieillards et de l'amitié des jeunes gens qui s'obstinaient à vouloir qu'il ne fût pas Russe, mais de race originaire de Pologne, ou tout au moins de Livonie. Peu de Russes en Pologne ont gagné l'attachement à tel point qu'on leur ait fait un honneur semblable! Il avait un cœur si vaste, qu'il pouvait aimer sans encombre cinquante femmes à la fois, et cela sans sécher de tendresse, sans se

consumer en soupirs et en langueurs.

A cette époque, il donnait la préférence sur toutes les femmes et les filles, à Pétronelle Gologordowski, laquelle, à parler sans périphrases, l'aimait, l'adorait, que c'était à en perdre l'esprit. Le lecteur devine aisément à présent vers quel *officier* j'ai été dépêché au village, avec un petit billet dans le creux de la main. On comprend de même pourquoi j'ai été promu au grade de jockey anglais, et désigné spécialement pour les commissions de l'aînée des filles de M. Gologordowski. En effet, cher lecteur, j'étais devenu réellement un messager d'amour. Toutes mes fonctions consistaient à me tenir derrière ma maîtresse, une assiette à la main, à l'heure des repas, et à porter les lettres de mademoi-

selle à M. le lieutenant, au logement qu'il occupait dans le village ; je m'acquittais de ces messages avec une intelligence, une exactitude et une vélocité toute particulières ; en récompense, j'étais aimé de mademoiselle Pétronelle et partant, de toute la famille de M. Gologordowski. Si l'on m'appelait encore quelquefois le *petit orphelin*, ce n'était plus pour me témoigner du mépris ; au contraire, l'emploi de ce nom, naguères humiliant, était accompagné d'un ton d'intérêt, de compassion et de bienveillance. La valetaille, qui ne manque jamais de conformer ses façons d'agir à celles de ses maîtres, me cajolait aujourd'hui avec autant d'empressement qu'hier elle m'abreuvait de mépris. Le changement de mon sort produisit un

changement total dans mon esprit qui était naturellement bien organisé. Je compris bientôt tout ce qui pour moi avait d'abord paru énigmatique dans la maison ; je ne tardai pas à surpasser du côté de l'intelligence, tous les garçons élevés dans les appartemens du seigneur. Je devins un petit fripon, comme on désigne ordinairement les garçons d'esprit ; c'est à l'*amour*, comme on l'a vu, que je dois ce changement dans mon sort et dans mon être.

Après les jours sereins de l'amour et des heureux loisirs, il s'éleva sur l'horison de sombres nuages. Le régiment reçut ordre de passer dans un autre gouvernement ; ce malheur inattendu mit au désespoir la population féminine de tout le district. Les médecins commen-

cèrent à courir nuit et jour d'une maison dans une autre, le laboratoire de la pharmacie vit remuer à la fois tous ses mortiers et tous ses alambics; des postillons couraient à toute bride sur les routes, les uns à la ville avec des ordonnances, les autres dans les villages avec des lettres. Il semblait qu'une maladie contagieuse ou plutôt un vertige général eût frappé la contrée. En effet, les spasmes, les migraines, les vapeurs, les attaques de nerfs et de véritables vertiges affligeaient le beau sexe. C'est surtout ma pauvre maîtresse que cette fatale nouvelle désola; elle n'était plus que l'ombre d'elle-même; elle garda le lit, jurant de mourir d'amour, et refusa de prendre la mixtion prescrite par le docteur contre la fièvre de rhume. Son

état devint réellement critique. Ses pleurs, ses sanglots continuels, ses insomnies et son agitation intérieure pouvaient donner une mauvaise direction à un petit rhume pris au jardin dans une entrevue à une heure avancée, avec l'ami de son cœur. Elle ne voulait recevoir aucun conseil, aucune consolation de son père, de sa mère, de sa sœur, ni de ses amies; elle ne recouvra un peu de calme que sous la parole d'honneur que donna Milovidine de revenir le plus tôt qu'il serait possible pour couronner leurs feux par un doux hyménée. L'amour-propre de Milovidine fut extrêmement flatté d'une aussi forte preuve de la passion de la belle Pétronelle; il n'avait encore vu de sa vie, comme on sanglotte et comme on se meurt d'amour, et se

trouvant le témoin et l'objet d'une scène digne d'enrichir le plus tendre roman des temps de la chevalerie, il fut touché, et il résolut de récompenser la charmante désolée, en l'épousant. Mais cette promesse fut faite en secret, à l'insu des parens. Ils réglèrent qu'ils s'écriraient, par l'entremise du juif fermier, à qui Milovidine annonça l'intention ferme de lui couper le nez et les oreilles en cas de trahison. Au moment de son départ il confia aussi à une tante maternelle de Pétronelle le soin de diriger les négociations. Les amans prévoyaient des difficultés pour l'obtention du consentement du père de Pétronelle. Celui-ci en effet se repaissait de l'espoir chimérique que quelque prince en voyage, fut-ce un prince de l'Asie, ou tout au

moins un grand seigneur, voudrait rehausser encore l'éclat de sa race par une alliance avec la famille des Gologordowski. Mais comme, de toutes les sottises de l'humanité, l'amour est la plus forte, nos amans avaient arrêté qu'on vaincrait la présomption, l'orgueil et l'entêtement de M. Gologordowski, quitte, au pis aller, à passer outre.



CHAPITRE IV.

DEMANDE EN MARIAGE.

L'HIVER fut triste; M. Gologordowski fut plusieurs fois obligé de se rendre au chef-lieu de gouvernement pour ses procès dont l'issue n'était rien moins que satisfaisante. Les frais de procédure à débourser incessamment l'engagèrent à réduire la dépense journalière de sa maison, et il fut décidé que la famille de M. Gologordowski resterait à la campagne durant la session des assemblées électorales de la noblesse, où se trouvaient

réunis pour quelques semaines tous les gentilshommes. Cette disposition donna du noir à madame Gologordowski et à sa fille cadette; quant à la fille aînée, son pauvre cœur souffrait déjà bien assez sans ce nouveau chagrin. En vain le révérend père jésuite prêchait-il sur la vanité des choses de ce monde, on soupirait en l'écoutant, on l'interrompait même pour entamer un entretien de toilette et de danse. Et pourtant, à entendre madame Gologordowski, elle n'avait qu'un regret qui était que son absence, au temps des élections, allait donner, tant aux habitans des gouvernemens du voisinage qu'aux officiers présens, une très mauvaise opinion du goût des femmes en matière de parure et de modes. Elle déclarait que, sans ses filles, il n'y

avait à attendre aux élections ni mazourques, ni contredanses françaises. Après ce préambule, elle faisait la revue critique de toutes les femmes du gouvernement, âgées de 16 à 30 ans, et en résultat, il demeurait prouvé qu'elle seule, dame Gologordowski, et ses filles, étaient sans défaut aucun, dans ce qui regarde le corps, sans le moindre petit travers, en ce qui concerne l'esprit, et que la nature avait été marâtre pour toutes les autres femmes. Les dames commensales ou résidentes, les demoiselles de confiance et de compagnie, les femmes du chargé des affaires et du commissaire, enfin le révérend père jésuite lui-même, tous, dis-je, unanimement, ratifièrent le jugement de madame Gologordowski, et cette adhésion générale

fut du moins pour elle un sujet de consolation dans l'amertume de ses regrets. Si la dixième partie de ce qu'avançait madame Gologordowski eût été vraie, force aurait été aux hommes d'aller chercher des femmes aimables, non pas dans un autre gouvernement, ni même un autre pays, mais bien dans une autre planète. Par bonheur, toutes les mères pensèrent d'elles-mêmes et de leurs filles précisément comme venait de faire, pour son compte, madame Gologordowski ; ce qui démontre assez qu'il ne faut jamais croire aux défauts des femmes énumérés par leurs rivales, à moins de prendre en masse les défauts et les bonnes qualités.

Milovidine était resté dans son nouveau cantonnement; à dix lettres de Pé-

tronelle, il répondait par une épitre bien tendre à la première page, et folâtre dans le reste; il écrivait sur du papier rose, vert ou bleu; c'était alors la mode en province. Je ne pouvais lire ces galantes épitres, mais j'en devinais le contenu aux mouvemens de la physionomie de ma maîtresse qui, en les lisant, pour la centième fois comme pour la première, commençait par verser des larmes et finissait par rire aux éclats. Milovidine lui traçait le portrait de ses nouvelles connaissances, il lui contait des aventures, des traits de caractère et des anecdotes, qui consolaient ma maîtresse dans la solitude, ou bien égayaient les deux sœurs réunies. Josse remplissait fidèlement son devoir; dès qu'il avait reçu les lettres de la poste, il les

faisait parvenir avec la plus parfaite exactitude. Tout inutile que j'étais à ma maîtresse, depuis le jour de la séparation, le cours de sa bienveillance à mon égard ne fut point suspendu. Il semblait que ma vue rappelât continuellement des souvenirs pleins de douceur, et d'ailleurs Milovidine m'avait expressément recommandé à la protection de son amante.

Le printemps survint; la nature se ranima, s'embellit de mille couleurs; mais les roses de la jeunesse ne reparaissaient point sur les joues de la belle Pétronelle. Elle devenait de jour en jour plus triste et ne pouvait voir sans pleurer les oiseaux rassemblés par couples sur les branches des arbres. Tout le monde savait la cause de son chagrin,

mais tous, à l'exception de sa sœur, de la fidèle Marie et du juif, tous évitaient de lui parler de son bien aimé ; personne enfin ne la berçait d'espérances.

Un jour, c'était au coucher du soleil, par une belle soirée de printemps, toute la famille de M. Gologordowski prenait un goûter dans le jardin. De bons petits poulets rôtis avec de la salade à la crême, et une bouteille de vin de Hongrie offerte en cadeau, comme une rareté, par le juif monopoleur, avaient mis le patron dans une si heureuse disposition d'esprit, que la tante résolut de saisir l'occasion pour s'acquitter de la mission qu'on lui avait confiée. Elle fit signe à ses nièces de s'éloigner, puis elle se mit à disserter, d'abord en thèse générale, sur le bonheur des époux, sur la sympa-

thie qui rapproche les cœurs, sur la difficulté qu'il y aurait de désunir ce que la nature veut joindre; puis elle passa adroitement au fâcheux état de Pétronelle languissante et se mourant d'amour; enfin, elle déclara sans détour qu'elle avait été chargée par Milovidine, d'une part, et par sa nièce, sa chère Pétronelle d'autre part, de solliciter le consentement des parens pour le mariage, et à ces mots elle tira de son sein sa lettre de créance. Madame Gologordowski, pendant toute la harangue de sa sœur, garda le silence, soupira, leva les yeux au ciel et hocha de la tête. M. Gologordowski, au contraire, aux premiers mots découverts de la tante, commença à laisser voir son impatience et son ennui. Son malaise se manifesta d'abord par

deux rasades de vin de Hongrie, bues coup sur coup ; ensuite il rougit, et à la fin, la bouteille demeurant vide, il fit rage ; il frappa la table d'un si grand coup de poing que toute la vaisselle en ressauta, et il s'écria avec force : — Brisons-là !

La bonne tante, intrépide au timon, ne vit dans cette bourasque qu'un gros temps durant lequel un navire est sur le flanc et n'en poursuit pas moins sa marche. — Je ne vois pas, dit-elle, ce qui pourrait s'opposer à ce mariage.....

— Je le vois pour vous, moi, répondit M. Gologordowski, et si vous ne le voyez pas, c'est que vous n'avez jamais jeté l'œil sur les archives de la maison Gologordowski ; vous auriez pu du moins remarquer dans ma salle à manger les

portraits d'une lignée qui remonte......

— Milovidine est aussi gentilhomme, poursuivit la négociatrice avec calme, son père et son aïeul étaient des officiers-généraux.

Ici M. Gologordowski sourit avec une expression toute sardonique. — Madame, j'ai questionné Milovidine sur sa naissance, avant de savoir qu'il fût votre protégé; c'est de lui même que je sais ce que je sais; hum! quelle noblesse qui ne date que du bisaïeul!

— Et c'est peu, direz-vous?

— C'est si peu, si peu, que c'est nul, dès qu'il est question d'une alliance avec une famille dont la noblesse en est aujourd'hui à la cinquantième génération, sans dérogation ni tache aucune. Ainsi, madame, vous devriez comprendre que

ma noblesse est à celle de monsieur Milovidine ce que 50 est à 3. Cela fait, à ce qu'il me semble, une petite différence. — En disant ces derniers mots, il allongeait la partie inférieure du visage, en obliquant la tête, avec un air goguenard.

—La noblesse, de vieille ou de fraîche date, a droit à égale estime, disait la tante; les arbres généalogiques sont passés de mode aujourd'hui, et l'on rit des vieux parchemins; les exploits, les services prêtent le plus vif éclat à la noblesse la plus récente, et à présent conduisent seuls les nobles, quels qu'ils soient, aux postes les plus élevés.

— Eh bien, madame, ce sont là les idées du jour! soit; moi, je m'en tiens à cet ancien proverbe polonais que vous

connaissez : *Un noble, propriétaire d'un seul jardin, est égal au seigneur du comté.*

— Par conséquent, Milovidine est votre égal.

— Non, madame, non ; le proverbe signifie que les nobles, et seulement les nobles égaux en noblesse, sont égaux entr'eux, indépendamment de tout rang ou grade obtenu par la voie du service. Il y a plus, c'est que, dans une affaire comme celle-ci, pour que j'accepte un gendre, l'antiquité de son origine parlât-elle seule en sa faveur, je ne souscrirais point, car il faut aussi des richesses, et d'immenses richesses pour soutenir la splendeur de deux familles illustres ; or, Milovidine, comme le faucon, n'a pour tout bien que son plumage, c'est-à-dire, son uniforme.

—Le père de Milovidine, il est vrai, s'est ruiné au service de sa patrie, repartit la tante; mais ce jeune homme a un oncle riche et sans enfans, qui a bien résolu de ne se point marier. Il aime son neveu à la folie, il l'entretient dans l'aisance et le fera quelque jour son héritier.

—Et de qui tenez-vous ces nouvelles?

— J'ai en main des lettres écrites de la propre main de cet oncle.....

—Voilà de belles garanties pour la fortune du neveu; ayez honte, madame, de faire assez peu de cas de votre race pour oser me proposer une alliance avec un homme sans nom et sans consistance, dit gravement M. Gologordowski; et, se levant de son siége : —Je vous prie

de ne plus revenir sur ce sujet, si vous désirez conserver mon amitié.

— A la bonne heure, répartit la tante qui devenait rouge de dépit; mais permettez-moi de vous adresser une petite question : avez-vous résolu de laisser dépérir votre fille que l'amour consume déjà, et de la marier contre son inclination?

— Soyez bien tranquille à cet égard, madame; les filles ne meurent point d'amour, et même elles deviennent fort heureuses dans l'union qu'on leur fait contracter malgré elles. Sans en chercher bien loin la preuve, voyez votre cousine germaine, ma femme, ma chère petite femme; lorsqu'il fallut prononcer le *oui* fatal devant l'autel d'hymenée, trois fois elle tomba en syncope avant de desser-

rer les lèvres; c'est qu'elle en tenait aussi pour un officier ; mais cette belle passion s'est amortie à la fin, et j'espère que madame Gologordowski n'a garde de se plaindre de son partage, encore que son mari ne porte ni éperons ni épaulettes. N'est-il pas vrai, mon cœur? Et en parlant ainsi, il donna un tendre baiser à sa femme; c'était le premier depuis le jour où je fus introduit dans l'intérieur de la maison.

— Ah !..... oui..... vraiment, répondit madame, en poussant un profond soupir.

— Qu'on fasse atteler la voiture et qu'on selle pour moi un cheval! dit M. Gologordowski ; mes belles dames, ne vous plaît-il pas d'aller promener un peu à trois verstes d'ici? Je vous montrerai quelque chose de nouveau, un cabaret

que j'ai fait bâtir ces jours-ci sur la lisière de mon bien et sur le flanc de mon voisin Processovitch. J'ai nommé d'avance ce cabaret *la broche*, et ce sera véritablement une broche pointée dans les yeux du cher voisin. Cela n'est-il pas vrai, M. le maréchal ?

— C'est l'exacte vérité, répondit le maréchal, en s'inclinant jusqu'à terre.

— Je ferai vendre mon eau-de-vie dans ce cabaret à bien plus bas prix qu'elle ne se vend au cabaret de Processovitch, et par ce moyen, j'aurai la pratique de tous ses paysans. N'est-ce pas vrai, M. le commissaire ?

— Rien de plus vrai, répondit à son tour le commissaire.

— S'il lui tombait dans la tête de vou-

loir chasser ses moujicks (1) de mon cabaret. Eh bien.... eh bien, moi, je l'appelle au tribunal, je lui intente une bonne action en dommages-intérêts pour fait de propriété violée. N'est-ce pas juste, M. mon plénipotentiaire ?

— Très juste, répondit le fondé des pleins pouvoirs.

— Nous le citons à la cour de justice criminelle, *pro incursione et violentiâ.*

Tandis que M. Gologordowski continuait de s'entretenir ainsi avec ses premiers valets, qui, du moins, lors de la demande en mariage, s'étaient tenus à distance, madame Gologordowski avait regagné les appartemens pour s'habiller, et la tante avait rejoint les deux demoi-

(1) Paysans.

selles du logis ; les ayant entraînées dans une allée sombre, elle leur rendit compte, à ce qu'il me sembla, du résultat de la négociation. Au reste, je ne sais pas ce qui se passa entre elles, car, à mon grand étonnement, je n'aperçus pas la moindre petite larme dans les yeux de ma maîtresse lorsqu'elle descendit l'escalier pour monter en voiture. Je crus même, tout au contraire, la voir plus gaie qu'à l'ordinaire.



CHAPITRE V.

BAL ET ENLÈVEMENT.

M. Gologordowski voulut fêter, à la fois, le jour anniversaire de la naissance de sa femme et le gain d'un procès de dix déciatines (1) de terre. Ce procès, qui durait depuis trente ans, avait coûté aux parties soixante fois plus que ne valait l'objet en litige; mais comme le point

(1) La déciatine est une mesure agraire de 2400 sagènes carrées ; la sagène a 78 pieds 9 $\frac{3}{4}$ lignes de France.

principal était d'arriver à ce qu'on voulait, une démonstration publique de joie et de triomphe devait servir au moins de compensation aux dépenses et aux insultes supportées si longtemps par le vainqueur, et surtout d'humiliation pour le vaincu. On s'y prit huit jours d'avance pour envoyer les invitations aux parens, aux voisins et même à des personnes de connaissance retirées dans le fond de la province. Josse le fermier amena deux de ses frères en Israël qui furent chargés, comme fournisseurs, de la provision des vins et des épiceries. Ces fournisseurs improvisés ne vendirent au patron, à ce que j'ai ouï dire dans la suite chez l'intendant, que des marchandises appartenant à notre prudent fermier, qui n'eut garde de livrer

ses denrées en son propre nom ; car M. Gologordowski n'eût pas manqué de le payer en obligations et en lettres de change ; et comment refuser M. Gologordowski ! Comme il n'y avait pas d'apparence que ses deux compères fussent payés en argent comptant, et que le blé n'était point encore mûr, la récolte des seigles et des fromens fut vendue sur pied, ou, comme on dit, mangée en herbe. Josse était muni d'une contre-lettre de nos prétendus fournisseurs, et il était sûr de recevoir le blé cueilli, battu et vanné, de plus, trois douzaines de veaux encore à naître, avec la clause qu'ils seraient nourris huit mois entiers à la charge du maître des troupeaux. Mais si M. Gologordowski, en cette affaire, vendit son blé verd et ses veaux non en-

core nés, il reçut en échange une superbe livraison de vins et de comestibles frais, destinés à disparaître en un seul jour. Tous les chasseurs de la compagnie du maître, et tous ceux des villages, furent chargés de pourvoir la table de gibier; on leur distribua à chacun une livre de poudre et une demi-livre de plomb, moyennant quoi ils durent absolument rapporter soixante pièces de gibier. Il y avait de droit trois faux coups sur deux livres de poudre, et pour chaque autre coup manqué il devait être compté un grivne (1) d'argent à la caisse de l'intendance seigneuriale. Josse présenta à M. Gologordowski un état de

(1) Le grivne d'argent vaut environ 50 centimes.

tous les paysans ayant des œufs, du beurre, des poules et des poulets, et toute la valetaille du logis eut ordre d'aller enlever chez eux ces denrées de gré ou de force. Il fut convenu qu'on promettrait aux gens dociles une remise de quelques jours de corvée, suivant la valeur de l'objet cédé, et qu'on rappellerait aux mutins qu'il existait de par le monde un certain M. Kantschoukowski (1), en les menaçant en outre de l'*exécution*. Dans les gouvernemens de Pologne on nomme exécution, l'usage d'envoyer chez le paysan un certain nombre de gens de service, ordinairement les plus mauvais sujets, qui s'y

(1) Kantschoukowski (l'intendant) est celui que nous avons appelé le *fouet vivant*.

établissent pour manger, boire et faire des feux, jusqu'à ce que le malheureux ait payé la redevance, ou toute autre contribution exigée par le maître. Quelquefois on envoie ainsi les garnisaires en punition d'une tâche qui n'a pas été remplie, d'une insulte faite au juif monopoleur, ou pour différentes causes de ce genre. Les préparatifs du bal produisirent durant les sept jours entiers, dans la maison, un mouvement et un bouleversement extraordinaires. Dans les villages régnèrent le pillage et la terreur, comme si l'ennemi s'en fût emparé. Des laquais avides, impitoyables, exerçaient les mêmes ravages qu'eussent pu faire de véritables maraudeurs. Ils furetaient dans les coffres pour y trouver les poules, dans le linge pour trouver le beurre,

et sous les fichus.... pour chercher des œufs; ils dérobaient tout ce qui leur semblait bon à prendre, et insultaient en mille façons à la détresse des pauvres villageois, de leurs femmes et de leurs filles. Malheur, aux lieux où les gens de la classe la plus abjecte, où des misérables sans mœurs comme sans éducation, sont armés de quelque pouvoir! De tels hommes s'efforcent de voiler leur bassesse par les airs altiers de la tyrannie, pensant qu'ils seront considérés, respectés en proportion de ce qu'ils feront trembler un plus grand nombre de gens honnêtes. Il accourait du matin au soir dans notre cour des paysans, des femmes qui se plaignaient de ce qu'on leur demandait l'impossible; ils prenaient Dieu à témoin que le juif avait donné

sur eux de faux renseignemens, qu'ils n'avaient point ce qu'on exigeait d'eux. Cris superflus! Le patron en croyait le maudit hébreu plutôt qu'il n'en eût cru sa femme et ses enfans; il renvoyait les plaignans à M. Kantschoukowski, lequel, par l'effet d'un seul de ses regards, les faisait sortir en foule de la cour. La cuisine était en permanence, et afin de prévenir tout larcin, on avait aposté à toutes les issues, en guise de sentinelles, des cochers qui, eux-mêmes, dérobaient des viandes, des poules et des œufs; et dès qu'on les avait relevés de garde, pendant la nuit, ils portaient leur butin au cabaret. Tous les valets étaient occupés du nétoiement et de la décoration des chambres. C'était pour la première fois, depuis un an, que l'on époussetait

les portraits de famille, que l'on en délogeait les araignées. Les fauteuils d'aune et de chêne y gagnèrent de nouvelles housses. Les meubles de bois d'acajou qui décoraient deux chambres seulement, furent enduits, non pas de vernis précisément, mais d'une bonne huile de chénevis. On regratta à neuf les planchers, car il était impossible de les laver. Toutes les glaces appartenant aux valets gentilshommes, aux résidens, aux dames commensales, furent transportées des ailes du bâtiment dans les grands appartemens qui, outre tant de changemens et de nouveautés, furent ornés, la veille de la fête, de festons, de guirlandes, de branches de pin et de sapin. Nos musiciens étaient continuellement à l'étude et faisaient de fréquentes répé-

titions dans la grange, où le révérend père jésuite, chimiste habile, du moins connu pour tel dans tout le gouvernement, préparait un feu d'artifice, pour en faire un objet de surprise à madame Gologordowski, sa pénitente; et deux chasseurs y travaillaient sous ses ordres.

Il y avait une écurie particulière pour les chevaux des conviés; on la pourvut d'un certain fourrage nommé le *foin des conviés*; ce fourrage consiste en algues de lac et en herbages de marais qu'on ne pourrait broyer ni avec les dents des chevaux, ni même avec la meule d'un moulin. L'*avoine des conviés* était un composé où entraient, pour un quart chacun, un hachis de paille, des bourriers de blé, des criblures de sarrasin et de l'avoine rouillée. Sans doute que les

lois de l'hospitalité prescrivent de bien nourrir les conviés, leurs gens et leurs bêtes; cependant le patron, tout préoccupé du désir de bien amuser et régaler les maîtres, se promit bien, en affamant les chevaux et les gens, d'en imputer la faute à son intendant, dans le cas où, par hasard, un de ses hôtes aurait la petitesse de s'enquérir de son monde. Au reste, il fut pris des mesures différentes pour les personnes *utiles*, c'est-à-dire, pour les officiers civils du gouvernement et du district; on confia leurs valets et leurs chevaux à la sollicitude particulière du maréchal et de l'écuyer.

Toutes choses furent amenées à bonne fin, et le grand jour se leva au contentement de tout le monde. La foule des convives arrriva pour la messe. Les car-

rosses, les calèches, les britchki et les colimajki ou telecks (1) encombrèrent tout l'espace compris entre les écuries et les étables. Presque chaque famille avait amené dix-huit ou vingt chevaux, quatre à leur équipage, quatre au britchka, où étaient les valets et les servantes avec des coffres et des cartons, et une paire aux colimajki, où se trouvaient des lits enfermés en de grands porte-manteaux carrés, et des casserolles enveloppées de foin, lesquelles avaient servi à préparer le dîner en route. Les célibataires vinrent la plupart à six chevaux, très peu à quatre. Quelques familles arrivèrent avec un nombre de bêtes beaucoup plus considérable, parce que le nombre des

(1) Espèce de petites charrettes.

chevaux annonce l'importance du maître. Quant à moi, je ne blâme nullement l'idée de M. Gologordowski de nourrir ces animaux d'ivraie, de criblures et d'herbages aquatiques. En effet, l'usage de mettre, en faisant visite, toute son écurie au ratelier d'autrui, est pour le maître du logis l'équivalent d'une irruption de Tartares, et si les propriétaires ne recouraient pas, en pareille occasion, à l'invention du *fourrage des conviés*, d'un fourrage en pure décoration, il est certain que deux bals, dans une campagne, suffiraient pour absorber au delà des récoltes annuelles du foin et de l'avoine ; mais comme sans bêtes il n'est point de réunion possible, le grand point est de savoir les traiter convenablement, du moins en apparence.

Après la messe, on passa à la salle du déjeûner, que j'appellerai plutôt l'abreuvoir d'eau-de-vie, parce que les dames n'y mangèrent pas, et que les hommes n'y firent guères que boire. Des eaux-de-vie de différentes couleurs et de différens goûts ne cessaient de passer de main en main, avec ces mots : « Goutez un peu celle-ci » jusqu'à ce que les flacons fussent vides. Puis on alla rejoindre les dames au jardin. Les gens prirent ce temps pour dresser la table du festin. Cependant, le nombre des visites allait toujours croissant, et quatre laquais les suivaient au jardin avec des plateaux chargés de flacons à liqueur, et d'assiettes avec des friandises.

A deux heures après midi la table se couvrit de mets; les musiciens, au com-

mandement du maître de chapelle, se formèrent en deux lignes sur l'escalier du jardin, et tout-à-coup exécutèrent une polonaise. C'était le signal du dîner; tous les convives se réunirent aussitôt dans la grande allée. M. Gologordowski offrit son bras à une très honorable dame, à l'épouse du maréchal du gouvernement; le maréchal fit la même politesse à madame Gologordowski; chaque cavalier suivit cet exemple; toute la compagnie, marchant sur quatre de front, se rendit à la salle à manger, et lorsqu'on fut à table chaque dame se trouva placée entre deux cavaliers (1).

(1) En Russie, il n'en est pas de même; les cavaliers, en entrant dans la salle à manger, saluent leurs dames et les quittent; les hommes

Toutefois M. Gologordowski sut faire placer les personnes marquantes au haut bout, quoiqu'elles fussent entrées des dernières dans la salle. Avant qu'on eût trouvé le temps de s'asseoir, il les appelait du sein de la foule par leurs qualités, les priant de ne point s'éloigner de la dame du logis, et il assaisonnait cet appel de plaisanteries et de mots pour rire.

Le dîner fut magnifique; on y comptait plus de cent convives, et il y avait assez à manger pour tous. Quant au service des vins, il y fut observé un ordre particulier; le vin de table ordinaire, ou vin de Franconie, transvasé en des

---

vont alors se placer d'un côté et les femmes de l'autre.

carafes, se trouvait sous la main des convives; les vins fins de qualités diverses étaient présentés et versés par des laquais sous la direction du maréchal et de l'écuyer. Le premier, escorté de trois valets, était à droite de la table, le second à gauche avec le même nombre de laquais. D'un côté comme de l'autre, le premier laquais était chargé des bouteilles du meilleur vin, le second du vin médiocre, et le troisième du vin le plus commun, qui cependant était désigné sur l'étiquette, par le nom des vins les plus exquis. D'après une convention arrêtée la veille, le maréchal et l'écuyer comprenaient, aux paroles de M. Gologordowski, à quel convive il fallait verser tel ou tel vin d'entre les trois sortes; par exemple, quand le maître disait à une

personne : « Faites honneur à mon vin, monsieur ; buvez, je vous prie, et croyez qu'il en vaut la peine ; » c'était le cas où l'on avançait une des bouteilles d'élite. « De grâce, buvez, ce vin n'est pas mauvais » ; c'était alors la deuxième division qui donnait. « Qu'est-ce donc ? vous ne buvez pas ! hé, versez à monsieur ; » ces mots étaient le signal du vin très ordinaire. Il me semble que le patron savait par cœur le goût de ses hôtes ; en effet, tous buvaient de manière à prévenir les désirs et les exhortations de M. Gologordowski. On conviendra que la conduite du patron était fort sage ; à quoi bon offrir un breuvage exquis à tel convive qui savoure de bonne foi le vin le plus détestable, pourvu qu'un laquais, en versant, le décore d'un beau

nom. Il en est sans doute qui sablent les vins de Champagne et de Hongrie avec délices, parce qu'ils en reconnaissent l'excellence; mais combien de gens ne songent qu'à pouvoir dire : nous avons bu du vin de Hongrie; nous avons sablé le Champagne. La bible nous enseigne qu'il ne faut point jeter les perles, afin qu'elles ne soient pas foulées aux pieds *.

Après le dessert, on apporta une coupe profonde, à large orifice, et chargée de chiffres et de devises. M. Gologordowski la remplit jusqu'aux bords, et porta la santé de son épouse; et, aux bruyantes acclamations, aux vivat de l'assemblée, au tonnerre de l'orchestre, au tintement des cymbales, il la vida

---

* Le dicton latin est moins poli.

jusqu'à la dernière goutte, après avoir salué son voisin; puis il lui dit : « A vous, monsieur. » La coupe fit le tour de la table en passant ainsi de main en main. A la fin, les convives refusèrent de boire, alléguant sérieusement la raison « qu'il n'était pas encore nuit » ; le patron se leva, l'assemblée fit de même, et chacun, prenant sous le bras une ou deux dames, se rendit cahin caha, battant de l'œil, au jardin où déjà les attendaient, dans un bosquet, le café et des assiettes de conserves. A peine les maîtres eurent quitté la salle du banquet, que les laquais de la maison, les valets étrangers, messieurs de la musique, et jusqu'aux servantes, tous se jetèrent à la fois, comme d'avides vautours, sur les débris du festin, et sans écouter,

sans même entendre les voix menaçantes du maréchal et de l'écuyer, ils enlevèrent tout le comestible morceau par morceau, et les bouteilles entamées se portèrent à leurs bouches comme pour sonner la fanfare. Le désordre fut plus grand encore à la cuisine, lorsqu'il s'agit de répartir les alimens destinés aux valets. Les arrivans, intrus fieffés, se firent droit à eux-mêmes, s'emparèrent des casseroles, et rien ne put les empêcher de satisfaire copieusement l'appétit qu'ils avaient pris dans la route. Aujourd'hui que je me rappelle tous les détails du grand assaut de bâfre qui eut lieu dans cette journée, je me persuade qu'avec la moitié des vivres de tout genre qui furent consommés, l'on aurait pu régaler parfaitement maîtres et

valets; il aurait fallu de l'ordre; mais l'ordre et la maison de M. Gologordowski avaient dès longtemps fait divorce.

Après dîner, quelques personnes âgées allèrent faire un somme; la plupart des convives entourèrent les tables de jeu où des amateurs patentés, de francs chevaliers d'industrie lancèrent la banque et le pharaon. Tous ces propriétaires qui, pendant le repas, s'étaient récriés, à l'envi l'un de l'autre, sur la difficulté des temps, sur la décadence du commerce des blés, sur la rareté extrême de l'argent, versèrent à pleines mains sur une carte, l'argent, l'or et les assignations de la banque. Quelques-uns d'entr'eux, après avoir perdu jusqu'à leur dernier copeck, jouèrent leurs chevaux,

leurs équipages, leurs troupeaux et jusqu'aux vases, cuves et autres ustensiles de leurs fabriques d'eaux-de-vie; dans la chaleur du jeu, ils semblaient ne pas songer qu'à force de vouloir regagner, ils allaient droit à une ruine complète. Les jeunes gens, et plusieurs vieux galantins, conversaient avec les dames; échauffés par le vin et par la vue des belles, comme les joueurs l'étaient par celle des cartes, ils leur faisaient de tendres déclarations, ou les entretenaient de leurs bonnes fortunes passées. Enfin, les vapeurs du soir commençant à s'élever, les dames rentrèrent à la hâte dans les chambres particulières, pour changer de toilette et pour se préparer à la danse. A huit heures, les appartemens se trouvèrent éclairés, la musique rassembla

tout le monde, et M. Gologordowski ouvrit le bal avec sa femme par une polonaise. Les danses se prolongèrent jusqu'à minuit, et l'on se remit à table pour souper.

Le souper ne fut ni moins copieux, ni moins recherché que le dîner, mais on but d'une façon beaucoup plus large, et presque tous les convives poussèrent cet amusement au-delà même du point où s'éclipse entièrement la raison. On fit sortir les musiciens, et alors commencèrent de bruyantes protestations d'amitié entre les hommes; ils s'embrassaient, se baisaient, se juraient d'oublier toute querelle et tout ressentiment. Ils appelaient, ils retenaient les dames, voulant qu'elles fussent témoins de leur réconciliation; ils les forçaient à garantir par

serment l'exécution de leurs belles promesses. Au *toast* polonais si connu : « Aimons-nous tous les uns les autres » les convives burent une coupe pleine en se tenant à genoux et en s'embrassant mutuellement. Enfin, ils se placèrent devant les dames, et se mirent à boire à la santé de chacune d'elles dans l'un de leurs souliers ; le cavalier agenouillé devant la dame, lui ôtait un soulier, lui baisait respectueusement le pied et la main, puis il plaçait son verre dans le soulier, quelquefois même y répandait le vin de sa coupe, puis il buvait, et faisait passer le soulier à son voisin.

Tout à-coup une décharge de vingt-quatre fusils et de six fauconneaux répandit l'alarme, ou tout au moins une inquiétude vague parmi les joyeux bu-

veurs. Ils se précipitèrent simultanément aux fenêtres, et virent au milieu de la cour de vives lumières qui, par leur disposition, dessinaient le chiffre de la noble dame que l'on fêtait si joyeusement. Les cris de vivat retentirent de nouveau dans la salle; la vaste coupe reparut même sur la scène pour de nouvelles libations, et la musique exécuta aussi un vivat.

Quelques douzaines de fusées volantes, avec des bombes lumineuses et de bruyans pétards s'élancèrent en gerbes, et, en redescendant, parurent tomber de la région des nuages, au grand applaudissement des spectateurs. Mais par la maladresse ou l'ignorance de quelqu'un des artificiers, une énorme fusée alla par sauts et par bonds éclater sur

le toit de chaume de la grange. Comme le vent était assez fort, ce toit fut embrâsé en quelques minutes, et tout le bâtiment voisin fut en un instant la proie des flammes. Il serait difficile de se représenter le désordre excessif qui fut causé par cet affreux accident. Des maîtres gorgés de vin, qui s'agitent pêle-mêle, sans pouvoir réunir deux idées; des valets qui ne savent que faire, qui se donnent les uns aux autres des ordres que personne n'exécute; quelques-uns courant, qui avec un seau, qui avec un pieu, qui avec une hache, mais aucun n'osant pousser jusqu'au devant du feu; point de pompe à incendie (on ne soupçonnait pas même l'existence de rien de semblable), mais on sonnait le tocsin, on battait la générale, on courait au village

pour amener des paysans; ceux-ci ne se pressaient nullement de venir au secours de leur maître. Les conviés, dégrisés par la vue des progrès de l'incendie, ordonnaient qu'on attelât promptement leurs équipages et qu'on y jetât leurs effets à la hâte. Les gens de la maison s'agitaient pour sauver du pillage, l'argenterie et le linge de table. Le tumulte, les cris, le désordre, le danger, le délire et la stupeur offraient un tableau capable de jeter dans des convulsions l'individu le plus flegmatique. Tout dans la maison était sens dessus dessous.

Dans mon épouvante, hors d'état de vouloir ou de faire quoi que ce fût, je me tenais debout sur l'escalier, interdit, regardant le feu, et pleurant par intermittences. Tout-à-coup, Macha parut

devant moi : « Vanka, me dit-elle, enfin te voilà donc ; suis-moi. » Nous courûmes précipitamment à travers les appartemens, à la chambre à coucher de ma maîtresse. Macha me coiffa de ma casquette galonnée, que l'on déposait toujours dans la garde-robe de mademoiselle Pétronelle ; elle me donna un petit paquet et une corbeille, passa elle-même une capote et m'ordonna encore de la suivre. Nous traversâmes le jardin, nous franchîmes des haies qui semblèrent s'abaisser pour nous livrer passage, et bientôt nous nous trouvâmes en rase campagne à la lisière d'un petit bois. Je vis alors une calèche attelée de quatre chevaux ; je n'osai interroger Macha sur cette rencontre, et ne pus, dans l'obscurité, reconnaître par moi-même qui

était assis dans cet équipage. Macha y prit place sur le devant; un grand laquais à moustaches me prit dans ses bras, me déposa derrière la calèche sur un large porte-manteau, et alla s'asseoir avec le cocher sur le siége. La machine s'ébranla, les chevaux gagnèrent au pas la grande route qui était à un demi quart de lieue, et partirent ensuite avec la vîtesse du trait. Tout accablé que j'étais des fatigues de cette journée, je ne pus fermer l'œil. L'incendie se présentait continuellement à mon imagination émue; je tremblais à l'idée du sort réservé à ma jeune maîtresse; je pensais que, rien ne pouvant échapper à la flamme, et la famille de M. Gologordowski étant réduite aux dernières extrémités, Macha avait au moins voulu me sauver en se

sauvant elle-même par une fuite précipitée, et je me persuadai que, très sûrement, cet équipage appartenait à quelqu'un des convives de mon pauvre maître. J'entendais bien quelques chuchotemens dans la calèche, mais je ne pouvais distinguer les voix des interlocuteurs. Enfin, l'équipage s'arrêta aux premières lueurs du jour devant une station de poste.



CHAPITRE VI.

MARIAGE.

Quand je me fus glissé à terre et que j'eus plongé un regard curieux dans la calèche, je pensai jeter un cri d'étonnement en voyant là Milovidine et ma chère maîtresse, Pétronelle Gologordowski. Elle était enveloppée dans sa mante, et sa tête reposait sur l'épaule de son ami. — Me reconnais-tu, Vanka? me dit Milovidine. — Si je reconnais mon bon maître! répondis-je. — Cependant, Kouzma, le laquais aux mousta-

ches, qui était allé présenter le podorojne (1) au bureau de la station, vint rapporter la réponse du surveillant de poste : Il n'y avait point de chevaux. A ce mot, Milovidine s'élança hors de la calèche, vola au bureau, et je m'attachai à ses pas. Le surveillant de poste était en robe de chambre, assis devant une table, et feuilletait un livre où sont inscrits les podorojnes. — Des chevaux! cria brusquement Milovidine. — Tous mes chevaux sont partis, et l'écurie est

(1) Le podorojne est une pièce que l'administration délivre aux particuliers, afin que les maîtres de poste soient tenus de fournir le nombre de chevaux suffisant pour aller d'une station à l'autre, à la charge, par le porteur, de payer le prix déterminé par le tarif.

vide, répondit le surveillant avec le plus grand sang-froid. — Si tu ne me donnes des chevaux sur l'heure, je vous attelerai à ma calèche, toi, ta famille et toute ta clique; m'entends-tu ? — Monsieur badine, répliqua le surveillant avec le même calme; ne lui serait-il pas agréable de prendre ici quelque repos, et de partager avec moi ce café qui a bien son mérite? Pendant ce temps-là, les chevaux reviendront à l'écurie. — Que le diable t'emporte, avec ton café. Je veux des chevaux; donne-moi des chevaux, misérable. — Je vous l'ai dit : il n'y en a pas. — Tu mens; personne ne passe par cette route, je n'ai rencontré âme qui vive. — Veuillez donc jeter les yeux sur ce registre. — Je vais bien perdre à cela mon temps; au lieu de lire tes sales

feuillets, je vais un peu te frotter les côtes. — En disant ces mots, Milovidine s'avançait vers lui avec vivacité. — Vous vous échauffez à tort, répartit le surveillant ; veuillez prendre connaissance des réglemens qui sont placardés sur ce mur ; vous saurez alors que, pour une insulte faite à un surveillant de poste, jouissant du rang dit de la quatorzième classe, on est passible d'une amende qui monte jusqu'à cent roubles. — Si l'amende te tente, tu n'as qu'à dire ; je te paierai le triple, et au préalable, je te ferai danser de si belle sorte que tu n'iras pas ailleurs qu'en enfer réclamer l'acquittement de la due récompense. Mais, écoute ; je veux bien d'abord te parler humainement, sot bipède que tu es : combien, d'après la loi, devrais-je payer pour tes

frères à quatre pieds, d'ici à la première station ? — Seize roubles. — Eh bien, je t'en donne trente-deux, et par dessus le marché trois roubles pour ton café, ou pour ton tabac, comme tu voudras ; voici trente-cinq roubles. A présent, donne-moi des chevaux, ou bien, je prends le ciel à témoin que tu vas être roué de coups. — Je vois bien qu'il n'y a rien à faire avec vous, dit le surveillant ; il faut donc que je vous donne mes propres chevaux. — En parlant ainsi, il passa la tête au vas-ist-das, et cria aux gens qui font le service des postes : — Hé ! camarades, alerte ! qu'on attelle les quatre alezans, et vîte, et vîte, en courrier. — Tu es un abominable fripon ! s'écria Milovidine. — Mon Dieu, monsieur, c'est que..... c'est qu'il faut

vivre, n'importe comment.— N'importe comment! en effet, et voilà le mal; chez nous, il est trop vrai, presque tout se fait n'*importe comment*, dit Milovidine en sortant de la baraque. Dans un clin-d'œil la calèche se trouva attelée, et l'on partit.

Durant trois jours, nous roulâmes sur la grande route sans aucun incident remarquable. A chaque station de poste on nous fit bien quelques difficultés, parce que, sur le podorojne, il n'était point écrit : *pour affaire de service;* mais Milovidine, par des menaces, des injures, et de l'argent, triompha de l'obstination intéressée des surveillans, qui, croyant avoir rempli à peu près tous leurs devoirs en expédiant promptement les courriers, ne se faisaient point scru-

pule de faire attendre les voyageurs. Le quatrième jour, au premier crépuscule du matin, en vue de la ville, nous nous écartâmes de la grande route, et après avoir fait cinq verstes dans une forêt, on traversa un village où nous arrêtâmes devant la chaumière d'un paysan chez qui logeait le lieutenant Chvatomski, ami de Milovidine. Chvatomski accourut pour aider Pétronelle à descendre de la calèche, et il la conduisit à son logement. On introduisit aussitôt deux prêtres, l'un du rite gréco-russe, l'autre du rite latin; ils se trouvèrent là bien à point, et je me doute même qu'ils attendaient l'arrivée de Milovidine. Celui-ci exhiba un écrit, portant permission de contracter bon et légitime mariage, puis un *indulte* ou dispense en blanc, revê-

tue de la signature et du sceau de l'évêque catholique. Toutes les cérémonies furent achevées en deux heures ; le prêtre russe s'en acquitta dans une église de son rite, et le prêtre catholique devant un oratoire (1). Enfin, après avoir dîné et s'être un peu reposés, les jeunes époux arrivèrent à la ville où, Milovidine avait un logement. Afin de prévenir les conjectures et les propos de la malignité, il ne voulut pas reparaître dans son escadron que Pétronelle ne fût sa légitime épouse ; délicatesse qui fait honneur à son caractère.

Avant de partir pour son expédition

---

(1) Les prêtres catholiques célèbrent la cérémonie du mariage devant un autel dressé à la hâte dans une chambre, ou *sacellum* (oratoire).

romanesque, Milovidine avait décoré son logement le mieux possible pour y recevoir sa femme. Il occupait deux chambres chez un juif très riche; mais comme la propreté n'est pas chez les juifs la compagne de l'opulence, il avait arrangé l'appartement à ses propres dépens. Il avait fait revêtir les murs d'un papier de tenture de couleur tendre; le plancher avait été couvert de toile cirée; dans la chambre du fond s'était élevée une alcôve en boiserie, commune à la vérité, mais recouverte de jolies tapisseries. Les fenêtres se trouvèrent parées de draperies roses. Milovidine avait formé une liaison d'amitié avec une dame, propriétaire d'une fortune aisée, qui vivait séparée de son mari par décision du consistoire, et cette dame avait loué

à Milovidine un clavecin, une douzaine de chaises en acajou, deux petites tables de jeu et un trumeau. Quelques paires de pistolets, de sabres et de poignards turcs, un harnais persan, et deux fusils, appendus aux murs du sallon, tenaient lieu de tableaux et de gravures. Une pyramide de longues pipes ornées de gros morceaux d'ambre, et de petits sacs brodés en or servaient encore d'ornement à cette chambre. Bref, si l'on considère le lieu et les circonstances dont je parle, on comprendra que l'appartement de Milovidine dut paraître admirablement décoré, et assurément, je n'avais guères vu plus de recherche, plus d'élégance chez M. Gologordowski lui-même. De plus, il se trouva sur le clavecin une haute pile de musique nouvelle, mandée

tout exprès de St.-Pétersbourg, et dans la chambre à coucher, sur une tablette, une cinquantaine de romans français nouveaux, ornés de gravures. En général, Milovidine n'avait rien négligé pour rendre agréable son habitation. Je me souviens fort bien que Pétronelle, en pénétrant pour la première fois dans cet appartement, fut singulièrement émue de surprise, et qu'après l'avoir examiné rapidement, elle se jeta au cou de son mari, en pleurant de joie et de reconnaissance pour une attention si délicate.

Le lendemain, Milovidine sortit accompagné de sa femme, pour faire visite au colonel, au caissier, au quartier-maître et à quelques officiers mariés. Une semaine entière fut ainsi employée en visites dans différentes maisons des

environs de la ville, et partout on félicita mon nouveau maître sur la beauté, l'amabilité et la grâce de la charmante Pétronelle. On ne tarda pas à venir en foule chez eux de tous côtés. Milovidine aimait le monde et la joie ; aussi eûmes-nous des dîners, des soirées, des soupers qui, ordinairement, étaient couronnés par le vin et les cartes. Le temps volait, l'argent, hélas ! volait aussi. On avait d'abord pris les vins et les comestibles argent comptant, puis ont prit à crédit, et cela dura jusqu'à ce que les juifs, voyant qu'on augmentait toujours la dette sans rien payer, eussent commencé à prendre de l'ombrage ; il fallut bien mettre des effets en gage. Les parens de Pétronelle ne voulaient pas même décacheter ses lettres et les lui renvoyaient

intactes. L'oncle de Milovidine était de même bien fâché contre un fripon de neveu qui lui parle d'un riche parti, d'une demoiselle de bonne famille, et qui épouse la demoiselle sans le consentement des parens; le bon oncle déclara donc que, puisqu'on le trompait, il ne donnerait plus rien. Milovidine s'avisa de demander aux cartes les secours qu'on lui refusait; il se lia avec des joueurs qui s'associerent pour le dépouiller entièrement. Les conjonctures étaient critiques. Après six mois de mariage, il n'avait plus même la ressource des expédiens; tout était vendu; plus rien à mettre en gage, rien à mettre au jeu, et personne à qui emprunter. Le seul parti qui restait à prendre en cette extrêmité, Milovidine le prit; c'était de partir avec

sa femme, de se rendre auprès de son oncle qui, peut-être, serait attendri à la vue des charmes de Pétronelle. Il sollicita un congé, l'obtint, vendit son dernier cheval de selle, racheta, du prix de ce cheval, sa calèche qui était engagée, et après avoir réuni les débris de son avoir, son linge, son harnais persan et ses armes, il mit tout en gage chez le juif, notre propriétaire, afin d'avoir la somme nécessaire pour sa route. Madame Milovidine ne voulut, pour rien au monde, se séparer de ses chapeaux, de ses robes, et de sa femme de chambre; il fallut céder; on employa cent brasses de corde à lier, à suspendre des cartons autour de la calèche. Je dis adieu en pleurant à mes chers maîtres, à Macha, au laquais et au cuisinier, et

ils partirent pour Moscou, me laissant avec les effets engagés dans la maison du juif; celui-ci fut chargé de pourvoir à ma nourriture d'après un prix convenu entre Milovidine et lui.



CHAPITRE VII.

LE JUIF.

Un mois après le départ de Milovidine, de Slonime, le régiment dut passer dans un autre cantonnement, et je restai chez le juif avec les effets de mon maître, parce qu'aucun des officiers ne voulut ou ne put les dégager, et prendre avec soi des coffres scellés. Me voyant ainsi isolé, sans protecteur, sans maître ni surveillant quelconque, je me fis, selon l'ordre naturel des choses, le serviteur de celui qui me nourrissait, c'est-à-

dire, du juif Mofchi, propriétaire de la maison. Mofchi passait pour le plus riche des habitans de la ville. Rifka son épouse, femme d'une taille courte et ramassée, toute couverte de perles et de gale, vendait en détail, dans une petite boutique, des étoffes de soie, du sucre, du café et des fruits secs. Mofchi faisait commerce de vins étrangers, de *porter*, d'épiceries, de harengs de Hollande, de fromages et, en général, de tout ce qui fait partie du domaine de la gastronomie. Mais, comme il est impossible à un juif polonais de se passer de la vente de l'eau-de-vie, il avait chez lui, outre le commerce dont nous venons de parler, un cabaret en permanence pour les paysans et pour le menu peuple de la ville. Quelle ressource en effet pour un juif

avisé, qu'un débit d'eau-de-vie dans les provinces de Pologne! Il a, par ce moyen, le bois, le foin, le blé, les légumes, le beurre, les œufs et toutes les denrées à l'avenant, pour le dixième de leur valeur réelle; son ménage se trouve ainsi défrayé de tout. Ajoutons aussi que l'eau-de-vie donne de la langue, et que le cabaretier fait jaser les paysans et les valets de maison, qui lui content les secrets, les besoins, l'état de fortune et toutes les relations de leurs maîtres et seigneurs; ce qui fait que les juifs tirent à eux tout le revenu des propriétaires, et que toutes les affaires viennent tomber sous l'influence hébraïque, surtout celles où l'or et les assignations de la banque jouent le principal rôle. Ainsi, les grands, les riches et les propriétaires en général,

dans ce pays, ne jouissent guères que de la vue et du son de leur argent ; la possession réelle en est réservée aux enfans d'Israël.

Dans le tiroir de la table de Mofchi se trouvaient trois grands registres ; le premier pour les dettes du beau sexe ; il concernait le négoce de Rifka ; le second pour les dettes des seigneurs, et généralement de tous les hommes qui se laissent qualifier de *panes* (1) ; il était particulièrement relaté dans ce livre des fournitures de vins et de comestibles ; le troisième registre était spécialement destiné à inscrire les dettes de malheu-

---

(1) Tout homme libre en Pologne se fait appeler *pane*, c'est à-dire, *seigneur*, quoiqu'il ne possède rien. C'est le *hidalgo* d'Espagne.

reux agriculteurs qui, lorsqu'ils se rendent à la ville, pour y vendre le fruit des sueurs d'une année, la dépouille de leur enclos, ne gardent que le montant de la redevance du seigneur, et dépensent le reste au cabaret, où, pour l'ordinaire, ils restent encore endettés. Pour donner ici un échantillon de la manière dont les juifs procèdent avec les paysans, dans un cas pareil, je raconterai comment un jour Mofchi régla le compte d'un riche cultivateur; c'est une petite scène dont j'ai été moi-même témoin.

Le paysan en question vint à la ville, la veille d'un jour de marché, avec deux chariots, l'un de seigle, l'autre de froment, et avec deux vaches qu'il comptait vendre le lendemain; il s'arrêta pour la nuit chez Mofchi. Le rusé cabaretier,

voyant que cet homme se préparait à souper copieusement avec trois de ses compagnons occupés alors dans la cour, lui offrit un verre d'eau-de-vie; comme c'était la meilleure et la plus forte qu'il eût, elle fut très agréable au palais du paysan. Le juif parut charmé de son suffrage et lui en offrit un second verre gratis. Dès que le paysan eut au cerveau les vapeurs de cette eau-de-vie, il s'en fit servir tout un *quarte* (1), mais pour son argent, cette fois. C'est où le juif voulait l'amener; il connaissait le caractère de son hôte, bon vivant et prodigue; c'est pourquoi, dès que le paysan

(1) Le *quarte*, mesure polonaise; c'est la quatrième partie du *garnetz*, qui répond à peu près au litre de France.

ent entamé le quarte, il en fit informer les camarades, et il envoya appeler quelques ivrognes lauréats, doués d'un art merveilleux pour gagner *subitò* l'amitié des gens bien emplumés qu'ils trouvent disposés à rire, selon leur expression d'usage. A mesure que la raison de ses hôtes s'éclipsait, le juif ajoutait de l'eau à son eau-de-vie qui d'ailleurs n'était plus la même, et quoique les camarades le sentissent fort bien, et qu'ils en fissent même éclater leur mécontentement par de grosses injures, le juif prenait en patience ce qu'il y avait de brutal dans leurs vaines paroles; il continua son opération jusqu'à ce que la plupart de ses pratiques se fussent endormies autour de la table, et les autres tant bien que mal, trébuchant, tournant sur eux-

mêmes, arrivèrent à la rue. Le lendemain, lorsque le paysan, qui ressentait un mal de tête affreux, parut dans la chambre, en sortant du hangar où étaient ses chevaux et ses vaches, le juif l'appela pour régler le compte de ses dettes accumulées depuis quelques mois. Le pauvre diable pria instamment son créancier de remettre ce réglement de compte à une autre fois; mais le juif, en homme versé dans les études psychologiques, et connaissant le principe *in corpore sano, mens sana*, ne voulut point entendre parler de délais et tint ferme, pour profiter du nuage que les vapeurs de l'eau-de-vie formaient encore autour des fibres du cerveau de son créancier, après la débauche de la veille, et surtout de la disposition d'esprit dans

laquelle il le voyait. Mofchi prit donc d'une main son livre des comptes courants, écrit en hébreu, et un morceau de craie de l'autre, puis il fit asseoir le riche paysan à une table, vis-à-vis de lui, et, retournant les feuillets de son livre, il commença son calcul : — Te rappelles-tu que tu as demeuré, bu et mangé ici trois jours, quelque temps avant la St. Nicolas d'été ? — Je m'en souviens ; répondit le paysan. — Bon. Le premier jour tu a pris, le matin, un *demi-quarte* d'eau-de-vie, n'est-il pas vrai ? — C'est vrai. — Ainsi, je vais le marquer ; (et il fit une raie sur la table). Ensuite, lorsque ton gendre est survenu avec Nikite, tu as pris un *quarte* (en parlant ainsi il fit deux raies). Au dîner, tu as de

nouveau pris *deux quaterks* (1) (il ajouta encore deux raies, nonobstant la différence des mesures dont il venait de parler). Après le dîner......

Le paysan, qui se grattait à chaque instant la nuque et se frottait les tempes, interrompit le maudit cabaretier, par cette exclamation: — *Pane l'arendar* (2) (c'est ainsi que les paysans de Lithuanie qualifient les juifs) en vérité, je n'y puis plus tenir ; fais moi donner de l'eau-de-vie ; j'ai la tête qui me fend. — L'enfant de Judas s'attendait fort bien à cet épisode : « Hé! Sorka, Rifka! s'écria-t-il, qu'on serve une bonne goutte à l'*hospodar* (3) » (c'est ainsi que les juifs à

(1) Le *quaterk* n'est que le $\frac{1}{4}$ du *quarte*.

(2) *Pane l'arendar*, seigneur fermier.

(3) Seigneur, propriétaire, maître.

leur tour qualifient le simple paysan lorsqu'ils veulent le faire dupe). Le pauvre paysan avala un grand verre d'eau-de-vie presque tout d'une haleine, et frissonna en faisant la grimace. L'affaire prit alors une autre tournure. — Après le dîner, continua l'hébreu, tu as pris un *demi-quarte.* — Oui ; je m'en souviens. (Le juif ajouta une raie). — Et lorsque Jean est venu, tu as encore pris un *demi-quarte.* — Non; moi, je n'ai rien pris; c'est lui qui l'a demandé. — En effet, tu n'as rien pris, toi, marmotta le juif; (et cependant il fit une raie de plus). Le soir, tu as pris un *demi-quarte*? — Un *demi-quarte*; c'est vrai. (Le juif fit une raie). — Et le matin, en as-tu pris? — Non, je n'ai rien pris du tout, répondit le paysan. — C'est

vrai, au moins, que tu n'as rien pris ce matin-là. (Et en disant cela, il ajouta une raie). Le lendemain, au dîner, tu as pris un *demi-quarte*. — Non, je n'ai pris qu'un *quaterk*; dit le paysan. — Fort bien, allons, ce n'était qu'un *quaterk*, répondit le juif; (et il fit une raie qui désignait un quarte, mesure qui contient quatre quaterks).

C'est ainsi qu'il poursuivit le réglement de compte, et cependant ses filles Rifka et Sorka ne cessaient de présenter de l'eau-de-vie au paysan. Le juif faisait des marques, et soit que le paysan reconnût avoir pris de l'eau-de-vie à crédit, soit qu'il prétendît n'avoir rien pris tel ou tel jour; il marquait sans différencier la mesure lorsqu'elle était moindre, mais en ajoutant une raie de

plus lorsqu'elle était plus forte. A la fin, remarquant que la tête tournait au paysan et que ses yeux commençaient à voir trouble, il tira de son sein un morceau de craie fendu, formant deux tranchans, et il se mit à marquer deux lignes à chaque fois en continuant le compte. Quand la table fut entièrement couverte de marques, Mofchi appela comme témoins quelques autres paysans ses voisins, et lorsqu'ils eurent compté les raies, on calcula scrupuleusement la somme due à raison du nombre de raies. Le malheureux paysan fut obligé de livrer au juif sa meilleure vache et tout son froment, quoiqu'en réalité il n'eût dû, tout au plus, que la dixième partie de ce qu'il payait.

C'est à peu près de cette manière que

Mofchi réglait avec les seigneurs propriétaires, mais il s'y prenait avec plus d'adresse; néanmoins, la double craie, la falsification des vins, et le retour des mêmes articles, étaient aussi mis en usage. En effet, le juif, sachant fort bien que les *panes* polonais et les officiers russes n'aiment pas à tenir chez eux des notes de dépense, et qu'ils détestent surtout les longs calculs, choisissait toujours une occasion favorable à ses vues, et prenait tout juste, pour présenter ses mémoires, le moment où il les voyait dans une disposition d'esprit soit extrêment gaie, soit extrêmement triste.

La femme de Mofchi, Rifka, qui vendait de même ses marchandises à crédit, et qui, au lieu de prendre des intérêts en numéraire, recevait, des femmes des

propriétaires, à titre de cadeaux, des barils de beurre, des œufs, des poulets, des oies, et toutes sortes de volailles, choisissait aussi son temps pour régler avec ses débitrices; par exemple, l'occasion était bonne lorsqu'elles avaient un besoin de crédit urgent, soit pour des bals, soit pour le temps des élections, soit pour quelque mariage. Dans cette espèce de commerce, il était impossible, sans doute, qu'elle eût pour tromper son monde d'aussi puissans auxiliaires que le vin et l'eau-de-vie; mais le diable n'y perdait rien, et la juive savait profiter de l'impétueuse et aveugle vanité de ses acheteuses; elle mettait en usage les fauses mesures, les faux poids; elle faisait payer le double, et tirait en outre de bon cadeaux, sous le prétexte

que, prenant elle-même ses marchandises à crédit, et obligée de payer des intérêts assez forts, elle devait être indemnisée de façon ou d'autre. Son commerce avait encore cet avantage pour Mofchi, que, par le moyen des femmes, il étendait son influence sur un plus grand nombre d'hommes, sur leurs revenus, sur leurs propriétés. Les propriétaires étaient ravis de pouvoir donner en paiement, des bœufs, du froment, du lin, du chanvre et toutes sortes de fourrages et de céréales, pour des étoffes de soie, pour de la dentelle, pour du vin, du rum, du *porter*, du sucre, du café et des épiceries. D'ailleurs, en ces occasions, le juif achetait le restant de leurs provisions et les payait argent comptant, mais au prix qu'il y mettait lui-même,

lequel n'excédait jamais la moitié du prix taxé dans les marchés et dans les ports. Les propriétaires de ces contrées n'ont aucune idée du commerce, et ne savent, en général, des nouvelles du commerce que celles qu'il plaît aux juifs de leur communiquer. A peine y a-t-il dans tout un gouvernement quatre propriétaires abonnés aux gazettes ; encore n'en lisent-ils que ce qui a rapport aux procès et à la politique, surtout, pour s'approvisioner de fausses nouvelles.

Ce commerce de juif, entièrement fondé sur la friponnerie, se nommait *commerce permis*, et de fait ils l'exerçaient librement, et retiraient en même temps de bien plus grands avantages par des voies secrètes que, ni les lois, ni la conscience, ni aucuns précédens n'autoriseront jamais à suivre.

Mon zèle et ma discrétion m'avaient procuré l'affection de Moſchi ; il me regardait comme chose à lui appartenante, vu que Milovidine, ayant quitté le service et s'étant retiré à Moscou, avait renoncé à ses effets et à moi, n'ayant pas de quoi nous racheter. Moſchi me confiait les commissions les plus mystérieuses ; il me promettait de l'or haut comme le mont Sinaï, si je voulais bien seulement me judaïser. Encore que je ne susse ce que c'était que religion, ayant été élevé comme un chien de basse-cour, le nom de juif m'effrayait, et, sans refuser absolument de me soumettre à ce qu'on voulait, je différais toujours, sous divers prétextes, à me faire circoncire, et en même temps je songeais à éviter toute chose qui pouvait m'y conduire.

Un jour deux hommes d'affaires ou intendans de riches seigneurs s'arrêtèrent chez Mofchi; ils revenaient de Riga et portaient avec eux de grosses sommes en or, provenant de la vente de leurs blés et de leurs chanvres. Ces messieurs les intendans étaient, à ce qu'il semble, en grande intimité avec Mofchi; ils lui remirent tout l'or de leurs maîtres, et le juif promit de leur rendre exactement ce dépôt le lendemain, et même, il offrit pour cautionnement à l'un d'eux, qui manquait encore d'expérience, une somme en monnaie d'argent formant la valeur de son or. Le jour commençait à baisser lorsque Mofchi alla s'enfermer dans sa petite chambre en haut; bientôt, il fit appeler son fils Jodel et moi, et il nous déclara qu'il s'agissait de travailler

toute la nuit. Il renversa sur la table plusieurs sacs pleins de ducats, et chargea son fils de trier les plus grands et les plus lourds; il étendit pour moi un tapis de drap sur le plancher, répandit dessus je ne sais quelle poudre noire, et m'ordonna de frotter les ducats triés, en appuyant fortement sur le drap. Quant à lui, il se plaça devant la table sur laquelle étaient dressées une loupe et deux bougies; Jodel lui présentait les ducats, et lui, après les avoir regardés par le moyen de la loupe, les rognait avec des ciseaux fourchus d'un acier très fin. Je ne sais combien de ducats nous ont ainsi passé entre les mains, mais à l'aube du jour, j'avais déjà usé trois coupons de drap, et Moſchi avait rempli une tasse à café de ses rognures. Les inten-

dans reçurent ensuite leurs ducats bien comptés, sans s'inquiéter du poids; Mofchi paya leur *complaisance* de quelques pièces d'or tirées de sa propre bourse, et ne voulut rien prendre, ni pour la nourriture de leurs chevaux, ni pour la dépense qu'ils avaient faite eux-mêmes; au contraire il leur offrit, à chacun, deux bouteilles de bon vin pour la route. Vers le soir, Mofchi brûla les morceaux de drap et fondit les rognures dans un fourneau dressé pour cet usage dans sa petite chambre. Notre travail de la nuit lui procura un morceau d'or gros comme le poing. C'est ainsi que nous rognions les ducats, en séance permanente, toutes les fois que des hommes de confiance et des commissionnaires de riches *panes*, s'arrêtaient chez nous, ou lorsque des

marchands et des particuliers même confiaient à Mofchi de l'or pour quelque spéculation privée.

Un matin, de très bonne heure, Mofchi m'éveilla en me disant que j'allais le suivre dans un voyage de quinze jours et qu'il fallait partir tout de suite. Rifka mit dans un petit coffre un habillement complet et tout neuf de Mofchi : le sarrau noir, soie et coton, qui s'agraffe depuis le collet jusqu'à la ceinture, la mante noire de soie avec ses glands qui viennent s'attacher et pendre sur la poitrine, une paire de bas gris, des souliers neufs et un chapeau à larges bords; elle y mit ensuite deux chemises parce que nous devions être deux semaines absens. Elle remplit un panier à part de provisions de bouche, qui consistaient en une

bouteille d'eau-de-vie de sabat, ainsi appelée à cause de sa qualité qui la rend digne d'être bue le jour du sabat, en chantant le joyeux *maïophis* (1); en deux fromages de *koscher* (2) faits à la maison, en deux gros raiforts, vingt-quatre gousses d'ail, douze harengs, deux pains blancs, deux ou trois livres pesant de craquelins et de croquets, et un petit morceau de chevreau en rôti froid. C'é-

---

(1) Les juifs de Pologne n'ont point de paroles pour leurs chants; ils chantent sans articuler aucun mot; le plus joyeux de leurs chants est nommé le *maïophis*, ils manquent rarement de l'entonner le jour du sabat.

(2) Tout ce qui est de fabrique juive, est appelé par les juifs *koscher*, c'est-à-dire, *pur*; tout ce qui est fait par les chrétiens est appelé *impur*.

taient là toutes les munitions de bouche destinées à cinq voyageurs pour quinze jours. La compagnie de Mofchi était: un charretier juif, Josse, gendre du patron, son neveu Katsaël, et moi, malheureux. On me donna à porter la caisse et la corbeille, et comme je fis observer à Rifka que les subsistances seraient insuffisantes, elle se fâcha et me dit avec aigreur : — Tais-toi, *goï* (1)! Vous ne sonzez tous qu'à boire et à manzer, et vous ne sonzez pas que chaque miette de biscuit coûte au ménaze. Il faut auzourd'hui regarder à l'arzent, car les temps sont durs. — L'argent ne vous manquera pas si vîte ; il y en assez chez

(1) C'est ainsi que les juifs appellent les chrétiens ; *goï* est synonime du mot turc *giaour*.

vous, Dieu merci; dis-je entre mes dents, en reprenant ma corbeille. Tout-à-coup elle entra en fureur : — Quoi, tu oses dire qu'il y a chez nous beaucoup d'arzent? *Herch-tou*! as-tu compté notre arzent? l'as-tu vu? *Herch-tou*! Ah! *homonte*; ah! *douga!* tu oses dire qu'il y a chez nous de l'arzent (1). — La juive en parlant ainsi frémissait et pâlissait de rage; elle agitait ses poings devant ma face, et vraisemblablement elle m'aurait

---

(1) *Herch-tou* est la phrase allemande *hörst du*, *entends-tu*, défigurée pour le sens comme pour la prononciation. Les juifs, et surtout les femmes juives, en Pologne, emploient le mot *herch-tou* à toute occasion, comme on dit en France : *tiens*! Les mots *homonte* (harnais) et *douga* (joug) sont des injures qu'on adresse dans la colère aux valets et aux paysans.

battu comme plâtre, si je n'eusse reculé en criant au secours, et en disant : « Pourquoi te fâches-tu ainsi contre moi, *pani-arendarcha!* si tu me frappes, je jetterai-là ma charge et me sauverai! » Mofchi accourut à nos cris, et lorsqu'il eût appris le sujet de la querelle, il entraina sa femme dans une autre chambre où ils parlèrent d'abord très haut, puis très bas, et Rifka revint à moi, caressa doucement ma chevelure, et me donna un gros craquelin : — Ne sois pas fâché, Vanka! me dit-elle, ze vais mettre pour toi dans le panier un bon morceau d'oie fumée, et si nos zuifs veulent aussi se régaler, eh bien! qu'ils le fassent pour leur arzent, n'est-ce pas?

Nous logions depuis quelques jours un des propriétaires des environs; la

veille du départ de Mofchi, sur le soir, ce propriétaire se fit servir du punch pour lui et pour le patron qu'il pria de s'asseoir près de lui, et la conversation s'engagea. En général, la plupart des petits propriétaires regardent les juifs comme instruits de toutes les affaires, sans excepter celles de la politique, et au lieu de s'abonner à quelques journaux, ils consomment, en vin et en punch, l'argent qu'il faudrait payer pour l'abonnement; et, le temps qu'ils devraient employer à la lecture, ils le donnent aux juifs qui ne demandent pas mieux que de les entretenir, quitte à leur donner des nouvelles du monde entier; c'est pour eux une affaire d'improvisation, et puis cela rapporte. La porte servant de communication, entre

la chambre de ce particulier et la chambrette où j'étais, se trouvait ouverte; j'avais ordre de trier, à la lueur d'une lampe, des plumes destinées à bourrer des traversins; on ne voulait pas que je restasse une minute dans l'oisiveté parce que, dans le système juif, un domestique ne mange pas un morceau de pain qu'il ne l'ait bien gagné. Je pouvais tout entendre distinctement, mais tant qu'ils parlèrent du commerce, de l'économie, de la guerre et de M. le gouverneur, je ne fis aucune attention à ce qu'ils disaient. Enfin ils étaient venus à parler du voyage que Mofchi allait faire dès le lendemain, et ceci m'avait rendu attentif. — Il est inconcevable, Rébé (1) Mofchi,

(1) *Rébé* signifie *monsieur*, dans le dialecte ou jargon des juifs polonais.

disait le particulier, que, faisant dans ce district un nombre infini d'affaires, tu te sois avisé d'aller prendre à ferme des cabarets dans un bien situé à plus de vingt milles du lieu que tu habites. Je sais qu'outre la ferme de tes cabarets, tu y fais engraisser des bestiaux, que tu fabriques de la potasse, du goudron, mais tu aurais pu avoir tout cela sous la main. Il n'y a pas un propriétaire qui ne fît affaire avec toi, et moi tout le premier.

— Ce sont des circonstances particulières, mon illustre seigneur, répondit Mofchi, qui m'engazent à tenir une ferme si loin de chez moi. Tous les parens de ma femme vivent dans ce canton là; z'ai donné à tenir, par motif de bienfaisance, tous mes cabarets à cette pauvre famille. On se défait là-bas de la po-

tasse et du goudron plus avantazeusement qu'ici, vu que le bien dont nous parlions est sur la frontière même. Pour moi, ze n'ai et ne prétends aucun gain à tout cela, et si ze vais là deux fois par an, ce n'est que pour y veiller au bon ordre, pour régler les comptes, pour acquitter le prix de la ferme, de mes propres fonds; les profits restent tous aux parens de ma femme à qui z'ai le plaisir de faire du bien.

— C'est louable, c'est très louable, Rébé Mofchi, s'écria le propriétaire; cet exemple devrait être imité parmi nous autres chrétiens; et, pour dire la vérité, rien d'absurde comme tout ce qu'on dit des juifs; on exagère par trop en parlant de leurs vices; ce seul exemple de désintéressement, de dévouement pour une

famille qui, après tout, n'est pas la vôtre.... Ah! c'est beau, Rébé Mofchi; moi je suis juste, et..... »

En ce moment on m'appela pour souper, et je regrettai, en sortant de la chambrette, de perdre la suite d'un si bel entretien. Le lecteur va bientôt savoir ce qu'il faut croire du dévouement, du désintéressement, de la bienfaisance et du renoncement à tout gain quelconque de la part des juifs.

Revenons à notre départ. Il se trouva à la porte une longue *britchka* (1) couverte de toile sale, barbouillée de cambouis et de boue; on y attela trois rosses efflanquées couvertes d'un très vieux harnais de maître, réparé avec de l'écor-

(1) Grossier équipage de voyage.

ce de bouleau ; les rênes étaient de vieilles cordes nouées en vingt endroits ; on jeta dans cet équipage des coussins et des oreillers ; on y déposa un coffre, deux caisses et le panier, et nous partîmes. Mofchi, Josse et Katsaël, enveloppés de robes de chambre crasseuses, et le bonnet de nuit sur la tête, se placèrent sur les coussins, où ils étaient bien serrés les uns contre les autres ; je m'assis devant eux sur le coffre aux habits. Comme nous étions en automne, on m'avait acheté au marché une vieille capote, et on me donna une casquette qu'un laquais ivre avait oubliée au cabaret ; cette maudite casquette trop grande pour moi me tourmenta singulièrement en retombant sur mes yeux au moindre cahotement de la britchka.

Nous fîmes route durant deux jours et demi; le troisième, à midi, nous quittâmes le grand chemin, et l'équipage s'arrêta bientôt devant un petit cabaret, à une certaine distance d'un village misérable formé par la réunion de dix cabanes. Le maître du cabaret parut se réjouir de notre arrivée, et il envoya promptement trois paysans je ne sais où avec des lettres. A la nuit tombante il arriva encore des juifs, les uns à cheval sans selle, d'autres en *télégues* (1), et pendant que la femme juive préparait le soupé, il se forma une assemblée d'environ vingt individus. Ordinairement il se réunissait aussi dans ce cabaret des paysans, pour fumer, boire de l'eau-

(1) Petite charette.

de-vie à crédit, se régaler de poisson sec, et pour jaser, à la lueur d'une lampe, sur le compte de leur seigneur et de son intendant. Les juifs laissèrent causer les paysans et allèrent s'enfermer dans une autre chambre où ils conversèrent très haut, parlant tous à la fois par intervalles. Après la séance, le cabaretier chassa de chez lui les paysans sans aucune cérémonie, disant seulement qu'il lui fallait bien vîte dresser des lits pour ses hôtes. Quelques uns s'obstinèrent à ne pas quitter encore le cabaret, mais il leur donna de l'eau-de-vie et du tabac pour qu'ils allassent boire et fumer les uns chez les autres, et ils se retirèrent en chantant dans le village. Vers minuit, un je ne sais quel monsieur arriva à cheval; il resta une demi-heure

tête à tête avec Mofchi; comme j'écoutais à la porte, je vis bien qu'il s'agissait d'une somme que mon maître finirait par compter au monsieur ; en effet, ils se frappèrent dans la main et Mofchi donna des ducats et plusieurs dixaines de roubles en monnaie d'argent. Puis, le monsieur vint boire un bon verre d'eau-de-vie à la santé de l'*honorable* compagnie ; il alluma sa pipe, remonta à cheval et gagna la forêt. Les juifs soupèrent et partirent aussi successivement. Mofchi et ses compagnons de route s'étendirent tout habillés sur des coussins, et moi, je me couchai sur de la paille.

Quelques momens avant l'aube, le patron nous réveilla, et nous allâmes, sur deux télégues attelés chacun d'un cheval, à la forêt par une petite route

couverte. Je menais celui où se trouvaient assis Mofchi et Iosse ; le maître du cabaret et Katsaël prirent les devants sur l'autre télégue. Le temps me dura beaucoup dans la forêt avant que l'aurore parût ; enfin, on entendit un bruit de roues et des cris de voituriers. Mofchi se réjouit et m'ordonna de pousser en avant. Nous rencontrâmes alors un convoi de cinquante télégues portant des tonnes de goudron et de potasse. Il ne se trouvait dans cette caravane qu'un seul juif ; les voituriers étaient tous des moujicks. Mofchi, après avoir causé un moment avec ce juif, m'ordonna de retourner à la suite du convoi. Nous avions à peine rebroussé deux verstes, que nous vîmes arriver droit au convoi, par un chemin de traverse, un détachement des

cosaques de la frontière, et avec eux ce même monsieur qui avait été à minuit au cabaret. Ce n'était pas un militaire; il était vêtu en bourgeois. Dès qu'il nous eut vus, il se sépara des cavaliers et suivi de l'officier cosaque seul, il approcha. — Qu'y a-t-il là dedans? demanda l'officier en montrant les tonneaux. — Du goudron et de la potasse, répondit le conducteur juif. — Est-ce toi qui es le maître? poursuivit l'officier cosaque. — Non, illustre seigneur, non, Votre Essélence; le maître le voici; et il désigna Mofchi lequel en ce moment descendait du télégue, et, la tête découverte, s'inclinait jusqu'à terre. — Vous êtes des coquins; sûrement que vous faites ici la contrebande! s'écria le monsieur en habit bourgeois. — Il est mal de prendre

les honnêtes zens pour des contrebandiers, monsieur; dit Mofchi en s'inclinant; Dieu nous garde de faire un pareil métier! Nous sommes de pauvres zuifs, qui trafiquons de suif et de potasse. — Le monsieur, à ces mots, descendit de cheval, tira de la selle de son cheval une verge de fer, et d'un sac de cuir un marteau; il se mit à frapper sur les tonneaux, en écoutant le son qu'ils rendaient, puis les sonda intérieurement au moyen de sa verge de fer; enfin il laissa passer les paysans avec leurs télégues, et s'écria d'un air mécontent : « Il n'y a rien à faire; ils ont dit vrai........ Allez donc, allez à tous les diables! » Pendant l'opération du marteau et de la sonde, l'officier cosaque, qui était resté à cheval, regardait attentivement, épiait

les gestes du monsieur vêtu en habit bourgeois; mais, voyant que notre déclaration se trouvait confirmée par l'épreuve, il nous laissa cheminer en paix et passa outre avec sa troupe.

Mofchi ne put contenir sa joie, et dès que les cosaques furent hors de la portée de notre vue, il se mit à faire claquer ses doigts, et chanta : *Atrapirt! atrapirt!*

Nous arrivâmes bientôt au cabaret; on rangea les tonneaux dans un hangar fermé, et l'on renvoya les paysans après avoir payé leurs services, une partie en argent, mais une plus grande partie en eau-de-vie, en tabac et en harengs. Lorsque nous eûmes dîné et pris un peu de sommeil, Mofchi s'enferma dans le hangar avec Iosse, Katsaël et moi. Je

fus singulièrement frappé de le voir assis et fort occupé devant ses tonneaux. Dans le milieu de chaque tonneau il y avait en effet du goudron et de la potasse, mais aux deux bouts, était un double fond qui se démontait, et il se trouvait là des marchandises d'un grand prix : des étoffes de soie, des toiles fines, des pièces de batiste, des dentelles, des parfums et de la quincaillerie d'un travail exquis. Iodel tira d'une caisse des coins, des poinçons, des cachets, puis de l'encre rouge et de la noire, puis un réchaud où il versa du charbon; on mit sur ce réchaud de l'étain en dissolution, et tandis que je soufflais les charbons, Mofchi assisté de ses deux acolytes, se mit à poinçonner et à plomber les marchandises, exactement comme plus tard

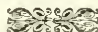
je l'ai vu pratiquer dans les douanes. Il arriva dans la nuit quatre immenses fourgons juifs dans lesquels on empila les marchandises, les unes en balles, les autres en caisses, et ces fourgons partirent sous la conduite de Iosse et de Katsaël; Mofchi me prit avec lui dans cette même britchka qui nous avait amenés.

J'ai dit que Mofchi avait cru s'absenter pour quinze jours, mais il ne fit qu'une absence de huit jours, parce que ses marchandises étaient arrivées d'au-delà des frontières une semaine plus tôt qu'il ne s'y était attendu. La joie fut si grande chez nous que Rifka, le jour suivant, qui était le jour du sabat, pétrit des gâteaux de pavot au miel, fit un pâté à la graisse d'oie, et un rôti d'oie par la même occasion; elle prodigua son vermicelle

et prépara un plat de carrottes assaisonnées au miel, à la graisse et aux épices; enfin Rifka, au milieu de toute sa joie ne m'oublia pas même, car elle me donna à goûter du vin de *koscher*.

Mofchi fit déclarer, par ses facteurs et commis, qu'il voulait reconnaître une faveur que le ciel venait de faire descendre dans sa maison, en répandant quelques bienfaits. Lorsqu'il prêtait sur gages, il prenait ordinairement deux pour cent, par semaine; il avait fait vœu de ne prendre durant un mois entier, qu'un copeck et demi par rouble de tous pauvres et de tous nécessiteux qui se présenteraient. Les facteurs de Mofchi firent part de cette disposition *bienfaisante* de leur patron à tous les joueurs, libertins et ivrognes, et Mofchi eut à

endurer là-dessus les reproches et les criailleries de sa femme; l'excessive *bonté de cœur* de Mofchi, à ce que disait Rifka, devait aboutir tôt ou tard à leur ruine complète.



CHAPITRE VIII.

LE PROCUREUR.

Nous entrions dans l'hiver, il y avait plus de tracas que jamais dans la maison de Mofchi, et ma besogne se trouvait fort augmentée. Les caisses, les ballots et les gens s'arrêtaient fréquemment chez lui. J'étais préposé au soin de ce même logement qu'avait occupé Milovidine. Outre la charge d'allumer les poëles, de porter l'eau, de nettoyer les chambres, j'avais fonction spéciale de m'embusquer aux portes et d'écouter ce

que disaient entr'eux les voyageurs, nommément les officiers civils. Il m'était surtout recommandé de prêter la plus grande attention, s'ils venaient à prononcer certains mots, tels que : *recherches*, *arrestation*, *confiscation*, *fausse-monnaie*, *contrebande*. Quoique je ne comprisse pas bien le sens de chacun de ces mots, je devinais sans peine leur analogie avec les opérations clandestines et avec les risques des enfans d'Israël ; aussi n'aurais-je fait aucun cas des ordres de Mofchi, si l'appât d'une récompense ne m'eût séduit, et si la faim ne m'eût forcé d'être l'instrument de la politique juive. Mais cette existence commençait à me peser tellement, que je résolus de fuir à la première bonne occasion que mon étoile m'amènerait. Une

seule chose me retenait encore, c'était le manque d'un vêtement chaud avec lequel je pusse braver les intempéries de la saison.

Un soir qu'il commençait à faire sombre, plusieurs équipages s'arrêtèrent sur la place du marché, à deux cents pas de la maison. Mofchi se précipita au devant et, s'arrêtant à la portière d'une voiture à quatre places, il fit de grands salamalecs en proposant aux personnages qui se trouvaient dans le carrosse, un bon logement dont il exalta la commodité; il vanta sa maison, ses comestibles, son fourrage, la modération de ses prix; il se recommanda comme étant un homme bien connu pour sa probité, pour sa serviabilité. La jolie apparence de sa maison, comparée aux autres,

parla mieux en sa faveur qu'il ne le faisait lui-même, et les équipages défilèrent successivement au pied du perron, à la grande satisfaction de toute la famille juive.

Rifka et ses filles reçurent les nobles hôtes, et l'on m'envoya brutalement, avec une servante, balayer les chambres, essuyer partout la poussière, et enlever promptement de dessus la table les restes d'un régal qu'avait offert Mofchi, le matin même, aux membres de la magistrature de la ville, parce qu'il avait sur les bras je ne sais quelle affaire d'*effets mis en gages chez lui, et altérés, reçus vrais, et rendus faux.* Nous avions à peine fini de remettre tout en ordre, que les voyageurs entrèrent dans la chambre. Je restai planté près de la porte pour les

regarder. Le premier qui parut était un homme petit, maigre et pâle, enveloppé d'une fourrure épaisse et légère; ses yeux brillaient comme ceux d'un renard. D'un seul regard il vit tout ce qui se trouvait autour de lui, et il passa dans l'autre chambre où il se mit à désencombrer son cou, sa tête et ses épaules. Deux petits garçons et deux jeunes demoiselles de douze à quatorze ans, tous renflés d'une maison de vêtemens qui les rendait semblables à des limas à coquilles, venaient à la suite de leur père. Madame, qui les suivait, était une femme maigre dont l'œil annonçait aussi de la malice; elle marchait gravement comme certain reptile immonde que je n'ose nommer. Après elle venaient une troupe de servantes, de bonnes et de laquais,

portant cartons, corbeilles, coffrets et sacs de voyage. Le premier bonjour que nous dit, à la servante de la maison et à moi, cette grande dame, fut conçu en ces termes: « Hors d'ici, viles pécores! » Après lui avoir fait un salut machinal pour cette avance gracieuse, nous sortîmes et la payâmes de la même monnaie en nous éloignant.

J'appris dans la chambre commune, que cette famille allait avec des chevaux de louage à Moscou, et revenait d'un gouvernement où le monsieur maigre, qui s'appelait Scotinko (1) venait de laisser vacante la place de *procureur*. On alluma les chandelles, on mit de la braise dans la bouilloire de table, et le cuisi-

(1) *Scot'* ou *skot'*, animal, brute.

nier de M. Scotinko se mit en devoir d'apprêter le souper de son maître; celui-ci, en attendant le thé, manda Mofchi afin de le questionner, autant par suite de son habitude d'entendre les commérages, que par le désir de savoir certaines nouvelles.

Deux heures s'étaient écoulées ainsi, et il était nuit, lorsque devant le perron s'arrêta un *kibitka* (1), couvert de nattes et attelé de deux chevaux. L'hôtesse ne se dérangea pas pour aller accueillir le nouveau venu. Il entra donc un monsieur d'une taille haute, gros et gras, qui, après avoir été informé que toutes les chambres étaient occupées, s'établit

(1) Petite charrette de voyage, légère, et non-suspendue.

dans la chambrette de Jodèle, fils de Mofchi. Tout le bagage de cet humble voyageur consistait en un porte-manteau de cuir et en des coussins de peau que portait sous le bras son domestique, lequel était vêtu d'une *touloupe* (1). La fourrure du maître lui-même annonçait par des rapiéçages ce que pouvait être le contenu du porte-manteau.

Rifka, au moyen d'un petit verre d'eau-de-vie qu'elle donna au laquais, sut en un moment que son maître, nommé Ploutiagowitch (2), venait de Pétersbourg, et qu'il allait occuper la place de procureur précisément dans la

---

(1) *Touloupe*, pélisse de mouton, habit d'hiver du paysan russe.

(2) *Plout*, fripon.

ville que venait de quitter M. Scotinko. Le greffier du magistrat qui, debout près du buffet, vidait à loisir un flacon d'eau-de-vie douce, sourit de côté en disant : « C'est la rencontre de deux vautours! »

M. Ploutiagowitch, ayant appris que son prédécesseur se trouvait sous le même toit que lui, n'hésita pas à entrer chez lui pour lier connaissance en passant. Il paraît que ces messieurs se convinrent l'un à l'autre, car Scotinko invita Ploutiagowitch à souper, et ils passèrent toute la soirée à causer ensemble.

Pendant ce temps, le domestique de Ploutiagowitch, ayant soupé de *qwass* et de pain bis, fuma une pipe et s'assit près du foyer, autour duquel les valets de M. Scotinko mangeaient, dans

les casserolles, les restes du souper délicat de leur maître, jouaient, badinaient et regardaient fièrement le domestique du voyageur au kibitka. Lorsqu'ils eurent appris que Ploutiagowitch allait occuper la place de leur maître, ils s'adoucirent en faveur du valet mal vêtu et le régalèrent d'eau-de-vie. — Comment t'appelle-t-on, frère ?.. lui demanda le valet de chambre de M. Scotinko.

— Farafont, répondit le domestique.

— Eh bien, Farafont, loge bien dans le fond de ton oreille ce que je vais te dire : Si tu veux jouir en ce monde d'un carnaval perpétuel, point de pitié pour les gens à suppliques ; qu'aucun d'eux ne franchisse *gratis* le seuil de la porte ; ne te *familiarise* point avec les solliciteurs, et fais payer à l'entrée du cabinet

de ton maître, comme à la foire on paye à l'entrée de la baraque où les chiens jouent la comédie. Qu'y a-t-il à ménager avec eux !...

— Je prendrais bien, sans doute ; mais, eux, donneront-ils ?

— Ils donneront pourvu que tu tiennes bien ta partie ; répondit le valet de chambre. Sache seulement dire avec assurance : « Monsieur est sorti, ou est occupé, ou est indisposé ; ou bien : on ne reçoit pas, ou bien : monsieur repose, il dort. » Et s'ils viennent à demander quand l'on pourra se présenter, si l'on peut attendre, et si l'on peut du moins être annoncé, réponds : « Tout au monde est *faisable* ; mais, *faire*, voilà le diable. » Ici, tous les valets de M. Scotinko partirent d'un grand éclat de rire. Farafont

dit : — Et les personnes que le maître ordonne de laisser passer sans être annoncées, comment les aborderai-je au passage? Avec celles-là, j'imagine, les bonnes mains sont minces.

— Sottise! répondit le valet de chambre; leurs bonnes mains sont de poids. Salue, ouvre les portes, guide-moi ces bonnes gens-là deux bougies à la main et me les félicite à chaque fête, et tu verras! Va, mon cher Farafont, c'est un pays de cocagne pour un valet que la maison d'un procureur; je ne parle pas de la maison d'un gouverneur; là, c'est un vrai paradis, un paradis où rien n'est défendu. Nous avons pleuré en quittant la ville; on sait ce qu'on tient, et quand on est bien, changement ne vaut rien. Et chez vous autres gens de

Pétersbourg, quelle vie mènent les valets dans la maison des hommes en place?

— C'est selon le maître, répondit Farafont; quelques-uns de nos confrères font les élégans; il en est d'autres qui essuyent de grosses larmes avec leurs poings. Mon maître n'était qu'un simple chef de section, qu'un des derniers rayons de la roue d'un charriot (1). Lui-même était empressé à tirer les copecks du tiers et du quart, mais il n'en était pas toujours comme il voulait. Je ne recevais guères de pour-boire que lorsque je portais à un solliciteur la copie de quelque pièce de chancellerie, ou quand une affaire était traitée à la maison, le solliciteur venait chez nous pour en causer.

(1) Proverbe russe.

— A la bonne heure ; mais, ton patron va désormais se trouver grand seigneur, ajouta le valet de chambre. Oh! Farafont, Farafontouchka (1), je donnerais beaucoup pour qu'il me fût possible de changer de place avec toi! Mais voilà que mon maître appelle ; adieu.

Pendant qu'ils discouraient ainsi, moi, je me chauffais, et de leurs paroles je tirais la conclusion bien triste que mon sort était loin de valoir le leur ; puis, ayant été amené ainsi à réfléchir que le juif n'avait aucun droit sur ma personne, je conçus le projet de prier l'un des personnages descendus chez lui de m'emmener.

---

(1) Cette terminaison : *ouchka*, dans le sens ordinaire, annonce un mouvement de tendresse; c'est un diminutif fort commun en russe.

Ploutiagowitch, en retournant à sa chambrette, y manda Mofchi, lequel, sachant quelle place il occupait dans le gouvernement, avait déjà changé de manières à son égard ; il se confondait en excuses, en apologies et en inclinations de tête devant le nouveau procureur ; il regrettait surtout de n'avoir pas de chambre plus convenable à lui offrir ; il le priait de disposer de la maison et de tout ce qu'elle contenait, s'estimant trop bien payé par l'honneur de recevoir un hôte tel que lui. Ploutiagowitch s'assit sur son lit, prit pour fumer une longue pipe de bois de chêne, et questionna le juif. J'étais derrière la cloison, les regardant par une fente, et j'entendis tout leur entretien.

— Ecoute, Mofchi ; sois sincère avec

moi, et peut-être je te serai utile. Le juif ôta sa calotte et s'inclina. Ploutiagowitch poursuivit : « Tu vois, je vais remplacer M. Scotinko qui, à ce qu'il me dit, a été destitué par suite des intrigues et de la méchanceté de gens mal intentionnés, en récompense de son obéissance aveugle et du strict accomplissement de ses devoirs. » Le juif ici sourit malignement en hochant la tête ; Ploutiagowitch continua : « M. Scotinko m'a effrayé en me disant que cette place n'offre que des charges et aucun revenu, si ce ne sont les appointemens. » A ce mot le juif interrompit M. Ploutiagowitch, et cria sans pouvoir modérer les éclats de sa voix : « *Herch-tou*! les appointemens ! *O wey-mir!* (1) » Ploutiagowitch reprit :

(1) *Wey-mir*, hélas, dans le mauvais allemand des juifsde Pologne.

« M. Scotinko me dit avoir dépensé pour l'honneur de cette charge, et dans le cours de ses fonctions, tout son patrimoine, et de plus la légitime de sa femme; il ajoute que c'est avec les derniers débris de sa fortune ruinée qu'il se retire, qu'il fuit; mais, qu'il emporte en échange l'estime des honnêtes gens et une conscience pure. » Comme M. Plouttiagowitch achevait cette dernière phrase, Mofchi se prit les côtés, puis il éclata de rire avec tant de violence que l'autre fut obligé de le soutenir de peur de le voir tomber en convulsions. « *Herch-tou*! dit le juif, en se modérant avec peine, M. Scotinko parler de sa conscience! L'aurait-il donc retrouvée sur la route en quittant sa place? Ah! l'étranze rencontre qu'il a faite là! Après cette mer-

veille, il faut s'attendre à voir les loups caresser les brebis, les zuifs chercher leur salut dans les monastères, et les propriétaires campagnards défendre aux paysans de s'enivrer d'eau-de-vie. Sachez, monsieur.... Votre Essélence, ... sachez que z'ai connu M. Scotinko dans le temps que son père était tanneur, et que lui-même, petit écrivain de bureau, courait nus pieds par les rues, et dérobait aux zuifs des croquets et des pantins de pain d'épice. Il est bourzeois et bien bourzeois de la ville où ze suis né. Auzourd'hui M. Scotinko est riche, riche comme Belzébut; il a des campagnes, des maisons, de l'arzent, de l'or en si grande quantité que lui-même n'en saurait faire au zuste le compte. Il a un rang et des ordres! *ô weï! ô weï!* M. Scotinko s'est

tellement gorzé et arrondi dans sa place que zamais sangsue administrative n'est tombée si pleine! » Mofchi, à ces mots, se souvenant qu'il parlait ainsi devant un candidat au métier de sangsue, ajouta : « Ah! pardon, monsieur, Votre Essélence; mais il est vrai de dire que dans ce pays nous n'avons zamais vu un si grand maître que M. Scotinko, et sa conscience, comme il l'appelle, est un vrai filet de pêcheur où passe l'eau claire et où reste le poisson. Sa place est une mine à ducats. Ne croyez pas un mot de ce qu'il vous a dit; la vérité même est un mensonze dans sa bouche; il n'en use que pour mieux tromper. Scotinko était pauvre, mais il a fait et défait tant d'affaires, il s'est adzuzé tant de richesses qu'il est auzourd'hui fourré en blanc

comme un ours de Sibérie, quoique de sa personne il soit noir et sec comme un lézard du marais de Linsk. — Mais quelle raison peut-il avoir de faire avec moi l'hypocrite? — C'est qu'il éprouve auzourd'hui un pressant besoin de passer pour un honnête homme, comme il arrive à tout voleur dont l'affaire est faite.... pardon.... Essélence..... — Aye! tant pis, dit Ploutiagowitch, j'aurais cru qu'il m'enseignerait certaines choses relatives.... au service... tu comprends? — Eh oui, que ze vous comprends, et de reste! mais pour ces choses-là, il ne faut point de maîtres. Dès que vous serez arrivé à votre destination, prenez pour commis, Itzka, notre zuif qui a rempli les mêmes fonctions près de M. Scotinko; il vous sera d'un grand se-

cours; il se chargera de faire lever sous vos pieds des plaignans, des pétitionnaires et des plaideurs, de traiter avec tous les fonctionnaires civils du district, et d'emprunter pour vous de l'arzent, bien entendu sans obligation ni lettre de chanze. Ze vous donnerai des lettres pour mes parens et pour Itzka. Fiez-vous à eux, ils ne vous trahiront pas. Mais, en revanche, secondez-nous au besoin, et ne refusez zamais un pauvre zuif demandant zustice. — C'est au mieux, je serai bienveillant pour vous autres. Ecris donc, et que tout soit prêt demain matin. Adieu. — Mofchi sortit alors de la chambrette, et moi je me glissai adroitement dans l'ombre entre lui et la cloison.

Le lendemain M. Ploutiagowitch par-

tit de très grand matin, et Scotinko resta, se trouvant indisposé. L'un n'avait garde de perdre un jour qu'il pouvait employer utilement, l'autre n'avait plus aucun sujet de se hâter ; il pouvait dormir à l'ombre de ses lauriers sur les dépouilles opimes.

Les petits garçons, enfans de M. Scotinko, vinrent jouer sous l'auvent, et comme je m'étais accoutumé aux amusemens des enfans de famille, dans la maison Gologordowski, je saisis un moment de loisir pour me mêler à leurs jeux; du moins je les aidai à atteler un bouc à un petit traîneau et à faire des balançoires de cordes, et je supportai galamment les désagrémens et les gourmades dont j'étais l'unique plastron dans le jeu aux boules de neige. Rifka

m'appela du jeu à ma besogne ; mais les fils de M. Scotinko allèrent prier leur père d'ordonner qu'on me laissât avec eux, et la juive fut obligée d'y consentir. J'étais plus jeune que ces deux enfans, mais ils étaient loin de m'égaler en intelligence ; aussi profitai-je à l'instant même du penchant qui les attirait vers moi ; et leur persuadai-je aisément de supplier leurs parens de m'emmener. Après son dîner, M. Scotinko me fit venir, et demanda par quelle occasion je me trouvais au service d'un juif. Je lui racontai l'histoire du mariage de Milovidine et le départ de celui-ci pour Moscou, et, tombant alors aux pieds de M. Scotinko, je le priai de me délivrer des mains du juif, en lui promettant de le servir fidèlement toute ma vie. M. Sco-

tinko regarda sa femme, qui aussitôt prit la parole en ma faveur, et l'on manda Mofchi.

— De quel droit as-tu chez toi cet enfant? dit magistralement M. Scotinko.

Mofchi bégaya trois ou quatre fois avant de prononcer le premier mot de sa réponse. — Monsieur Milovidine, son maître, me devant de l'arzent, a laissé chez moi quelques effets avec ce petit garçon.

— Oserais-tu bien par hasard prendre en gage des chrétiens? répliqua Scotinko; ignores-tu l'oukaze qui défend aux hébreux d'avoir des chrétiens à leur service; ne connais-tu pas les oukazes contre les usuriers? Montre-moi sur l'heure l'écrit d'après lequel tu as en ta possession cet enfant; où est son passeport?

Le ton avec lequel furent prononcées ces paroles effraya le juif.

— *Herch-tou*! murmura-t-il entre ses dents; puis s'étant incliné profondément, il dit : Ze n'ai aucun des papiers que vous demandez; l'affaire a été traitée verbalement, et......

— Quoi, tu tiens chez toi des gens sans passeport.... Holà! du papier, de l'encre! Allons, allons, tu n'as qu'à te bien défendre; je vais laisser ici un avis à l'autorité compétente, et dès que je serai à Moscou, j'envoie à Pétersbourg ma déclaration. Je ne laisse pourtant pas que d'emmener au préalable le petit garçon, sous ma garantie signée et en bonne forme.

— Votre Essélence, dit le juif, la chose vaut-elle la peine qu'on prendrait à la

disputer ? Vous voulez avoir cet enfant, eh bien! prenez-le; il n'en sera plus question. Seulement laissez-moi quelques mots écrits de votre main afin que z'aie à répondre à M. Milovidine lorsqu'il fera réclamer l'enfant. Et afin que vous ne soyez pas fâché contre moi, ze ne prendrai rien pour votre sézour de 24 heures, et pour tout ce qui a été consommé dans ma maison pour vous et les vôtres ; de plus ze vais de ce pas déposer dans votre voiture, six bouteilles d'un vin de Hongrie tel que vous n'en trouveriez pas à cent milles à la ronde. Cela vous convient-il ?

— A la bonne heure, répondit Scotinko ; mais ce petit garçon a-t-il quelque vêtement de dessus ?

— Non, mais ze vais arranzer tout

pour le mieux, et demain, croyez-moi, rien ne manquera. » M. Scotinko nous renvoya de sa chambre en m'annonçant que je le suivrais dans son voyage.

— Oh! le brigand! s'écria Mofchi en apercevant Rifka, ce *Khapoune* (1) emmène notre Ivane. » Rifka là-dessus s'emportait déjà avec beaucoup de violence, mais son mari lui adressa en hébreu quelques paroles qui la tranquillisèrent; et même elle me regarda d'un air caressant. Mofchi m'emmena dans sa chambre, me fit asseoir dans un fauteuil, et me dit :

— Vanka, tu es un bon enfant, et sans doute que tu te souviendras de nos bienfaits.

— De quels bienfaits? demandai-je.

(1) Pillard.

— Eh quoi! ne t'avons-nous pas nourri et vêtu ?

— Et moi, n'ai-je pas travaillé pour vous du matin au soir ?

— *Herch-tou!* Ne faut-il pas bien que chacun travaille?... Mais parle : as-tu donc été mal chez nous?

— Pas trop bien, répondis-je naïvement; peu de pain et beaucoup de besogne.

— Ne blasphêmes pas, Vanka! tu aurais été moins bien peut-être chez un autre. On ne t'a point battu du moins, et chez les autres maîtres, on fait travailler les zens bien davantaze, on leur donne encore moins à manzer, on les bat et on ne souffre pas qu'ils pleurent.

— Ici, personne ne m'a battu, c'est vrai ; je n'y contredis pas.

— Ah! tu nous dois donc de la reconnaissance; tiens, voilà toute une *poltina* (1) pour ton usaze; et si quelqu'un venait à te parler de nous, dis que tu n'as rien vu, rien entendu de répréhensible dans notre maison; azoute que nous sommes des zens pauvres qui vivent au zour le zour.

— Et vos ducats ?

— Quels ducats ? Es-tu fou ? Zamais tu n'as vu ici de ducats à moi.

— Soit, répondis-je pour en finir.

— Tu as vu toi-même comme nous aimons les chrétiens, comme nous les secourons dans leurs nécessités; nous donnons à crédit aux mouzics (2) du

---

(1) *Poltina*, cinquante copecks ou centimes.

(2) Aux moujics, c'est-à-dire, aux paysans.

pain et de l'eau-de-vie, et nous faisons l'aumône.

— Oui, l'aumône avec un pain noir que l'on jette dans l'auge aux pourceaux s'il ne s'est point présenté de mendians.

— Vanka, Vanka, ne blasphêmes donc pas! tiens, prends encore toute une *poltina*. N'est-il pas vrai, Vanka, que nous sommes des zens bien bons, bien désintéressés, et.... et pas du tout riches?

Je restai coi; Mofchi me prit la main, y mit sa *poltina* et m'embrassa, en ajoutant: — N'est-ce pas, mon fils, que tu diras du bien de nous? — Oh! sans doute, répondis-je en me sauvant dans l'escalier, dont je franchis en trois sauts les douze marches pour aller rejoindre mes nouveaux maîtres.

Le juif acheta pour moi une vieille

touloupe rapiécée, un bonnet et des souliers fourrés. Rifka me donna pour la route une provision de craquelins, que les fils de M. Scotinko, par suite du pouvoir qu'on leur donnait sur moi, mangèrent en partie, et jetèrent en partie à leurs chiens. Je passai la nuit en de douces rêveries; j'étais mi-dormant mi-veillant, et mon imagination faisait du chemin. Ce qui me causait le plus de joie, était l'espoir de retrouver mon bon M. Milovidine, et le comble de mes souhaits était de faire cette rencontre. Le lendemain au matin, tout se trouva prêt pour le départ; on me dit de m'asseoir derrière la voiture avec M. le valet de chambre, et l'on se mit en route.

CHAPITRE IX.

MA TANTE.

Nous arrivâmes sans encombres à Moscou. Déjà un appartement avait été loué et meublé par des gens envoyés deux mois à l'avance. M. Scotinko avait à Moscou un assez grand nombre de connaissances parmi les employés de diverses administrations ; ceux-ci venaient avec leurs femmes dîner une fois par semaine, et jouer aux cartes ; deux soirées étaient exclusivement consacrées à ce passe temps. M. Scotinko, peu de jours

après son arrivée, donna un gouverneur français à ses fils, et une dame française pour maîtresse à ses filles. De plus, il venait chaque jour à la maison des maîtres au cachet, pour leur enseigner différentes choses. Pour moi, étant au service des enfans, je nétoyais tous les matin la chambre d'études, et pendant les leçons, je me tenais debout contre une porte attendant quelqu'ordre de mes jeunes maîtres ou de leur gouverneur. Je servais aussi à table, et je faisais les commissions de madame Scotinko en différens magasins; je portais, chemin faisant, les billets qu'elle écrivait à ses amies; j'allais à la pharmacie avec des ordonnances du docteur, et j'en revenais avec des poudres, des pillules et des drogues de toutes les couleurs; j'étais

d'ailleurs chargé de nourrir des chiens et des oiseaux dont madame raffolait. J'étais donc, comme on dit, un petit *factotum*. On m'habillait en petit juste-au-corps de cosaque et l'on m'appelait le Cosaque.

Etant naturellement doué d'une bonne mémoire et de dispositions heureuses, j'appris en quelques mois, avec l'aide de notre cuisinier, à lire passablement tout un abécédaire russe, et à compter selon les quatre premières règles de l'arithmétique; et comme j'écoutais tout ce qui se disait aux leçons des fils de mon nouveau maître, je retins bon nombre de mots soit allemands soit français; mon oreille se familiarisa par le même moyen avec une foule de noms historiques et de dénominations géographiques. Quelque-

fois les maîtres, frappés de mon intelligence et de ma curiosité, me demandaient pour s'amuser après la leçon, ce que j'en avais compris, puis ils m'expliquaient ce qui m'avait échappé. Ainsi, je devins savant, très savant.... pour un laquais.

J'étais content de ma condition en me comparant à ce que j'étais chez le juif Mofchi, et quoique, en général, les gens fussent on ne peut plus mal nourris chez M. Scotinko, plutôt par son insouciance que par avarice, j'avais dans sa maison des prérogatives qui m'indemnisaient de ce que j'avais à souffrir d'ailleurs. J'avais à ma disposition les restes du déjeûner et du souper des enfans; à la pharmacie, dans les magasins de modes et en d'autres maisons où j'allais pour les com-

missions de madame, on me donnait toujours quelques sous pour *mes croquets* selon l'expression adoptée; puis, j'avais établi pour le dimanche et les fêtes, dans notre cour, sous les remises, quelques jeux auxquels prenaient part les petits polissons du voisinage et les jeunes postillons; soit bonheur, soit adresse, je gagnais presque toujours. Je parvins ainsi à me créer un produit plus que suffisant pour appaiser ma faim en cas de besoin, et même acheter mainte friandise qui aurait pu me tenter. Ce fut de cette manière que je passai dans la maison de M. Scotinko dix-huit mois entiers sans songer à l'avenir, sans prévoir aucune amélioration dans mon sort. Mes espérances les plus hautes se bornaient à devenir par la suite le valet de

chambre de l'un de mes jeunes maîtres, ou bien à retourner au service de Milovidine, mon ancien protecteur, dont les bontés s'étaient pour toujours gravées dans mon cœur comme dans ma mémoire. Le destin en ordonna autrement.

Un jour, j'attendais dans un magasin de mode que l'on eût achevé une toque de velours ponceau pour madame Scotinko, lorsqu'il entra une dame, magnifiquement vêtue. Cette dame, tout en se faisant présenter divers chiffons élégans, jeta par hasard un coup-d'œil sur moi; elle me regarda d'abord avec attention, puis avec intérêt; elle voulut se remettre à l'examen de plusieurs autres marchandises qu'on étalait devant elle, mais cela lui fut impossible; ses regards se reportaient involontairement sur le petit cosa-

que. Enfin, n'y pouvant plus tenir, elle fit quelques pas vers moi, de l'air d'une personne qui cède à un sentiment invincible soit d'affection, soit de curiosité, et elle me dit du son de voix le plus doux en me passant deux jolis doigts sur la joue: — A qui appartiens-tu, mon cœur? — Je l'ignore moi-même, répondis-je; en ce moment je me trouve au service de M. Scotinko. — Et qu'est-ce que M. Scotinko? — Un riche gentilhomme qui est venu vivre à Moscou, il y a dix-huit mois, et je me suis mis à son service pendant qu'il était en route. — Ainsi, tu n'es pas son esclave, tu es libre? — Je ne comprends pas; j'ignore ce que je suis; j'ai passé les premières années de ma vie, en Russie blanche, dans la maison de M. Gologordowski....

A ces mots, je fus interrompu par la dame, qui sortit précipitamment du magasin et me donna ordre de la suivre. Elle envoya à sa voiture le laquais qui l'attendait dans l'escalier, et reprit avec moi l'entretien. — Comment te nomme-t-on? — Ivane. — Ton âge? — Je l'ignore. — Tu m'as dit avoir passé tes premières années chez un M. Gologordowski; qui sont donc tes parens? — Je ne sais; je suis orphelin. — Pendant que je parlais la dame rougissait, et ses yeux se remplissaient de larmes. — Ivane! murmura-t-elle à voix basse, et, après un moment de silence elle ajouta: Mon cher Ivane, n'as-tu pas sur l'épaule gauche quelque signe?.... — Oui, madame, une grande cicatrice. Comment savez-vous cela?

Alors, la dame se couvrit les yeux de son mouchoir, et resta muette durant quelques minutes. Enfin, me baisant à la joue comme une personne qui ne peut modérer ses mouvemens, elle me demanda l'adresse de M. Scotinko; après quoi elle me fit présent de cinq roubles, et me défendit de raconter à qui que ce fût les détails de cette rencontre et les questions qu'elle venait de m'adresser; puis elle dit que bientôt nous nous reverrions; enfin, elle monta en voiture et disparut.

Je suivis cet équipage des yeux tant que je pus l'apercevoir, et je rentrai dans le magasin. Comme j'avais toujours été frais et joli de figure, il était souvent arrivé que des inconnus, particulièrement des femmes, s'étaient arrêtés devant moi

dans la rue, et m'avaient même caressé sur les joues; mais aucune de ces circonstances ne m'avait frappé comme celle de ce jour-là. Mon cœur battait avec force; le bel extérieur de la dame, ses grands yeux noirs, l'expression de ses traits se représentaient continuellement à mon imagination; sa voix tendre retentissait sans cesse à mon oreille et ses moindres paroles s'étaient gravées dans mon esprit. Je retournai préoccupé de ces idées à la maison, où tout me parut singulièrement triste. L'image de la bonne dame me tint presque toute la nuit éveillé; plusieurs fois même je me levai; je me mis à pleurer du chagrin de n'avoir pas des maîtres aussi caressans que cette dame; je formais le vœu de la revoir, me flattant qu'en ce

cas elle voudrait bien me prendre à son service, et que je l'aimerais plus que ne faisaient ses autres domestiques; les sentimens de cette nature étaient les seuls que je comprisse alors.

Le lendemain, à midi, il s'arrêta à notre porte une voiture attelée de six chevaux, avec trois laquais en livrée. L'un des laquais entra dans l'antichambre et dit aux nôtres d'annoncer à M. Scotinko le prince *Tschvanof*, qui désirait lui parler au sujet d'une affaire importante. M. Scotinko, qui se trouvait encore en robe de chambre, se fit promptement passer un frac et attendit le prince dans l'antichambre même. Le prince était un homme de soixante et dix ans; son visage était orné de rides et de taches rouges jusque sur le nez; sa tête chauve

était couverte d'une couche de pomade saupoudrée de blanc; les restes de sa chevelure argentée étaient arrondis en boucles ou tressés en nattes. Il avait beaucoup de peine à mettre ses jambes en mouvement, et deux grands laquais, le tenant sous les aisselles, le faisaient cheminer avec autant de précaution que s'il eût été de cristal, et d'un travail précieux, que l'on peut mettre en pièces au moindre choc. M. Scotinko accueillit le prince avec les démonstrations du plus humble respect, et le fit introduire dans le salon; mais comme le prince désirait un entretien qui ne pût être interrompu, il fallut que M. Scotinko fît à lui seul l'office des deux laquais, et le guidât jusqu'en son cabinet, où ils se tinrent enfermés une heure environ. Enfin, M.

Scotinko, entr'ouvrant la porte de son cabinet et passant la tête entre les deux battans, m'aperçut et m'appela. Je pensai qu'on allait m'ordonner d'apporter à sa Grandeur quelque liqueur choisie, pour relever ses forces; quel ne fut pas mon étonnement lorsque M. Scotinko dit au Prince, en me montrant du doigt: « Le voici! » et que le Prince me regarda au visage, me pinça légèrement le menton, en disant je ne sais quoi dans une langue étrangère. « Vanka, me dit M. Scotinko, sa Grandeur va t'emmener à l'instant; je n'ai plus aucun droit sur toi; voici ton bienfaiteur. » Je fus si étourdi de ce que je venais d'entendre, que, ne trouvant plus de voix pour répondre, je restai un moment immobile comme un marbre. Le Prince se leva,

tendit la main à M. Scotinko, et, s'appuyant sur mon épaule, il gagna la porte, puis le salon, puis l'antichambre où je fus relayé par les laquais; là M. Scotinko ajouta à ce qu'il m'avait dit dans le cabinet : « Eh bien! adieu, Vane; tu n'es plus mon domestique; va, suis sa Grandeur. » Le valet de chambre me tendit mon bonnet et je suivis le Prince sous l'auvent qui servait de péristyle. Je fus presque épouvanté quand le Prince m'ordonna d'entrer dans la voiture où l'on venait de le hisser, et de m'asseoir sur le même siége à ses côtés. Mon trouble était tel que je n'osais ni respirer ni lever les yeux. Par bonheur, le Prince ne soufla pas le mot et s'assoupit. Mon cœur battit avec une nouvelle force lorsqu'il s'éveilla; la voiture venait de

s'arrêter devant un hôtel magnifique. J'ai souvent éprouvé que l'incertitude est un mal réel et pire que le mal même.

A peine fûmes-nous entré dans des appartemens tout resplendissans d'or, de bronze, de porcelaine, de superbes tapis et de tableaux, que le Prince se mit sur un sopha et ordonna qu'on fît venir l'intendant. Pour moi, en attendant, je me tenais contre la porte d'où j'examinais tout avec ébahissement. L'intendant parut, et le Prince lui dit : — Emmène avec toi cet enfant chez tous les tailleurs, chez toutes les couturières, achète lui du plus beau linge, des habits à la mode pour les jeunes gens de son âge, forme lui un trousseau comme s'il était fils de prince ; fais-le baigner, laver et coiffer avec soin, et dès que tu l'auras habillé,

va le présenter à Adelaïde Pétrowna. Est-ce entendu? — J'ai compris Votre Grandeur. — Que tout cela soit exécuté à six heures; j'irai moi-même aujourd'hui passer la soirée chez elle. — L'intendant me fit signe de le suivre et je sortis.

Monsieur l'intendant ne m'adressa pas la moindre question; il me fit asseoir côte à côte avec lui sur un *drochki* de louage (1), et me transporta chez un tailleur. Il me laissa en cette maison après avoir enjoint au tailleur d'exécuter tout ce que désirait le Prince, et il ajouta qu'il reviendrait me prendre dans quelques heures. La femme du tailleur se

---

(1) Le drochki est d'origine tartare; on s'y place à califourchon.

hâta d'aller m'acheter du linge ; son mari me trouva dans son magasin un charmant habit tout prêt : veste et pantalon de casimir, couleur violette, à boutons reluisans. Un cordonnier m'apporta des souliers. Mes cheveux étaient coupés à la russe, en ligne droite sur le devant et sur le derrière de la tête, les oreilles couvertes. Il vint un coiffeur qui me dégagea la nuque et les oreilles, puis avec un fer chaud, il mit toute ma chevelure en anneaux qui semblaient se multiplier sous ses doigts. La maîtresse du logis revint bientôt avec du linge parmi lequel était une collerette brodée. Elle s'acquitta elle-même du soin de me laver et de m'habiller ; mes joues étaient si vermeilles, qu'elle ne put résister à son envie d'y appliquer un gros baiser. J'eus

peine à me reconnaître, lorsque je me regardai dans la glace, et me persuadai avec une sorte d'orgueil que je surpassais en beauté les enfans Gologordowski, Scotinko, et tous ceux que j'avais vus chez eux. M. l'intendant qui survint immédiatement, fut aussi surpris de me voir si changé. Il m'emmena; nous nous mîmes encore sur le drochki de place et nous partîmes pour l'endroit qu'avait désigné le Prince. Je ne demandai point à quoi l'on voulait m'employer dans cette soirée où devait se rendre le Prince; je me délectais seulement de me voir, au moins une fois dans ma vie, si bien costumé.

Quand nous fûmes arrivés devant une petite maison de bois d'un aspect agréable, M. l'intendant fit arrêter, et me

conduisit par la main dans cette maison. Un laquais nous ouvrit les portes du salon, et je pensai mourir de joie et de saisissement à l'aspect de cette même dame qui, la veille, m'avait adressé diverses questions dans le magasin de modes. La dame fit aussi un cri de joie, elle se jeta sur moi, me couvrit de baisers et me fit passer dans une autre chambre, après avoir renvoyé l'intendant. Dès qu'elle fut seule avec moi, elle m'ordonna d'ôter ma veste, et m'ayant fait asseoir près d'elle sur le sopha, elle regarda le signe que je portais sur l'épaule gauche et se prit à pleurer. Et moi aussi je pleurai, sans me rendre mieux compte du chagrin apparent de la bonne dame que de sa joie si manifeste. — Mon cher petit Vane, me dit-elle, tu ne seras plus

un valet; tu es mon proche parent, tu est le fils de ma sœur, tu dois m'appeler ta *tante*, et ne dire, surtout, à personne ce que tu as été jusqu'à ce jour. Tu es désormais un jeune gentilhomme tout comme les enfans Gologordowski et Scotinko. — Oh! non, ma tante, répondis-je, je vaudrai mieux qu'eux. Ils se conduisent très mal avec les petits garçons pauvres et avec les valets; ils font de grandes fautes, puis ils trompent leurs parens, et n'apprennent rien. — Ma tante me baisa pour toute réponse. Que désires-tu, Ivane? me demanda-t-elle ensuite. — J'ai bien faim, ma tante. — Elle sonna, une servante parut; ma tante lui donna ordre de me faire dîner, en lui déclarant ce que j'étais; puis elle lui commanda d'arranger convenablement la chambre qui m'était destinée.

Ma tante Adelaïde Pétrowna était une femme à peu près de trente ans ; la fraîcheur de son visage la faisait croire beaucoup plus jeune. Elle était une beauté dans toute l'acception du terme. Ses cheveux noirs, moëlleux comme le duvet, relevaient l'éclatante blancheur de son teint ; le plus pur incarnat colorait ses joues. Ses traits étaient réguliers, et sa physionomie ravissait par un sourire plein de grâce, et par l'expression d'une bonté de cœur peu commune. Ses yeux noirs, ornés de longs cils et surmontés d'élégans sourcils, attiraient les regards des autres comme l'aimant attire le fer. Ses lèvres fraîches et vermeilles et ses dents blanches comme l'ivoire appelaient le baiser. Elle était de haute stature et avait un port de reine.

En un mot, l'extérieur de ma tante était admirable; ses manières douces, et ses paroles plus douces encore ajoutaient du charme à sa beauté. Ma tante parlait français et italien; elle jouait parfaitement du clavecin et chantait comme le rossignol. Elle vivait dans l'aisance; son logement était assez spacieux et somptueusement meublé. Sa maison se composait de deux laquais, de deux servantes, d'un cuisinier, d'un cocher et d'un homme pour les gros ouvrages. Elle avait deux beaux chevaux dans son écurie; enfin elle ne manquait de rien. Elle recevait beaucoup de monde, mais peu de femmes et toujours des étrangères et des actrices. Il y avait chaque semaine chez ma tante une soirée musicale ou affluaient des gens à voitures, des personnes

de marque, la plupart, gens d'un âge avancé. Les hommes d'un âge moyen et les jeunes gens n'y venaient qu'avec leurs vieux oncles, et cela était très rare. Ma tante recevait, d'ailleurs, tous les jours à l'heure où l'on prend le thé; quelques personnes dînaient ou soupaient de temps à autre. Le prince Tschvanof ne laissait passer aucun jour de la semaine sans venir voir ma tante; il était chez nous comme un père dans sa maison. Les valets lui obéissaient comme à un maître, et ma tante se soumettait à ses avis en tout point, souvent même à contre cœur comme je l'ai remarqué. Quelquefois, dis-je, le Prince, dans le tête à tête, se fâchait avec ma tante qui toujours pleurait en pareil cas, et quelquefois même se trouvait mal; et alors, le Prince

lui baisait les mains, lui demandait pardon, et l'on redevenait bons amis comme devant. Toutefois, je voyais, je comprenais très bien que les visites du Prince pesaient à ma tante; toujours elle souffrait quand sa voiture arrivait à la porte, et toujours elle souriait, et respirait plus librement quand le Prince et la voiture avaient disparu.

Ma tante était une de ces femmes qui regardent la beauté comme la première des qualités humaines, la parure comme le premier besoin de la vie, l'admiration des hommes, la jalousie des femmes, comme la premier plaisir de son sexe. Elle employait la plus grande partie de son temps à se parer, et à se montrer en public dans tout l'éclat du luxe et de la beauté. Il n'y a pas jusqu'à son art

favori, la musique, qui ne fût à ses yeux en quelque sorte un bon moyen d'attirer chez elle les hommes de la haute société qui, souvent pour elle seule, étaient amateurs, soi-disant, de l'art musical. Elle était veuve d'un italien nommé *Baritono*, qui donna assez longtemps des leçons de musique et de chant dans la ville. Je ne pus rien savoir de la naissance de ma tante; elle n'avait jamais parlé à qui que ce fût ni de ses parens, ni du lieu de sa naissance. Elle se disait Russe, et allait quelquefois à l'église russe à la messe ou aux vêpres, mais ce n'était qu'aux grandes fêtes. A l'époque où je vins m'établir chez elle, elle était particulièrement liée d'amitié avec un jeune gentilhomme, pauvre, nommé *Séméne Séménowitch Plaisirine*, em-

ployé dans une chancellerie à Moscou. Il se chargeait de toutes les commissions qu'il plaisait à ma tante de lui donner; il l'accompagnait au théâtre, aux concerts, à la promenade, et je le voyais plusieurs fois la semaine à la maison, toujours dans les heures où le vieux prince Tschvanof n'y était pas. Ce n'était que dans les soirées musicales de ma tante que Plaisirine se montrait quelquefois chez elle en présence du Prince; mais alors il usait avec elle d'une politesse froide, comme s'il eût existé entre eux une simple liaison de dilettantisme, et nullement des rapports intimes. Ma tante avait encore un ami dans un abbé français nommé *Prêtatout;* c'était un homme de quarante-cinq ans, d'un extérieur agréable et d'un caractère fort

enjoué. Il était le familier du prince Tschvanof, et vivait, défrayé de tout, dans la maison de Sa Grandeur. Il y touchait même des appointemens, c'est-à-dire, une pension pour l'éducation de son fils (qui déjà était au service à St.-Pétersbourg); il était le *conservateur* de la bibliothèque et des tableaux, et l'homme de confiance pour toutes les affaires qui demandent du secret. L'abbé Prêtatout venait aussi presque chaque jour chez ma tante, et, jamais ne s'y rencontrait avec Plaisirine. En toute chose ma tante savait établir un ordre parfait; chaque visite, comme chaque affaire, avait son temps préfixe. La maison avait quatre issues, chacune par une chambre différente et par un côté différent; l'une donnait sur la rue, une autre

sous la porte cochère, une troisième sur la cour, et la dernière menait au jardin. Les amis de la maison entraient et sortaient sans se rencontrer l'un l'autre, si tel était le désir de ma tante. Tous ceux qui fréquentaient la maison lui montraient l'affection la plus vive, mais j'étais surpris et peiné de voir que ces mêmes messieurs qui comblaient ma tante de politesse lorsqu'ils se trouvaient chez elle, ne lui fissent pas même le plus petit salut dans les rues et au théâtre lorsqu'ils étaient avec d'autres femmes; ils détournaient immanquablement la tête à droite ou à gauche, faisant mine de ne l'avoir pas aperçue. Les femmes en la voyant souriaient ou faisaient la grimace; souvent elles la regardaient, et chuchotaient entr'elles. Ma tante était si

bonne que jamais elle ne se fâchait de tout cela. Elle traitait ses gens avec une douceur exemplaire, et ne grondait que sa femme de chambre, lorsque, en l'aidant à s'habiller, celle-ci mettait dans son service de l'humeur, de la maladresse ou de la lenteur; encore effaçait-elle bien vîte par des paroles bienveillantes et par des présens, l'impression qu'aurait pu faire sa vivacité dans l'esprit de la pauvre fille, qui elle-même reconnaissait ses torts et était d'ailleurs plus attachée à sa maîtresse que les autres gens de la maison. En un mot, il suffisait de connaître ma tante pour l'aimer; et moi qui l'avais connue le dernier, je l'aimais plus que tous les autres; à la vérité, j'étais le premier objet de sa tendresse, de sa sollicitude.

J'avais une chambre à moi, un bon lit, et une commode pleine d'habits et de linge. Ma tante et la femme de chambre me comblaient d'attentions et de friandises du matin au soir. Chaque jour ma tante me conduisait avec elle à la promenade, et se réjouissait de m'entendre louer tout haut sur ma bonne mine. Chez nous, tous ses amis me faisaient mille caresses et m'apportaient des bonbons et des joujoux. Trois mois s'étaient déjà écoulés depuis qu'il s'était opéré une si grande révolution dans mon sort, et je ne pouvais y croire. Quelquefois, la nuit, des songes me reportaient à mon ancienne condition, je m'éveillais en sanglottant et je me mettais à pleurer tout de bon par l'idée d'un retour possible de si affreuses réalités. Je racontais

toujours mes vilains songes à ma tante, qui me consolait chaque fois par des assurances que mes misères passées n'auraient point de retour, et peu à peu j'en vins à n'avoir plus de pareils songes et j'oubliai bientôt ce que j'avais été. Cet oubli était bien pardonnable à mon âge; et combien n'y a-t-il pas d'hommes faits qui oublient ce qu'ils furent jadis, et ce qui est pis encore, qui fuient les gens par qui ils furent tirés de la misère! Du moins ne leur ressemblais-je pas sous ce dernier rapport, car j'idolâtrais ma tante.

Un jour Plaisirine vint de très bonne heure; ce n'était pas son heure accoutumée. On servit le café et ma tante me fit venir dans sa chambre: — Vane, ton éducation va commencer, me dit-elle;

d'après mon calcul, tu dois avoir douze ans. Séméne-Séménovitch a engagé pour toi des maîtres. Tu apprendras les langues française et allemande, la danse et le clavecin. Cela te convient-il? — Si cela vous est agréable, chère tante, comment cela ne me conviendrait-il pas? — Eh bien! souviens toi donc que si tu fais des progrès, tu seras toujours aussi bien vêtu qu'à présent, toujours aussi bien nourri; que si, au contraire, tu négliges tes études, tu pourras bien redevenir malheureux..... — Le tremblement me prit à ces paroles, et je dis d'une voix chevrotante : Oh! ma tante, vous verrez comme je serai diligent! — C'est bien, Vanitchka, me répondit-elle; et s'adressant à Plaisirine, elle ajouta : — Ça, je vous ai déjà dit qu'il faut lui

donner un nom ; il faut en finir aujourd'hui même ; cherchez bien. — Plaisirine réfléchit, et après s'être promené quelques instans dans la chambre : — Vous m'avez dit, Adelaïde, que vous avez reconnu votre neveu à sa ressemblance parfaite avec feu son père, et que vous vous êtes convaincue de la vérité de vos pressentimens par l'examen d'une cicatrice provenue de ce que, dans son enfance, on lui a brûlé sur l'épaule une excrescence qui s'y était formée. — Eh bien? répondit ma tante. — Eh bien! votre neveu, s'il vous plaît, s'appellera *Vyjighine* (1) ; cette dénomination ca-

(1) *Vyjighine* ; le brûlé, ou si l'on veut, l'*homme à la brûlure*. On dit aussi *Vyjiga*, d'un homme qui a passé par différentes épreu-

ractéristique lui rappellera l'heureux changement qui, grâce à une brûlure, s'est opéré dans son sort, et.... Ma tante ne laissa point achever: — A merveille! à merveille! s'écria-t-elle; à dater de ce jour, Vane se nommera pour tout le monde *Ivane - Ivanovitch Vyjighine.* Entends-tu? — Oui, ma tante. — Allons, dis comment tu t'appelles? — Ivane Ivanovitch Vyjighine. — Très bien! dit ma tante; et qui es-tu d'ailleurs? — Je suis le neveu d'Adelaïde Pétrowna Baritono. — On ne peut mieux! dit encore ma tante; maintenant souviens-toi que ton père a occupé divers emplois civils, qu'il était gentilhomme, et s'appelait

---

ves dans sa vie, pour dire qu'il a passé par le feu, comme le métal.

Ivanof : il avait acquis des biens assez considérables, mais par malheur, il les dissipa et mourut dans le temps de ta première enfance ; et ta mère, ma sœur, noble d'origine, qui s'était mariée d'inclination, est décédée le lendemain du jour où tu vins au monde. Et vois-tu, Vane, comme il ne t'est pas resté de parens après la mort de ton père, il t'importe peu d'être appelé Ivanof ou Vyjighine. — Je me tus, et comme je semblais écouter encore : — Maintenant, Vane, retire-toi dans ta chambre, ajouta ma tante ; demain commenceront tes études. — Plaisirine, qui avait toujours à la bouche quelque mot pour rire, me dit : Au revoir, Ivane-Ivanovitch Vyjighine. Je vous prie d'aimer votre parrain ; il se recommande à vous. — Ma

tante sourit, et dit à cela : — Je te permets d'aimer celui qui se dit ton parrain, mais je te défends bien de lui ressembler, afin que tu ne mérites pas la qualification de *mauvais sujet.* — Je connaissais depuis longtemps ces mots français que différens maîtres employaient chez M. Gologordowski et chez M. Scotinko, aussitôt qu'ils s'étaient délivrés des enfans ; c'est pourquoi je n'hésitai pas à répondre : — Ne craignez rien, ma tante ; je tâcherai de ne point ressembler à Séméne-Séménovitch.

Le lendemain, il vint pour moi des maîtres. D'abord un vieux M. *Birzaoufer* (1), au visage vermeil où fleurissaient les pampres de Bacchus sous une couche

---

(1) C'est-à-dire, *buveur de bierre.*

de tabac; puis, M. *Félix*, jeune français, garçon parfumeur employé dans une fabrique de pomade, enseignant l'alphabet aux commençans afin de s'instruire lui-même au métier de maître et de gouverneur; parut en même temps M. *Schmirnoten* (1), allemand, maître de musique soit vocale soit instrumentale; il savait parfaitement la théorie de son art, mais il jouait si mal du clavecin, il chantait si dur et si faux, que tout le monde chez nous se bouchait les oreilles sitôt qu'après la leçon, il lui prenait la fantaisie de chanter en s'accompagnant. J'allai apprendre à danser, à une école de danse, chez un maître boiteux qui s'était cassé la jambe en jouant le rôle

(1) *Schmiren*, en allemand *barbouilleur*.

de je ne sais quel diable, à la représentation d'un grand ballet féerie. Mes maîtres de langues suivaient des méthodes opposées. Aussitôt que je sus lire, l'allemand se mit en devoir de me loger dans la tête les règles de sa grammaire, tandis que le français, sans s'inquiéter de la grammaire, me faisait apprendre par cœur autant de mots et de locutions que possible. Comme on parlait continuellement français à la maison, et que presque toutes nos connaissances, comme à l'envi l'une de l'autre, me questionnaient à dessein de voir les progrès que je faisais dans l'étude du français, je me mis en fort peu de temps en état de babiller et d'entendre facilement tous les entretiens, à la grande satisfaction de ma tante. Dès que j'en fus à comprendre

aussi ce que je lisais, M. Félix me mit à la grammaire, ou du moins il m'expliqua ce que sont les genres, les nombres, les noms substantifs et les adjectifs; il m'apprit quel est l'usage de l'article, et me fit conjuguer les deux verbes auxiliaires. Au bout d'un an d'étude, je parlais français presqu'aussi bien et pour le moins aussi hardiment que les personnes de notre société; mais, pour ce qui est de l'allemand, je me traînai à peine jusqu'aux conjugaisons. Je jouais du clavecin incomparablement mieux que mon maître, et je chantais si agréablement que, même dans nos soirées musicales, j'abordais franchement un *solo*. J'avais fait de l'étude de la danse ma récréation; dans l'espace d'un an, j'appris non seulement la valse et la contredanse, mais

encore le menuet, l'allemande, la matadoure, la tempête, et toutes les danses qui étaient à la mode à cette époque. Dans ma quatorzième année, après une seule année d'éducation, j'étais, du moins au dire de ma tante, un jeune homme accompli. En effet, j'avais du babil, de la légèreté, de la hardiesse et même de l'impertinence, toutes qualités qui décèlent le génie. Il fut arrêté dans le conseil des amis de ma tante qu'on me placerait comme élève dans la meilleure pension de la ville afin de me lancer dans les sciences. Le prince Tschvanof se chargea des frais de mon éducation. Mais, comme ma tante ne voulait point entendre parler de se séparer de moi, on temporisa jusqu'au jour où, d'après ses calculs, je devais avoir atteint mes

quatorze ans, et alors, on me mit en demi-pension dans un établisement en vogue, chez un certain M. *Lebrillant*, à qui les premières familles russes confiaient leurs enfans. On m'acheta des livres, je reçus en cadeau un magnifique portefeuille, et je commençai à fréquenter assidûment les classes, remarquant que mes progrès enchantaient ma tante et me valaient des cadeaux.

J'avais promis à ma tante de valoir bien mieux que les enfans Gologordowski et Scotinko; mais, comme les mêmes causes produisent les mêmes effets, et que l'on caressait sans cesse ma vanité, je pris tous les défauts que je blâmais en eux. Tout le monde me donnait des éloges en face, j'en conçus de l'orgueil et crus valoir mieux que tous les autres.

On ne me refusait jamais rien, cela m'enhardissait à prétendre davantage, par la raison que les désirs croissent en proportion de la facilité que l'on a de les satisfaire. A la pension, les enfans déjà grands, les adolescens, par imitation de ce qu'ils voyaient faire à leurs parens, jouaient entr'eux aux cartes, se donnaient des déjeûnés les uns aux autres, et celui de nous qui pouvait dépenser le plus jouissait de la considération de ses camarades. Lorsque l'argent me manquait pour mes plaisirs, j'inventais des besoins urgens, et n'osant pas révéler à ma tante ce que nous faisions avec quelque mystère, j'empruntais sur mes livres, sur mes couleurs, sur mes étuis de mathématiques, et même sur des cahiers de papier blanc; c'est ainsi que j'apprenais à mentir et à

tromper. Ma tante et les gens de marque ses amis intimes, s'empressaient à me satisfaire et ne me contredisaient en rien; je considérai donc comme un crime irrémissible dans un valet de tarder à exécuter mes ordres, et par conséquent je pris des manières brusques avec les valets; je devins exigeant et plein de caprices. Quant à ma conduite envers mes camarades d'école, je fus dur avec ceux qui étaient pauvres, et fier avec les riches, me tenant pour meilleur que ceux-ci et plus riche que ceux-là. Je ne craignais ni n'estimais les maîtres et les surveillans, parce que le chef de l'établissement, redoutant de perdre la protection du prince Tschvanof et les cadeaux de ma tante, me ménageait, me flattait, feignait de ne pas voir mes esca-

pades et glissait légèrement sur les plaintes des maîtres. Il n'est donc pas étonnant que je sois devenu en tout semblable aux enfans qui naguères me paraissaient insupportables. Il y a plus, je perdis dans cette pension à la mode jusqu'au désir de m'instruire; on y entendait parler d'objets beaucoup plus attrayans que la science, et mon imagination se portait sans cesse vers les délices des banquets, des soirées où l'on danse, où l'on joue la comédie, où l'on prodigue à pleines mains les bons mots, les épigrammes, les calembourgs et les gais refrains, enfin, des vaudevilles français que j'entendais raconter tout haut par mes maîtres, durant ce qu'on appelle la récréation. Mais par bonheur, une mémoire extraordinaire et une intelligence vive compen-

saient en moi ce qui me manquait en application. Sans jamais rien apprendre par cœur ; et en attrapant les leçons à la volée, je savais mieux que les autres tout ce que l'on enseignait dans l'établissement, excepté toutefois les mathématiques. Les sciences exactes exigent impérieusement du travail, de la réflexion et des heures de solitude ; je déclarai une fois pour toutes à ma tante, que je n'avais aucun penchant, aucune capacité pour les mathématiques. Elle appela au conseil M. Plaisirine et M. Prêtatout, et le résultat de la séance fut qu'on me dispensait d'assister aux leçons de mathématiques ; tout mon savoir, à cet égard, se borna à l'arithmétique.

CHAPITRE X.

UNE PENSION. — UN CORRUPTEUR DE LA JEUNESSE, — UN PREMIER AMOUR.

Le temps de l'enfance vole d'une aile rapide. Je grandissais et prenais l'habitude du luxe dans la maison de ma tante. Je m'instruisais, je polissonnais à la pension, et je n'avais pas le loisir d'observer ce qui se passait à la maison ; aussi me tairai-je là-dessus. Arriva l'époque du grand examen annuel de la pension, époque de la sortie des élèves de la première classe, où j'étais regardé

comme l'un des meilleurs. Le plus âgé de mes condisciples avait à peine dix-sept ans, mais nous nous estimions tous dignes, et de reste, d'occuper les plus hauts emplois de l'empire. Quoique nous eussions acquis des connaissances indispensables dans cette maison, nous déplorions la perte d'un temps qui aurait pu nous être compté, pour une ou deux années de service dans les grades d'officiers. Nous attendions avec impatience cet examen dont il avait été envoyé aux parens des programmes deux ou trois semaines à l'avance.

Cependant on préparait les élèves ; il nous fut distribué, à chacun, plusieurs questions, accompagnées de réponses, que nous devions apprendre par cœur ; les maîtres firent chaque jour des répé-

titions, nous enseignant ce que, à différens signes convenus, nous aurions à répondre, si quelqu'un des assistans nous questionnait sur une chose pour laquelle il n'eût point été préparé de questions d'avance. Par exemple, tous les boutons du frac et du gilet des maîtres de langues, désignaient et les parties du discours et les règles de la grammaire. Les divers mouvemens de leurs membres avaient tous une signification particulière. Le nez du professeur de fortification signifiait le bastion, sa bouche le fossé, ses dents les palissades, son menton le glacis, ses yeux les flèches, sa nuque une tête-de-pont, et ainsi de suite. La tête du maître de géographie représentait le globe terrestre; une mèche de cheveux dressée sur sa tête désignait le

zenith, et le bout de son menton le nadir; ses joues, les cercles des tropiques; son nez, l'écliptique; sa bouche l'océan; ses yeux les étoiles fixes; son haleine l'atmosphère, et tout le reste à l'avenant. Après le départ des maîtres, les élèves se mettaient aussi à étudier entre eux cette tactique pour s'aider les uns les autres en cas de besoin, au grand jour de la représentation.

M. Lebrillant avait déjà préparé ses *attestats* pour chaque élève, c'est-à-dire pour les pères, mères, grands parens et tuteurs. Les bonnes ou mauvaises attestations, relatives à la conduite et aux études, ne dépendaient nullement des progrès et de la moralité de l'élève, mais du crédit, du nom, de la fortune, de la libéralité des pères, mères, oncles

ou tantes ; celui-là recevait pour son fils l'attestat le plus satisfaisant qui était le plus souvent en humeur de faire des largesses à M. Lebrillant ; et comme il n'était pas possible qu'on se persuadât qu'il n'y eût ni paresseux, ni polissons dans sa pension, de mauvais attestats se trouvèrent préparés pour les enfans dont les parens habitaient la province, pour les orphelins, dont les tuteurs s'inquiètent d'ordinaire assez peu, et pour deux pauvres pensionnaires que M. Lebrillant élevait *gratis*, afin de pouvoir se montrer bienfaisant et généreux aux yeux de tous les élèves qui allaient recevoir des prix achetés avec leur argent. On avait prévenu ceux-ci d'avance avec mystère, et il leur avait été enjoint d'engager à la pièce qu'on allait jouer le plus

grand nombre possible des membres de leur famille, et des amis de leurs maisons respectives.

Quand le jour de la solennité arriva, la salle se trouva remplie de parens, d'officiers civils, de généraux, de dames, de curieux et de *savans* qui fréquentaient les soirées de M. Lebrillant. La scène s'ouvrit par une allocution pathétique de M. Lebrillant, qui parut avoir des larmes dans la voix en parlant des dangers que ses élèves courraient bientôt dans le monde, après avoir quitté sa maison, asile du savoir et de l'innocence. A cette allocution succéda un autre discours en langue française que je prononçai avec la plus grande hardiesse. Ce discours était de la composition de l'abbé Prêtatout; il n'était pas un maître

de la pension qui n'y eût fait quelques corrections, sans en excepter le maître de calligraphie. Pour reconnaître la distinction dont on m'avait honoré en cette occasion, ma tante fit présent à la femme de M. Lebrillant d'une pièce d'étoffe de soie et de plusieurs parures de dentelles qu'elle avait reçues, quelques jours avant, des mains du prince Tschvanof. L'examen des jeunes gens de ma classe réussit assez bien, grâce aux signes convenus. Plusieurs personnes de l'assemblée (les amis de nos maîtres) firent des questions épineuses, mais nous en avions appris la solution par cœur, sans y rien comprendre, et nous répondîmes à merveille; et les bons parens étaient bien étonnés de nous voir si parfaitement instruits. Il faut pour-

tant convenir qu'il se trouva parmi nous trois ou quatre élèves assez bouchés pour n'avoir pu loger dans leur mémoire ni les réponses distribuées depuis quinze jours et cent fois répétées par eux-mêmes, ni les signes dont on était convenu, et il en résulta d'étranges balourdises. Par exemple, au fils d'un secrétaire-rapporteur, on fit cette question : « Par quelle sorte de travail ou d'industrie un empire acquiert-il le plus de numéraire ? » En vain le maître de statistique plongeait et replongeait la main dans la poche de son habit où l'on met ordinairement les papiers, ce qui, d'après les conventions, signifiait *le commerce*; l'enfant, connaissant les habitudes de ses parens, et pensant donner une réponse exacte, dit : par *les*

procès. » Cette réponse excita la plus vive hilarité dans l'assemblée, et le père de l'écolier se couvrit le visage de son mouchoir, sans doute parce qu'il faisait trop chaud dans la salle. M. Lebrillant pour parer à tout scandale de ce genre, se mit à interroger lui-même les pensionnaires. Il avait tant d'aptitude à faire des examens, que tous répondirent avec la plus grande justesse, ce qui mit en extase les grand'mères, les mères et les tantes. Voici quelques échantillons du procédé de M. Lebrillant; — Comment nomme-t-on la capitale de l'Espagne? demanda-t-il; n'est-ce pas Madrid? — C'est Madrid, répondit l'écolier. — Et sur quelle rivière est située Madrid? n'est-ce pas sur le Mançanarès? — Madrid, capitale de l'Espagne, est située

sur le Mançanarès, répondit l'élève d'un ton assuré. — C'est bien, c'est très-bien; asseyez-vous. A présent, dites-moi, vous, M. de Gloupoff, si véritablement le Volga doit être regardé comme le plus grand fleuve de la Russie d'Europe? — Le plus grand fleuve de la Russie d'Europe est le Volga, répondit l'élève avec volubilité. — Bien répondu; fort bien. Dites-moi encore, M. de Gloupoff, qui fut le premier empereur à Rome, quand Octave-Auguste, pour la première fois, s'investit de la dignité impériale? — Ce fut Auguste, répondit le jeune homme. — A merveille! dit M. Lebrillant.

C'est ainsi que tous les élèves interrogés par M. Lebrillant répondirent d'une manière on ne peut plus satisfaisante; et les bons parens reconnurent tous unani-

ment que leurs fils recevaient une éducation parfaite dans cette maison ; et si les enfans, disaient-ils, répondent quelquefois de travers aux questions que d'autres leur adressent, c'est que M. Lebrillant, seul, possède à fond l'art de faire parler ses élèves.

L'examen dura deux heures ; après quoi l'on commença la distribution des prix et des *attestats*, au son des trompettes et des cymballes, et puis nous fûmes rendus successivement à nos parens. Les hommes, du moins les amis du chef de l'établissement et de MM. les maîtres, auxquels ils avaient prêté secours, et les familiers des plus riches parens, restèrent à dîner chez M. Lebrillant. Ils ne pouvaient pas manquer de bien dîner, car dès la veille, j'avais

vu apporter de différentes maisons, des corbeilles, des paniers de vin, etc. Il n'y eut point de classes pendant trois jours; apparemment qu'après un si grand assaut à la fourchette, MM. les maîtres eurent besoin de ce temps pour se remettre en haleine.

J'avais fini le cours des sciences qu'on enseignait, comme on a vu, à la pension; mais, d'après un avis motivé de l'abbé Prêtatout, je dus continuer d'assister aux leçons jusqu'à ce qu'on eût arrêté ce que l'on ferait de moi. J'étais dans un cabinet attenant à la chambre du comité secret, et j'écoutais à la porte ce que l'abbé disait à ma tante. — Que Vane aille encore à sa pension, disait-il; il ne vous en coûte pas un demi-rouble, puisque c'est le prince qui paie. Ce que

je vous propose est nécessaire, non pas pour qu'il devienne plus instruit, mais pour qu'il n'apprenne pas chez vous des choses qu'il ne convient pas qu'il sache. La jeunesse est curieuse et indiscrète, et Vane a toujours été plus fin, plus pénétrant qu'on ne l'est communément à son âge. Me comprenez-vous bien? Au reste, nous trouverons bientôt le moyen de le placer avantageusement. — Eh bien! soit, répondit ma tante; je me résignerai à tout ce qu'il faudra, par amour pour lui.

Du moment que mes camarades d'études eurent quitté la pension, je me trouvai si supérieur aux *nouveaux* de la première classe que je dédaignai d'écouter et d'apprendre aucune leçon. Je me livrais, en présence des maîtres, à la lec-

ture de divers ouvrages que me fournissait Luc-Ivanovitch-*Vorovatine* (1), ami commun de toute la pension. Il n'était point connu de ma tante, et ce furent mes anciens camarades qui me conduisirent chez lui. Luc-Ivanovitch demeurait vis-à-vis de la pension ; il était lié d'amitié, non-seulement avec M. Lebrillant, mais avec tous les maîtres et avec nos surveillans ; c'est pourquoi, il ne nous était pas défendu d'aller chez lui, dans nos heures de récréation, ni même d'y rester le soir jusqu'à minuit. Luc-Ivanovitch nous apprenait tous les jeux de cartes, entr'autres la banque et le pharaon ; il nous laissait fumer dans sa

(1) *Vor*, voleur ; anciennement ce mot signifiait, en général, *vaurien*.

chambre, nous *rafraîchissait* de vin, de punch et d'eau-de-vie, et nous égayait de l'interminable récit de ses exploits amoureux. Il avait formé une petite bibliothèque de livres défendus, et tout ce qui circulait de main en main en fait de gravelures et d'obscénités, soit en vers, soit en prose, formait dans sa bibliothèque la partie dite des *manuscrits*. Trois grands portefeuilles étaient remplis de gravures et de dessins qu'il n'aurait jamais osé montrer à d'autres qu'à nous autres étourdis, et à des amis dissolus comme lui-même. Dans nos conversations avec lui, il ne tarissait pas en plaisanteries sur tous les devoirs religieux et sociaux, sur le respect dû aux vieillards, sur l'amour qu'on doit aux grand'mères, aux oncles et aux tantes,

sur l'obéissance qu'on doit à ses parens, et sur tout ce que les honnêtes gens regardent comme sacré. Luc-Ivanovitch observait attentivement nos penchans, éveillait en nous peu à peu les passions, irritait nos désirs, et nous répétait sans cesse que le but de la vie est le plaisir, et que pour atteindre un but quelconque, les moyens les plus sûrs et surtout les plus prompts sont les meilleurs. Selon les principes de M. Vorovatine, il n'existait pour les enfans qu'un seul devoir, qui était de *se montrer* à leurs parens tels que ceux-ci désiraient de voir leurs enfans. Pour ce qui est d'être naïf et franc avec un père, avec une mère, avec les vieillards en général, il taxait une pareille conduite de défaut d'esprit, de niaiserie et de sottise. M. Vorovatine

déguisait ses maximes infernales sous le nom de *philosophie moderne*, fondée, disait-il, sur la théorie des droits de la nature, et des droits de l'homme. C'est à l'aide de ces derniers mots qu'il jetait dans nos jeunes cœurs les semences de l'incrédulité et les notions d'une égalité qui ne règne qu'entre les bêtes fauves. Les idées de Vorovatine avaient beaucoup d'attrait pour les jeunes gens, qui y trouvaient tout ce qui pouvait le plus flatter leur amour-propre, tout ce qui semblait prouver que nous eussions tous des droits à l'indépendance. Nous commençâmes donc à nous croire des adeptes de la philosophie du 18e siècle, et nous tînmes dès lors pour ignorans et barbares tous ceux qui avaient des opinions contraires à celles de Vorovatine et de

ses heureux disciples. Vorovatine savait par cœur toute la chronique scandaleuse des premières familles de l'empire, et en s'égayant sur les faiblesses des parens, il étouffait dans le cœur des enfans les germes de respect et d'attachement qu'ils conservaient encore pour eux. Il vivait de jeu et de bons tours, prêtait de l'argent à de riches héritiers, leur en gagnait au tapis vert; trafiquait de bijoux et d'objets qu'il avait l'art de se faire donner à crédit dans les magasins; il était courtier d'amour, et servait tout le monde, jeunes et vieux, hommes et femmes, dans leurs intrigues. Il n'était personne à Moscou qui ne connût Vorovatine. A la vérité, on ne le voyait guère chez les honnêtes gens, les jours où l'on recevait beaucoup de monde, cependant

les gens riches et les grands personnages invoquaient très souvent ses secours et ses conseils. Luc-Ivanovitch Vorovatine avait environ quarante ans ; il était de petite taille et d'une constitution sèche. Sa chevelure était rousse, et son visage blême était couvert de rides précoces et de pustules, suites naturelles du libertinage. Il ne regardait jamais en face son interlocuteur, et son regard sombre était de nature à faire une impression pénible. Vorovatine se vantait d'avoir éclairé du flambeau de la philosophie moderne toute la génération nouvelle, et, en effet, les plus insignes mauvais sujets de Moscou étaient liés avec lui depuis leur enfance. Aucun d'eux, toutefois, n'avait savouré chez lui *gratis* les fruits de l'arbre de la science ; il les avait

aidés à se ruiner en débauches de toute espèce, et avait toujours été le premier à profiter du désordre de leurs affaires. Les hommes religieux appelaient Vorovatine un *démon*; les autres le nommaient un *drôle de corps*; les jeunes gens sans expérience, un *philosophe*; et dans les fastes de la police il était depuis longtemps fameux sous le nom de *chevalier d'industrie*.

Vorovatine s'attachait tout particulièrement à moi; je devais, me disait-il, devenir un grand philosophe, et parvenir au plus haut période de la fortune et de la gloire. Il ne disait jamais de mal de ma tante en ma présence, sachant à quel point je l'aimais; néanmoins il me défendit de lui parler de notre liaison, alléguant qu'il était l'ennemi personnel

du prince Tschvanof et de Plaisirine, qui, probablement, le dénigreraient aux yeux de ma tante, et que celle-ci, crédule comme le sont toutes les femmes, romprait l'amitié qui nous unissait l'un à l'autre. Vorovatine me donnait de l'argent pour le jeu et pour les autres besoins que je m'étais créés; il ne me nommait plus que son petit frère. Je disposais de tout chez lui comme il eût fait lui-même; j'y venais quand il me plaisait, j'y faisais ce que je voulais; ses valets recevaient mes ordres et il semblait qu'ils eussent deux maîtres; je régalais mes amis à ses dépens, et je regardais tout son avoir comme un bien commun entre nous deux. On concevra sans doute, après cela, que je me sois imaginé être chéri de Vorovatine uniquement pour

mes qualités personnelles. C'est précisément cette idée qui m'attachait à lui ; j'étais fier de la préférence qu'il m'accordait. Il ne pouvait y avoir de secret entre nous ; à sa prière, je lui racontai mes aventures, les misères de mon premier âge, la rencontre que je fis de ma tante, et enfin l'heureuse cicatrice par l'examen de laquelle elle se convainquit que j'étais bien réellement son neveu. Depuis le jour où cet épanchement eut lieu, Vorovatine parut m'aimer encore plus tendrement. Il devait me savoir gré sans doute d'une telle marque de confiance, étant le seul être auquel, depuis la défense de ma tante, je me fusse ouvert sur un objet aussi délicat.

Cependant, un autre grand seigneur s'était mis à fréquenter très assidûment

la maison de ma tante; je sus qu'il avait occupé une place importante à St. Pétersbourg, et que, ayant reçu son congé, il s'était retiré à Moscou afin de jouir librement d'une fortune, bien ou mal acquise (je ne sais), dans le cours de ses longs services. M. *Grabitine* (1) avait soixante ans bien comptés; il était verd et robuste comme on l'est à quarante; du reste, fier, tranchant en paroles et en actions, et si fantasque dans ses procédés que bien souvent il faisait pleurer ma tante. Il était maître absolu chez nous; il avait mis ses propres valets dans la maison de ma tante, et défendait qu'on introduisît qui que ce fût sans une permission de lui, hors quelques musiciens

---

(1) *Grabite*, piller.

d'un âge avancé. Grabitine ne daignait ni répondre à la plus simple question, ni même détourner la tête, à moins qu'en lui parlant, on ne le saluât à chaque instant du titre d'Excellence. Plaisirine et l'abbé Prêtatout n'osaient plus se montrer chez nous; le prince Tschvanof seul fréquentait la maison comme auparavant. Ma tante l'appelait son parrain, son bienfaiteur, et Grabitine, n'osant contrarier le Prince dans ses habitudes de parrain, profitait de cette occasion pour se lier intimement avec lui. Les deux vieillards tuaient le temps quelquefois en dissertant sur la politique; ma tante prenait ce moment pour passer chez sa voisine, une amie, qui était venue occuper l'autre moitié de la maison. Elle trouvait là Séméne-Séméno-

vitch Plaisirine ou quelqu'autre ancienne connaissance. Les affaires de l'état, auxquelles les deux vieillards n'avaient plus aucune part, les occupaient toutefois encore, et à tel point, que dans la chaleur de leurs discussions, dans le choc des opinions contraires, ils ne s'apercevaient pas même de l'absence de ma tante. Néanmoins, tout se trouvait changé à la maison depuis que Grabitine était venu gouverner ainsi ma pauvre tante; plus de soirées musicales, plus de gaîté, plus d'allées et de venues.... C'était d'un triste, d'un triste! quant à moi, je m'ennuyais à la mort. Grabitine m'accueillait avec la plus grande sécheresse, à peine m'honorait-il d'un regard; il se fâchait au moindre mot familier, au moindre mouvement libre, et désap-

prouvait que, selon mon habitude, je me mêlasse de la conversation. Aussi avais-je grand soin d'éviter sa présence, et, sous prétexte de mes études chez M. Lebrillant, je passais presque toute ma vie chez Vorovatine.

Vorovatine me présenta en diverses maisons, où sans lier plus ample connaissance, on m'invita, soit à dîner, soit à souper, soit au bal. La maison que je fréquentai plus particulièrement fut celle d'une amie intime de Vorovatine, qui avait une fille très belle. Matrena-Ivanovna *Schtocina* (1), veuve âgée de trente ans, enjouée, étourdie, aimait les plaisirs, la dissipation et les cartes. Elle connaissait un grand nombre d'em-

(1) *Schtosse ;* bassette, jeu de hasard.

ployés de différentes chancelleries, et recevait beaucoup de gentilshommes des gouvernemens, venus à Moscou pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs. Feu son mari avait occupé un emploi lucratif, et avait laissé à sa femme, en mourant, une assez jolie fortune. Elle réunissait chez elle, presque tous les soirs, une foule de personnes des deux sexes, et l'on jouait aux cartes, ou l'on parlait d'affaires. On commençait par le simple jeu de commerce, et l'on finissait toujours par la banque, le pharaon et le quinze. *Grounia*, sa fille, était citée pour sa beauté; elle était d'un caractère pensif; elle passait la plus grande partie de son temps, seule, dans sa chambre, à lire des romans bien tendres; elle avait longtemps médité sur les passions

du jeune Werther et sur la Nouvelle Héloïse. J'avais de fréquentes occasions de m'entretenir avec elle, quand sa mère pontait ou jouait à différens jeux. Nous ne tardâmes pas à être bons amis, Grounia et moi, et après quelques soirées passées en discussion de morale et de philosophie, nous convînmes d'établir entre nous une correspondance par lettres sur divers objets de philosophie, pour nous exercer dans la langue française et nous fortifier dans l'amour de la sagesse. Mais, la sagesse n'aime guère à se mettre en tiers dans les relations de jeune garçon à jeune fille. Bientôt nos épitres philosophiques empruntèrent le ton des lettres du tendre Saint-Preux et de la douce Héloïse ; enfin, sans savoir comment arriva la chose, nous nous fi-

mes l'un à l'autre d'amoureuses déclarations, et nous bâtîmes avec des mots un édifice complet de bonheur à venir. Bien entendu qu'en ceci comme dans le reste, Vorovatine était mon confident, et que c'est lui qui m'encourageait, qui exaltait mon imagination en me peignant la félicité des amans; il me donnait bon espoir, et me disait comment je pouvais m'y prendre avec Grounia.

Les misères vieillissent l'homme; elles hâtent la maturité de l'enfant. Ce n'est qu'au sein de l'abondance et de la mollesse qu'un jeune esprit s'énerve avec le corps, et reste à jamais dans la médiocrité; mais l'enfant abandonné à lui-même, ou succombe, ou déploie avec vigueur et rapidité toutes ses forces morales. J'ai dit plus haut que, dès ma plus

tendre enfance, on me trouva de l'esprit, et un esprit au-dessus de mon âge. Ma constitution physique se développa très vite, au sein des commodités de la vie, et, à dix-sept ans, j'avais toutes les apparences d'un jeune homme de vingt ans. Les passions fermentaient avec force dans mon cœur; mille désirs confus agitaient mon imagination, mais aucune passion ne me dominait exclusivement. Tantôt, voyant un homme titré, couvert de croix et de rubans, ou un général vêtu de son brillant uniforme, je me sentais pour huit jours tourmenté d'ambition, et je me traçais des plans qui devaient me conduire aux honneurs par des voies rapides; tantôt un bel équipage, une table splendide et un hôtel magnifique étouffaient dans mon cœur le feu

sacré, l'amour de la gloire, et y faisaient naître la soif des richesses. Dans ce dernier cas, je mettais mon imagination à la torture afin de trouver les moyens d'acquérir en peu d'années une fortune colossale; mais quand les idées de gloire revenaient assiéger mon esprit, je voulais qu'on ne parlât plus que de moi dans l'univers, et que mon nom fît gémir toutes les presses dont se sert aujourd'hui la renommée au lieu de trompettes. En d'autres momens, l'aspect d'un homme donnant le bras à une jolie femme, m'inspirait un si vif désir de posséder un pareil trésor, que je ne rêvais plus qu'amour et mariage. C'est ainsi que mes passions se succédaient avec des impressions reçues tour à tour, et tour à tour effacées, sans qu'aucune d'elles, telle

vive qu'elle fût, laissât nulle trace en mon âme. Toutefois, l'amitié qui me liait à Grounia, notre correspondance journalière, et nos entrevues aussi fréquentes que faciles, semblèrent ouvrir une carrière à mes sentimens, et du moins amortirent les germes de toutes mes autres passions. Je me persuadai que je devais être amoureux, que je l'étais, qu'il était impossible que je ne fusse pas amoureux, très amoureux. Grounia était charmante, pleine d'esprit, du moins elle m'intéressait par sa conversation où brillait la lecture des romans français dont elle avait nourri son imagination. Elle m'aimait; à ses bonnes qualités réelles, j'ajoutais toutes les perfections dont je pouvais me former l'idée, et cet idéal, il me plaisait de l'appeler Grounia.

Grounia m'occupait surtout à cause de la pensée que je m'étais faite que j'étais tout de bon amoureux, et je faisais, à la moindre occasion, des allusions mystérieuses à cet amour. Si, dans mes promenades, j'entendais un manant, un charretier, un garçon de boutique, chanter sa chanson : « Beaux yeux, doux yeux, jolis yeux de ma mie ! » aussitôt il me semblait voir devant moi les grands yeux bleu foncé de ma Grounia. Si par hasard quelqu'un venait à s'écrier à propos d'une femme : « Qu'elle est aimable ! que de grâce ! » je me disais tout bas : Et ma Grounia, elle est bien plus aimable encore ! Disait-on d'un jeune époux : « Qu'il est heureux avec sa femme ! » je pensais en moi-même : Je serai bien plus heureux avec ma charmante Grounia !

En un mot, Grounia se représentait sans cesse à mon cœur comme à mon esprit; son image errait devant mes yeux et son nom sur ma langue. J'étais moi-même l'artisan de cette préoccupation de mon âme ; ne pouvant être toujours avec Grounia, j'allais m'emparer de Vorovatine à qui je pouvais hardiment parler de mon amour.

Mais une jeune fille de quinze ans, à la ville, n'est déjà plus un enfant. L'esprit de Grounia s'amusait, il est vrai, à inventer pour moi des noms de héros de roman et des termes de tendresse ; mais au fond elle m'aimait, non d'imagination, mais de tout cœur. Elle passait la nuit dans les larmes si elle ne m'avait point vu dans le cours de la journée. Lorsque je ne pouvais me rendre chez

elle, je devais tout au moins passer devant ses fenêtres et faire connaître de la main, par un signe convenu, que j'étais content, et que j'avais reçu sa lettre. Etions-nous en tête à tête, nos plus grandes délices étaient de nous regarder fixement l'un l'autre, en nous tenant par la main, et de redire mille fois les mêmes propos de tendresse qui nous semblaient, à elle du moins, toujours nouveaux. Grounia aimait à passer les doigts sur mes joues pleines et vermeilles, et moi, à jouer avec les boucles de sa molle chevelure. Il n'est pas besoin de dire que je lui jurais cent fois dans un jour de n'aimer jamais, de n'épouser qu'elle; elle jurait aussi de ne jamais épouser un autre que moi. Mais quand et comment seraient couronnés nos feux, c'est à quoi

nous ne songions guères ; c'était, à nos yeux, une chose toute simple et très ordinaire que de s'unir par mariage et de s'emménager après le chant nuptial. J'attendais impatiemment qu'on me permît de ne plus fréquenter la pension et de quitter le nom d'écolier. Il fallut bien, à cet égard, faire moi-même des ouvertures à ma tante ; car il n'en était nullement question.

Un jour, dans l'après-dîner, que ma tante était plus gaie qu'à l'ordinaire, je saisis un moment si favorable à mon dessein, et lui dis : « Ma bonne tante, c'est bien gratuitement que vous donnez votre argent pour moi à M. Lebrillant ; je sais par cœur tout ce qu'on enseigne chez lui, et je perds vraiment mon temps à écouter des choses que je sais, et de reste.

Je parle français comme un Français, allemand avec assez de facilité; je danse bien; quant à l'histoire, à la géographie et à quelques autres sciences, j'en sais autant que nos maîtres, et de plus, grâces à vos leçons, je suis bon musicien. Que me manque-t-il? Je ne puis, je ne veux pas être instituteur, et, comme homme du monde, je suis déjà plus instruit qu'il ne faut. Vous connaissez bon nombre de grands seigneurs, de personnages importans, examinez-les tous sans partialité, et dites-moi s'il en est un qui sache plus que moi. Ne vaudrait-il pas bien mieux que je restasse à la maison, occupé à perfectionner mon esprit par de bonnes lectures? Et, pendant ce temps-là, vous travailleriez à m'ouvrir telle carrière qu'il vous plairait. Réflé-

chissez à cela, chère tante, et, je vous en conjure, n'écoutez point cet ours de Grabitine qui ne vous conseille de m'envoyer chaque jour à l'école que pour se débarrasser de ma présence qui le gêne. »
Ces derniers mots firent rougir ma tante; après quelques instans de silence, elle répondit : — Eh bien, Vane, fais comme tu l'entends; je ne veux te contraindre en rien. Je sens bien moi-même que toutes les personnes de ma connaissance ne sont que des sots, comparés à toi. — Ainsi, à commencer de demain, je cesserai donc de fréquenter la pension? — Oui, dès demain. Seulement, n'en dis rien à Grabitine. Tiens-toi dans ta chambre, lorsqu'il sera chez moi, ou sors si tu as à sortir. — C'est charmant! et je me jetai au cou de ma tante, et je

courus aussitôt chez M. Lebrillant pour lui déclarer la chose. Comme on lui avait payé un sémestre d'avance, et qu'il n'était point question de venir en compte avec lui, il fut satisfait et me délivra un si pompeux *attestat* sur une grande feuille de parchemin, que si l'on s'en fût rapporté à ce qui s'y trouvait écrit, j'aurais pu hardiment me regarder comme bien supérieur en lumières aux anciens sages de Scythie, Anacharsis père et fils. Ma tante et moi, nous prîmes au sérieux les attestations de M. Lebrillant; elle, parce qu'elle m'aimait à la folie, et moi, parce que, jusqu'à ce jour-là, je n'avais point encore rencontré un homme qui méritât ma vénération par ses principes, par son esprit et par ses lumières.

Déjà, sans doute, mes lecteurs ont re-

marqué que je suis arrivé à l'âge de dix-sept ans, sans que jamais il soit tombé dans la tête de personne de m'enseigner les principes de la religion et de la morale, sans jamais songer que j'eusse un cœur à former. J'avais d'abord végété dans un état voisin de la bestialité, et au milieu de la valetaille; de cet opprobre je m'étais élancé d'un saut à une région où se trouvent exclusivement les enfans des riches et des grands de la terre. Pour les individus de ma première condition, on ne songe nullement à cultiver la partie morale de leur être; on leur enseigne de nombreux mouvemens physiques qui les abrutissent en les rendant propres à un service tout mécanique, comme on dresse des chiens pour tourner la broche. Pour un enfant de la classe où je me trou-

vais alors, on a uniquement soin d'en faire un homme semblable en tout à ceux qui, par leur naissance et par leur fortune, ont le droit de vivre au milieu des loisirs du grand monde. Et comme dans la haute société on ne parle ni de religion ni de morale ; comme on ne s'y occupe pas plus des savans que des sciences elles-mêmes ; comme la moralité des gens qu'on connaît n'y est qu'un objet de curiosité, et nullement de blâme ou d'éloges, la danse, la langue française, une jolie tournure et la connaissance des usages du monde constituent tout le bagage scientifique de cette classe d'hommes. C'est précisément pour arriver à ce degré de savoir qu'on donne son argent à MM. les instituteurs français, et ils s'acquittent fort strictement de ce qu'on exige d'eux.

Après avoir terminé mon éducation chez M. Lebrillant, je me trouvai n'avoir aucune idée des devoirs de l'homme et du citoyen ; mais je proteste qu'en cela il n'avait absolument rien à se reprocher ; car personne ne l'avait prié de développer en moi les facultés morales. Un homme habile ne jette point ses services à la tête des gens ; il ne porte point dans l'accomplissement de ses devoirs cette exactitude minutieuse qui est le lot de la classe bourgeoise que le grand nombre appelle la mauvaise compagnie. M. Lebrillant fait assez voir qu'il est de la bonne.

Depuis environ un mois je jouissais de ma liberté, lorqu'un chagrin vint rembrunir l'horison de mes douces pensées. Un soir que Madame Schtocine rassem-

blait d'autres joueuses de breland autour d'un tapis vert, et que, selon mon habitude, j'épiais l'occasion de pouvoir entretenir en particulier ma Grounia, une servante, en passant devant moi me coudoya à dessein, et je la suivis jusques dans la chambre à coucher de sa jeune maîtresse. Je trouvai là Grounia toute en larmes; elle me dit que sa mère allait partir avec elle pour Orenbourg, afin de prendre possession de l'héritage du frère de feu son mari. Ce respectable beau-frère avait d'abord été secrétaire des salines de la couronne, puis, préposé au commerce d'échange des Russes avec les Kirghises. Il avait été regardé durant toute sa vie comme un homme pauvre, et même il avait reçu plusieurs fois des secours du gouvernement, vu son manque

de fortune; mais à son décès, lorsqu'on procéda à l'inventaire de ses meubles et à l'apposition des scellés, on trouva chez lui des billets du Lombard et des effets précieux pour une somme de plus d'un demi-million. Tant qu'il vécut, il n'avait été nullement parlé de lui chez les membres de sa famille; feu M. Schtocine lui-même l'évitait ou le repoussait chaque fois qu'il venait implorer quelque secours; mais dès que, après sa mort, on eut découvert sa succession, il parut une longue kirielle de neveux, de frères, de beaux-frères et de cousins qui, en mémoire du pauvre défunt, entamèrent un bon procès les uns contre les autres. Le départ de Madame Schtocine allait s'effectuer dans huit jours, et l'époque du retour n'était et ne pouvait être détermi-

née. Après avoir bien pleuré, Grounia et moi, nous nous renouvelâmes les sermens d'une fidélité et d'un amour éternels, et nous convînmes de nous écrire à chaque poste, jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelque moyen de l'aller rejoindre à Orenbourg. Cette promesse, je la faisais à Grounia, sans m'inquiéter de savoir s'il me serait possible ou non de faire un tel voyage. Le lendemain, j'exposai le tout à mon ami, à Voravatine, qui sans hésiter me promit assistance; il s'engagea même à me conduire à Orenbourg, où, selon lui, je ferais un coup de maître en enlevant Grounia, et en l'épousant immédiatement.

Cependant Grabitine apprit, par voie indirecte, que j'avais cessé de fréquenter la pension, et il mit dès-lors la

même ardeur à vouloir me faire prendre du service, qu'il en avait mis avant cette nouvelle, à m'envoyer à l'école.

Je me garderai bien ici de décrire les larmes, les soupirs, les sanglots, les évanouissemens, et tout le détail de ma cruelle séparation d'avec Grounia; ce sont toutes choses que la plupart des lecteurs ont connues par expérience, choses d'ailleurs passablement ennuyeuses à lire. A peine fut-elle partie pour Orenbourg que je me mis à chercher les moyens de la suivre. Vorovatine, plein de compassion pour l'état de peine où il me voyait, voulut me conduire sans délai à ma bien-aimée; il allait même jusqu'à me conseiller de ne point en solliciter de ma tante la permission. Je me refusai résolument à cette dernière proposition, et un mois

après le départ de Grounia, j'arrachai le consentement de ma tante de la manière que voici :

— Chère tante et bonne amie, lui dis-je, on me promet une excellente place à l'Hôtel des Monnaies, ici, à Moscou même. Mais, comme on exige une certaine expérience dans le sujet qui l'obtiendra, un de mes amis, de la direction des mines, veut bien m'emmener avec lui à Orenbourg ; c'est un voyage de quatre mois tout au plus ; il va faire la révision de quelques affaires importantes, et je lui serai attaché en qualité de secrétaire. De retour à Moscou, j'aurai le droit d'occuper une place dans l'administration ; et mon protecteur se fait fort de me présenter, de me recommander après ce début facile, et de

m'installer dans mes nouvelles fonctions. Consentez, chère tante; ne vaut-il pas mieux que je sois redevable de mon bonheur à moi-même, à mes travaux, que si je le devais à vos amis qui, à ce qu'il paraît, ne sont nullement portés en ma faveur? Vous savez qu'à moins d'avoir bientôt le rang d'officier, je ne pourrai plus sans rougir, me montrer nulle part.

Ma tante balança longtemps à me répondre, à cause de son invincible répugnance pour l'idée de me voir éloigner d'elle; mais quand j'eus répété à Grabitine cette même fable qu'avait inventée Vorovatine, il emporta d'emblée le consentement de ma tante.

Un des amis de Vorovatine vint chez nous jouer le rôle de l'employé de la direction des mines, et persuada à ma

tante de me confier à ses soins, jurant que je tirerais de ce voyage un grand avantage pour mon entrée au service. Ma bonne tante me pourvut de tout en abondance pour la route, et garnit assez bien mon portefeuille; Grabitine lui même me fit présent de deux cents roubles. Le bon vieux prince Tschvanof, qui par une longue habitude, devenue comme un besoin irrésistible, venait presque chaque jour chez nous, me donna aussi, et de l'argent et une lettre de recommandation pour le gouverneur. Ayant donc fait mes adieux à ma tante, je m'assis dans une calèche avec l'ami de Vorovatine; nous rencontrâmes celui-ci qui nous attendait à la barrière; il prit la place du prête-nom, et nous partîmes.

J'étais alors agité de mouvemens qui ressemblaient à de la fièvre, à cause des sentimens contraires qui se combattaient dans mon cœur. Je chérissais ma tante, je la regrettais, je souffrais de l'abandonner ainsi, et cependant une espérance m'enivrait de joie, celle de revoir Grounia, de l'épouser, de m'enrichir et de vivre dans l'indépendance. Le mouvement de la voiture et la variété des objets qui s'offraient à mes yeux sur la route firent renaître un peu de calme dans mes esprits; mais, involontairement, je pensais bien plus à ma tante qu'à Grounia.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

[redacted]

